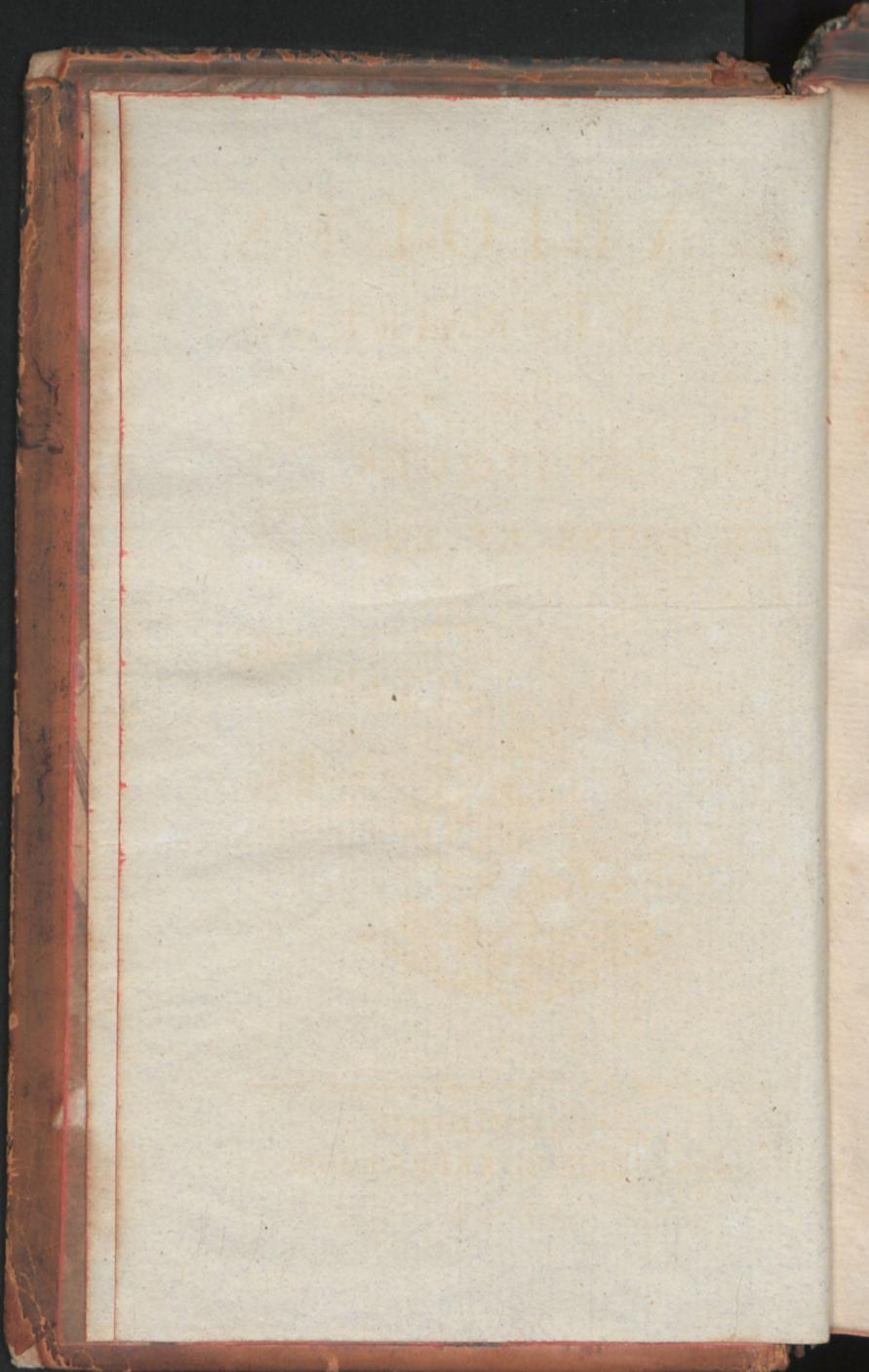




B. 832
v.







BABIOLLES
LITTERAIRES

&

CRITIQUES
EN PROSE ET EN VERS.

Et parvis quoque rebus inest sua sæpe voluptas.

TOME IV.



à HAMBOURG
CHEZ JEAN CHARLES BOHN.

1763.

BIBLIOTHEQUE

LITTÉRAIRES

CRITIQUES

EN PROSE ET EN VERS

KÖNIGLICH
UNIVERSITÄT
ZÜRICH

TOME I



A PARIS

DE LA LIBRAIRIE DE M. LEBLANC

1772



SUR
LE HEIMWEH.

J'ignore si le Public possède déjà quelque sçavante Dissertation, ou quelque docte Diatribe, sur cette sorte de Maladie, que les Suisses & les Allemands appellent le *Heimweh*. J'ai devant les yeux deux célèbres Pathologies, * l'une en bonne prose, & l'autre en beaux vers Latins. Je ne trouve rien en ces deux excellents Ouvrages, qui se rapporte précisément à la maladie en question. Il me sera donc permis de lui consacrer une Babiote, non en qualité de Physicien, mais en qualité de Litterateur critique.

Suivant la Règle, commençons par la Definition du Mal, son nom étant composé de deux mots allemands, qu'un François aisément pourroit prendre pour deux mots grecs. On les trouvera expliqués au bas de cette page. ** Des Mediciens donnent au Mal le nom grec de *Nostalgia*, composé de *Nócos* maladie, & d'*Αλγος* tristesse.

Le Heimweh est un désir, inquietant & souvent douloureux, de retourner dans le País natal, ou dans le Domicile qu'on a quitté, & où, à ce qu'on croit, on seroit bien mieux, que là où actuellement on se trouve mal à son aise, sans trop sçavoir pourquoi. Si bien, que le Heimweh est un Mal, qu'on souffre précisément, parce qu'on n'est point en sa Patrie, ou parce qu'on n'est pas chez soi, où l'on voudroit être, soit par raison, soit par caprice.

Sur

* Celle de Jean François Fernel en prose, & celle de Mr. Hebenstreit en vers: D. Joan. Ern. Hebenstreit, Anst. & Chir. in Acad. Lips. Prof. Pathologia Metrica, seu de Morbis Carmen. Lips. 1740. in 8.

** Heim, veut dire au Logis, chez soi, la Heimath signifiant le Domicile. Weh ou Wehe signifie un Mal ou moral ou physique.

Sur cette définition exacte, & à l'abri de toute Chicane, je soutiens (à la barbe de tous les Pathologistes ou Nofologiftes, circoncis ou baptifés) que le Heimweh est le plus ancien de tous les Maux, le premier qui assaillit la Race humaine.

Adam & Eve, chassés du Paradis terrestre, naturellement essuyèrent tous les tourments & toutes les horreurs du Heimweh. On ne sçauroit s'inscrire en faux, contre cette Assertion, sans se donner manifestément au Diable. Quiconque, pour avoir le plaisir de me contredire, voudra bien à jamais se damner, ne doit point s'attendre à une Réplique de ma part. Par conséquent je tiens pour décidé, dans la Monarchie théologique, aussi bien que dans la République Littéraire, comme quoi le Heimweh fut le premier des Maux de l'Homme & de la Femme.

Je suis trop modeste, pour m'attendre à des Compliments, sur cette découverte en Pathologie. En revanche je me promets, que du moins toutes les Nations civilisées, qui respectent l'Odyssée d'Homère, avoueront sans peine, que l'Epoux de Penelope & le Père de Telemaque, *Ulyffe* en un mot, doit avoir *furieusement* souffert de cette triste maladie. Je n'en dirai pas au tant du pieux *Enée*. C'étoit un Devot, sur les contestations du quel, on ne fera pas la moindre attention, en fait de Physique. Mais quel *Fracaftor* * auroit le front de me nier, que l'infortuné *Ovide*, banni de Rome, ne souffrit mort & martyre du terrible Heimweh, dont certes il ne connut point le nom Allemand ou Suisse? En vertu d'une Lettre de cachet, Ovide quitta Rome, pour s'ennuyer parmi des Barbares. Quand sa Femme auroit été assez sotte pour le fuivre: quand *Auguste* par pitié lui auroit envoyé son Medecin favori, le Docteur *Antonius Musa*, suivi de Chirurgiens & d'Apo-

* Grand Medecin & bon Poète latin, Auteur d'un certain Poème, dont le sujet. . . Dieu l'extermine!

d'Apothicaire: Ovide auroit toujours souffert également. Il falloit au bon Ovide banni, un gracieux Rappel à la Cour;

Etoit-il de Paris? Non, il étoit de Rome.

Il résulte, de ce qu'on vient de lire, que le Heimweh est le mal le plus ancien, au quel, en certaines Situations, le plus sage des Hommes, un Ulyffe même, peut être sujet.

Graces à la Providence, je ne connois cette infirmité, corporelle ou spirituelle, que sur le pié, ou de la façon, qu'un sage Medecin connoit certaines indispositions peu sages. Comme cependant je me désie volontiers de mes seules lumieres: j'ai fait des recherches, pour deterrer quelque Morceau, capable de donner du poids à ce foible Essai de ma plume. J'ai trouvé ce Morceau désiré, & le Lecteur ne devineroit jamais en quel ouvrage: dans les *Réflexions critiques sur la Poësie & sur la Peinture*. * On y lit le passage suivant: „Comme nous changeons d'air en voyageant, à peu „près comme nous en changerions, si l'air du païs, où „nous vivons, s'alteroit, l'air d'une contrée nous ôte „une partie de notre appetit ordinaire, & l'air d'une „autre contrée l'augmente. Un François, réfugié en „Hollande, se plaint du moins trois fois par jour, que „sa gayeté & son feu d'esprit l'ont abandonné. ** L'air „natal est un remede pour nous. Cette maladie, qu'on „appelle le *Hemvé* en quelques païs, & qui donne au „malade un violent desir de retourner chez lui, *cum „notos tristis desiderat Hædos. Juvenal. Sat. XIII.* „est un instinct, qui nous avertit, que l'air, où nous nous „trouvons, n'est pas aussi convenable à notre constitu- „tion, que celui pour le quel un secret instinct nous fait „souponner. Le *Hemvé* ne devient une peine de l'esprit,

A 3

„que

* De M. l'Abbé du Bos T. II. p. 137. Edit. d'Utrecht. 1732.

** Ce François pourroit bien être un fat trois fois par jour.

„que parée qu'il est réellement une peine du corps. Un
 „air trop différent de celui au quel on est habitué, est
 „une source d'indispositions & de maladies.

*Nonne vides etiam caeli novitate & aquarum
 Tentari procul a patria quicumque domoque
 Adveniunt, ideo quia longe discrepat aër.*

Lucret. L. VI.

„Cet air, quoique très-sain pour les naturels du pais,
 „est un poison lent pour certains Etrangers, &c.“

Je respecte l'Autorité de M. l'Abbé du *Bos*. Mais je dois néanmoins avertir, qu'il ne s'agit ici que du *Heimweh*, qui na devient une peine du corps, qu'après avoir été, pendant long-tems, une peine de l'esprit. Il n'est pas question, de tous ces maux causés, par le changement de Climats, d'Aliments, de Boissons &c. Il est tout naturel, qu'un tel Malade soupire après l'air, qui, à ce qu'il croit, lui rendroit la santé. En *Amerique* & même des *Françoises*, qui, sans être malades, soupirent & non à tort, après le retour en *Europe*, sans aucun desir de revoir précisément les Lieux de leur naissance. On auroit tort de croire que ces gens sont tourmentés par le *Heimweh*. Le *Gaçon*, qui enfermé dans la *Bastille*, y brûle du desir de se promener, comme autre fois, sur le bord de la *Garonne*, n'a certes pas tort de soupirer après son air natal: dira-t-on pour cela, que l'amour de la Patrie le travaille à la *Bastille*? Le *Suisse*, qui en parfaite santé, bien nourri, bien abreuvé à *Paris*, sans sçavoir pourquoi, au peril d'être pendu, déserte uniquement pour revoir son Village natal: c'est précisément l'animal infecté au *Heimweh*, au quel il succombe. Ce n'est point pour changer d'air, de boissons & d'aliments, que le *Suisse* déserte, par exemple, de *Hunningue*, * & se cache dans la Ville de

* Petite Forteresse françoise, sur le *Rhin* joliment bâtie, à une petite lieue de *Bâle*.

de Bâle. Dira-t-on, que c'est par libertinage? Ah! ce n'est pas le défaut de la Nation. Je dirois plus tôt, que c'est l'Esprit républicain *inné*, qui, n'importe à quel peril, force le Suisse à sortir de l'Esclavage, où il s'étoit jetté par imprudence, ou suivant l'usage de son païs. Notez en passant, que communement on appelle le Heimweh *le Mal du Suisse*. On prétend, que c'est sur le Suisse qu'il a le plus de pouvoir. C'est peut-être un Préjugé. Toujours il fait un honneur infini aux XIII. Cantons. Dès que l'Amour de la liberté régné sur une Nation entière, on ne scauroit que donner des louanges, mêmes aux petits excès d'un Amour si généreux & si solide.

Il seroit vraiment à souhaiter, que le *Heimweh* n'eut jamais que des sources estimables. Par malheur on voit souvent le contraire. L'Amour de la Patrie doit ordinairement servir de prétexte, à ceux qui sous un Ciel étranger, fort à leur aise, ne laissent pas d'y être mal satisfaits. L'inquietude, l'inconstance, le plaisir du changement, le mécontentement de l'Etat présent & de la situation actuelle; l'espérance d'être bien mieux; certains caprices, l'âge, la mauvaise humeur; une Avanture facheuse; un Evénement inopiné; des Bagatelles méprisables &c. &c. le plus souvent occasionnent un Dégout local qui produit enfin un Heimweh insurmontable. Il n'est que moral d'abord; peu à peu, il devient physique. Il tuë son homme, de la même façon, que le Chagrin tuë un Philosophe, à la honte de sa Philosophie.

Mais ici disons aussi un mot de certains Héros, au Heimweh inaccessibles. On voit des Esprits, qui nés à la Campagne, & pour la Campagne, abhorrent le Sol natal, & respirent un air de Cour, pestilentiel & pour eux & pour leurs Familles. Ils déperissent à vuë d'œil, & se sentent dépérir. Ils confessent que l'air de Cour les abîme, & que l'air natal seroit pour

eux le Baume le plus admirable. Cependant ils ne scauroient se résoudre à respirer l'air campagnard de leurs bons Ancêtres. Ne faudroit-il pas souhaitter aux Esprits de cette trempe, le Heimweh le plus violent? Sans rire, peut-on voir, par exemple, des François uniquement malheureux, parce qu'ils n'ont point le *mal du Suisse*? Il arrive quelquefois, que la Cour oblige ces Esprits hantains de se retirer doucement sur le Foyer paternel, parmi les Lares, les Dieux domestiques. C'est alors que, comme *Bussy-Rabutin*, ils enragent en leurs propres Domaines. Le Mal horrible, qui les désole alors, c'est un Heimweh diabolique, & d'une toute autre espèce. C'est l'Antipode du Heimweh Suisse. C'est le Mal qu'on souffre, précisément par ce qu'on est chez soi, malgré soi.

Il me seroit impossible de traiter, au long, un Sujet si honteux, sans tomber dans la Satyre la plus mordante, & sans offenser mortellement un nombre respectable de Matadors, sur les quels il faut se taire, ou se retirer en Suisse. On me permettra donc de revenir au premier Heimweh, à celui qui fait honneur à son Malade.

L'Homme de bien, qui pour le Bien public, ou pour le Bien de sa Famille, quitte sa Famille, ou sa Patrie ou son Domicile, merite l'estime & la veneration de tous ceux qui sont instruits des circonstances de cet homme de bien. Il est en plein droit, après une certaine absence de son Foyer, de sentir le pouvoir attractif de ce Foyer. On se lasse bientôt, sur tout à certain âge, d'être long tems étranger parmi des Etrangers, lorsqu'on a chez soi des Amis attrayants & des Amies attrayantes. Il faut bafouer le *Diogène*, qui tiré de son Tonneau, & logé dans une maison riante & commode, regrette les agrements & les commodités de son Tonneau. Il faut compatir au chagrin du galant homme, qui, par devoir éloigné de sa Cabane, la regrette, même à la Cour la plus superbe.

Se plaire en tout endroit, c'est le devoir du Sage,

Je

Je l'avoite de bon cœur. Mais ce Sage, sans rougir, ose se plaindre des attaques d'un Heimweh, naturel, & raisonnable, en quelque Endroit heureux, qu' il se trouve comme étranger. Si Jupiter & Mercure eussent amené *Philemon* jusqu' aux Cieux: *Philemon* auroit été en droit d'y regretter *Baucis* dans la Cabane.

Pour developper tout cela plus clairement, je transcrirai une Relation en vers irréguliers, faite par un Ecclésiastique, charmé de Vienne, & néanmoins assailli par un Heimweh à Vienne même.

R E L A T I O N

De l'Etat présent de mon Cœur,

à

Madame la Baronne d'

Le Proverbe a raison: l'Absent, dit-il, a tort.
 Chez vous, divine . . . ! si l'Absent n'est pas mort,
 Si le nom, à syllabe unique,
 D'un fée & pâle individu,
 Gentilhomme bourgeois, Poète prosaïque,
 Chez vous n'est pas un son perdu:
 Ennuyez vous, lisez, en tuant un quart d'heure,
 De méchants vers, pour voir où votre bon ami
 Travaille, mange, boit, dort, rime, rit & pleure,
 Cependant, loin de vous, n'est vivant qu' à demi.
 A l'ombre de la Cour, j'habite, en Solitaire,
 Un Palais, qu' éléva l'Auguste Douairiere
 De ce digne César, qui Joséphe nommé,
 Aimoit, malgré ce nom, de même étoit aimé.

Sous le nom de Salésiennes, *
 En ces superbes Mûrs, des Vestales chrétiennes
 Ont un Port de Salut, un Azyle sacré;
 L'immortelle Amalie en fut la Fondatrice,
 Son Corps, de son Cœur séparé, †
 Répose en ce saint Edifice.
 C'est là, pour me sanctifier,
 Que mon Ange-Gardien m'assigne une Rétraite,
 Où je promets d'édifier
 Quiconque voudra bien *visiter* mon squelette.

Ne pensez point, qu' en Loup garou,
 Rédoutant le Beau-Sexe, aujourd' huy je me cache.
 Le trait seroit prudent; mais il seroit trop lâche,
 Mon ame n'est point yvre, & mon cœur n'est pas fou.

Ici je tiens des Soliloques,
 Si quelque fois l'Esprit malin
 Dans le goût de Saint Augustin,
 Y fourre des penfers baroques;
 C'est en quoi Satan n'a pas tort:
 S'il ne me tentoit plus, quel seroit mon mérite?
 Je ne serois qu'un Hypocrite,
 Et je veux être un Esprit fort.

Vivant chez tant de saintes Filles,
 Que grace aux Voiles, grace aux Grilles,
 On ne peut ni voir, ni toucher:
 Probablement je dois apprendre,
 Comme on peut avoir le cœur tendre,
 Pourtant ne point s'amouracher.

Je

* En France on appelle ces Dames les *Vistandines*, ou les *Filles de St. Marie de la Visitation*. St. François de Sales fut l'Instituteur ou Fondateur de cet Ordre, où de jeunes Demoiselles, de la première Qualité, sont très-bien élevées.

† Le Cœur de cette pieuse Imperatrice est enterré dans la Ville de Vienne, chez les Capucins, aux pieds de l'Empereur Joseph.

Je confesse à la Vertu même,
Que je ne chasse point le Plaisir innocent.
Quand on n'inspire plus l'amour à ce qu'on aime,
Il faut s'en consoler, par l'amour qu'on ressent.

D'un Dieu vainqueur, en cette Ecole,
J'ai deux Démons encore à combattre à la fois;
Le Démon des Anglois, O Ciel! il me désole,
Et le Démon du Suisse: il me met aux abois.

Voici, belle ! Le remède,
Que je prends à credit, quand le *Spleen* me possède: *
Je me peinds votre Cœur, Trône des Qualités;
Je me dis que vous detéstez
Les Gnômes réchignants, dont je suis la victime.
Je les déclare malheureux:
Je me crois, Sylphe au dessus d'eux,
Un Héros conquérant, puis que j'ai votre Estime.

Ma vive Imagination
Terrasé ainsi le *Spleen*, & finit ce supplice.
Il reste alors le Mal du Suisse,
Le *Heimweh*, ce Tyran, par son attraction,
Me livre à la torture, &, quand je m'apostrophe,
Je sens que loin de vous on n'est plus philosophe.

Je m'excite à me tourmenter,
Mon Mal me paroît honorable,
Et je me crois Suisse excusable,
D'être réduit à deserter.

Le désir violent de revoir ses Penates,
Rongeoit le tendre Ovide, au païs des Sarmates,
Puis-je ici regretter le Foyer paternel?
Qui se deplait à Vienne, a le *Spleen* éternel.

Ce

* Le *Spleen* est le Monstre, qui tourmente toutes les Nations, il n'est que l'Anglois, qui l'aye baptisé, comme le *Heimweh* par les Allemands & les Suisses se trouve baptisé.

Ce n'est point l'air natal, d'où partent mes allarmes,
 Le Séjour de César est le Séjour des Charmes ;
 Mais n'y ferois-je point le plus vil des ingrats,
 Si vivant sans vous voir, mon cœur ne souffroit pas ?

Tout fier de sa double Victoire,
 De l'Amour & du *Spleen* ce cœur sçait triompher.
 Au Heimweh je succombe, & succombe avec gloire,
 Ce n'est qu'à vos beaux yeux, que je puis l'étouffer.

Pourquoi, me direz vous peut-être,
 Pourquoi, chez des Nonains, s'aller claquemurer ?
 Le bon Chanoine est mauvais Prêtre,
 Hérétique *Ver-vert* ! gardez vous de jurer. *

Voisin de ces Religieuses,
 Je respire un air pur, pour meriter enfin,
 Reine des Femmes vertueuses !
 La Fortune & l'Honneur d'être votre voisin.

- * *Ver-vert* est un Perroquet poétique, supposé aux Dames Visirandines de *Névers* ; c'est le Héros du Poëme *Vertvert*, ouvrage charmant de l'aimable *Gresset*, qui cependant y fait jurer, un peu trop vertement, le Perroquet, voyageur caustique.



DEFFENSES MODESTES

DE

BABIOLES LITTERAIRES.

Il est triste pour tout Auteur sensé d'avoir beaucoup écrit, sans avoir déplû à certains Critiques. Leur Silence, pouvant être pris pour une approbation tacite, fait de la peine à l'Ecrivain jaloux de sa gloire. Si cette remarque est juste: j'ai lieu de me feliciter. J'apprends qu'on m'a fait la grace de censurer vivement certaines Babioles litteraires. Il en résulte, selon moi, qu'on m'a fait la grace de lire ces Balivernes, & de les examiner d'un œil critique. Que pourrois-je souhaitter d'avantage?

Par malheur l'Usage exige, qu'un Auteur censuré se gendarme, & prouve d'abord en forme, que les Censeurs de ses Ouvrages sont des *Envieux, injustes, ignorants & hérétiques*.

Je respecte l'Usage, comme il faut respecter tous les Tyrans. Ma Conscience cependant ne veut point que je me flatte, qu'un Etre, non privé du Sens commun, puisse m'envier l'honneur d'avoir écrit des Babioles. Je dois confesser que sans être injuste ou ignorant, on peut me trouver en deffaut; & que sans être heretique, on ose me reprocher des méprises legères.

Après ce Préambule, sans doute ennuyeux & peut-être non nécessaire, apprenons au Public les Réproches dont on m'honore, & les Réponses que j'ai à faire, aux quelles je donne, en Philosophe, le titre de Deffenses modestes.

REPRO-

R E P R O C H E I.

Des Dames, très-respectables & très-respectées, me blâment hautement, d'avoir fait l'Apologie d'un Poëte latin, (*Horace* *) Corrupteur de Filles.

R É P O N S E.

Je n'ai point loué Horace d'avoir été Corrupteur de Filles. Au contraire, j'ai laissé entrevoir mon doute sur cet article. N'étant point vraisemblable, qu'un Poëte de Cour, homme d'esprit & de jugement, se soit jamais vanté sérieusement de courir après des Grisettes: j'ai fait de *mon mieux*, pour disculper là dessus l'Amant de *Glycère*. Si j'ai eu tort de le louer, pour avoir tant fulminé contre l'Adultère: j'en demande pardon à l'un & l'autre Sexe. Je conviens qu'Horace, en fulminant sur ce ton, n'agissoit point en homme de Cour. J'aurois pû lui reprocher, je l'avoue, l'incongruité de son Zèle hors de saison, si je n'étois proposé de chicaner Horace, comme j'ai chicané *Despréaux*. Mais dès qu'on s'érige en Apologiste d'un Mortel celebre: l'Usage veut qu'on loue ses fautes les plus reprehensibles. Je pourrois prouver cet Usage, par un millier de Brochures, imprimées en notre Siècle, si juste & si éclairé.

R E P R O C H E II.

Les uns me traitent d'Allemand de mauvais goût, pour avoir loué & la Pharsale Espagnole, & la Pharsale Normande. † D'autres debitent, que j'ai été payé, par les Descendants de *Brebeuf*, pour dire en Rimeur foudroyé:

*Il est des tems si durs, si feconds en Fléaux,
Qu'il faut lire Brebeuf, au lieu de Despréaux.*

Je

* *Babiole premiere*, Tome première, Page première.
† v. *Babiol*. T. I. p. 13.

Je proteste, foi d'Auteur imprimé en Prose & en Vers, que j'ignore même, si la famille de Brebeuf existe encore en Normandie. Je conviens à la honte du Parnasse, que des Poëtes, enrichis par les Muses, vendent de l'Encens, en lâches flagorneurs. Si, en faveur de Lucain ou de Brebeuf, j'ai commis cette Infamie exécrationnelle; si du Pégase que je monte, j'ai jamais fait un Bidet de louage; pour ma juste punition, pour une punition à jamais exemplaire:

Que Bellone m'écrive au sein de ma Patrie!

Que Minerve en Public me marque son mépris!

Que tous les Vins, pour moi, deviennent vins de Brie,

Et que vingt Maraudeurs enlèvent mon Iris!

Après des exécérations, après des imprécations parricides, j'espère que mes Lecteurs équitables seront persuadés, que je n'ai point une plume mercenaire, gagnée pas les descendants de Lucain ou de Brebeuf. Ce ne sont pas les petits Rimeurs, qu'en nos tems on songe à corrompre.

L'Accusation étant horrible, on me pardonnera d'être diffus, pour montrer mon Innocence. Lorsque j'eus le malheur d'enfanter la Babiote en question, deux Armées ennemies se battirent, précisément sur les Champs, dont j'attendais mon pain quotidien. Voyant tous les Manants ruinés, je lus dans un accès de Prévoyance, je lus, pour calmer ma douleur, Lucain & Brebeuf, par un de ces coups de hazard, qui doivent toujours arriver. Peut-on, après cela, prendre mauvais, que je pris une aversion naturelle pour les Guerres civiles. au point de préférer Brebeuf à Despréaux? Un Citoyen Babioliste, qui, sans sa faute, se trouve entre deux Feux, commet aisément un Crime de Leze-Bon-Goût.

RÉPRO.

R E P R O C H E III.

Certains Gentillâtres me traitent de Pédant-Barbouilleur, pour avoir conseillé aux jeunes gens de mettre des *Ecritaux* aux frontispices de leurs livres.* On prétend que c'est gâter les livres.

R E P O N S E.

Je n'ai invité que l'homme de lettres à orner d'Epigraphes certains livres, susceptibles d'un Jugement en peu de lignes. Je serois un Pédant à 24. carats, si j'exigeois d'un jeune homme, qui a 16. Quartiers de barbouiller ses livres. Un jeune Seigneur immortalise assez son nom & son jugement, lors qu'avec la pointe d'un Diamant, il orne d'Epigraphes les vitres des Cabarets & des maisons de poste &c.

R E P R O C H E IV.

On me condamne fort, d'avoir chicané l'illustre *Despréaux*, † pour faire ma cour à une Dame. On croit que c'est une Dame en l'air.

R E P O N S E.

J'ignore si la Marquise, que *Fontenelle* entretenoit sur la pluralité des Mondes, étoit une Marquise en l'air. J'ignore si la Marquise, que l'aimable *Algarotti* entretenoit sur le Newtonianisme, étoit une Marquise en l'air. Il ne tient qu'à moi de prouver la réelle existence de la Dame, qui me fit chicaner *Despréaux*. Pour juger, si j'ai eu tort ou non d'obéir: il faudroit voir la Dame. Je ne me repens presque point de mon obéissance, quoique j'aye eu le sort de la plus part des Traîtres: on ne les aime pas, on n'aime que leurs trahisons. La Dame, dont je parle, aima beaucoup les chicaneries, faites à *Despréaux*; elle n'aima point le Chicaneur.

Sans

* T. I. p. 33.

† T. I. p. 50.

Sans aucune vocation, sans aucun ordre supérieur de quelque Belle, Mr. l'Abbé *Trublet* a déclaré sous & doubles sous les Poètes morts & vivants. Peut-on, après cela, me trouver criminel, d'avoir fait une petite guerre à un Poète trépassé, uniquement pour plaire à la Dame de mes pensées?

REPROCHE V.

Des Philosophes *Leibnitziens* me déclarent Antichrétien impie, par ce que je n'ai point encore la force de convenir, que je me trouve dans le meilleur de tous les Mondes possibles, où tout est bien, où tout est au mieux même.*

REPONSE.

Je conjure les Philosophes *Leibnitziens* † d'avoir pitié & patience. Qu'ils daignent considérer, que je serois précisément l'*Heu-ton-timo-rumenos* de *Terrance*, si pouvant abjurer le *Pessimisme* & embrasser l'*Optimisme*, sans me mentir à moi même, j'étois assez sot pour n'en rien faire, par pure opiniâtreté. On a beau supposer à crédit, que je n'ai jamais compris ni *Leibnitz*, ni *Wolf*, ni *Pope*. Je demande, si l'on ne sauroit être Chrétien, sans avoir compris le Système de ces Triumvirs? La pluralité des Mondes, & la multitude possible de ces Mondes, dont je n'ai vu que le Globe que j'habite, m'empêchent d'affirmer par serment, que ce dernier Globe est absolument le meilleur de tous les Globes. Jusques ici je me garderai bien de soutenir, que le Createur, malgré sa toute-puissance, ne sauroit avoir créé un Monde plus parfait que le nôtre.

On

* v. T. I. p. 97.

† Graces à Mr. de *Voltaire*, on commence déjà à nommer ces Philosophes: les *Candidos*. Cela me fait de la peine, je l'avoue volontiers.

On sçait que les circonstances de la vie ont de grandes influences sur les Opinions & les Systèmes des Philosophes. Je m' imagine ainsi, que si ce Monde étoit le meilleur des Mondes, je n'y serois point placé; Dieu m'ayant placé dans le dernier & le plus maigre de dix Cercles, où j' aurois pû naitre, & être néantmoins de la Nation dont je suis.

Je promets au reste de relire tous les Ouvrages de Leibnitz, de Wolf & de Pope, au rétablissement d'une Paix solide & durable. Si cette *precieuse* Paix n' est pas trop *precieuse*, je deviendrai Philosophe Leibnitzien, & très-zelé même. Je soutiendrai alors, que ce Monde est meilleur des Mondes, & mon Cerele natal le premier & le plus gras de tous les Cercles; *in circulo circulatorum vivam.*

R E P R O C H E VI.

Certains Argus en Théologie, divulgent malicieusement, que ma Pièce intitulée BERENICE, * est toute pleine de poison & de venin hérétique.

R E P O N S E.

Je puis me dispenser de répondre à des reproches si vagues, qui positivement n'articulent rien. Sans orgueil & sans vanité, j'ose comparer mes Fanfreluches à ces bonnes Fleurs, qui ont du miel pour les Abeilles, & du venin pour les Araignées. † Dans le Dialogue en vers, par où la Babiote théâtrale se finit, j'ai fait parler Titus en Payen sensé, & Berenice en digne Juive. Je defie les Inquisiteurs à Madrit, à Lisbonne, à Rome, de faire brûler ma Berenice comme hérétique. Comme Juive, elle est digne du feu de l'Inquisition.

R E P R O.

* T. I. p. 107.

† De peur de passer pour Plagiaire, j'avertis que cette Comparaison n' est pas de mon Crû. Cela n'empêche point, qu' elle ne soit belle.

R E P R O C H E VII.

Quelle Sottise! *dit-on*, d'avouer, qu'on n'est que Babioliste, & de s'ériger pourtant en Apologiste de tous les Chanoines Auteurs, & de fourrer deux Catalogues * de Chanoines celebres, dans un Recueil de Babiotes!

R E P O N S E.

Ce Réproche paroît d'abord aussi piquant que bien mérité. Il n'est ni l'un ni l'autre; il n'est que spécieux, je pense.

Il est permis au dernier Citoyen de la République des Lettres, de vanter les Etats Généraux de la République. A Londres, on ne deffend point aux Bateliers sur la Thamise, de faire l'éloge des Archevêques & des Evêques, qui se distinguent dans les Parlements. Par conséquent je me crois en droit de faire l'Eloge des Chanoines, qui se sont distingués, dans l'Empire Littéraire. Prévoyant qu'on me chicaneroit sur mon titre de Babioliste, je n'ai pas dit rondement, que j'étois le Fabricateur des Catalogues. J'ai dit, sans fiction & sans menterie, qu'un *Chanoine malade* s'amusa à compiler le Catalogue. Un Babioliste n'est point obligé d'être éternellement voué à des Babiotes. Il ose s'élever & sortir de sa Sphère. Le Public en est toujours ravi; & s'indigne lorsqu'il voit que de grands Auteurs deviennent des Babiolistes, sans s'apercevoir de leurs chûtes.

Si j'ai fourré, dans un Recueil de Bagatelles, les Catalogues dont il s'agit: Cela ne s'est pas fait sans délibération, comme on peut croire. Il s'agissoit de guérir certains Esprits de leurs préventions contre les Chanoines, en publiant un Catalogue de Chanoines celebres dans la République des Lettres. Rien de plus juste. Mais comment parvenir à ce but? En quel Ouvrage important, en quel Journal littéraire insérer ce

B 2

Cata-

* v. T. I. p. 118. T. II. p. 99. & 124.

Catalogue? Les Gens, persuadés que les Gens pourvûs de Chanoinies, sont des Ignorants & des Corps sans ames, sont eux mêmes des Ignorants, au moins dans l'Histoire Litteraire. Ils se gardent bien d'acheter & de lire des Volumes, où l'on ne parle que de Savants trépassés. L'Ennui, cet Etre si vilain & néanmoins si salutaire, les engage finement à se pourvoir de Livrets à bon prix, & dont les titres n'effrayent personne, & promettent de l'amusement, où de la malice, qui sera toujours la bien venue.

C'est sur cette verité connue, qu'on a fourré deux Catalogues de Chanoines celebres, dans un Recueil de Babioles françoises, en prose & en vers. Rien de plus judicieux.

R E P R O C H E VIII.

On trouve fort étrange, de ce qu'ayant élevé presque aux Cieux le celebre Abbé *Trublet*, je n'ai pas laissé de remarquer, que cet Ennemi mortel de toute Poësie, fait éternellement des Vers Alexandrins, en écrivant en prose.*

R E P O N S E.

Oui, je revère M. l'Abbé *Trublet*, Chanoine & Archidiacre de St. Malo. Sans me lasser, je lis & relis ses *Essais*; je n'en dis pas tant de ses Panegyriques des Saints. On jureroit qu'ils ne sont pas de sa façon. Mon Estime n'empêche point à ma Vue de trouver des Vers Alexandrins dans la prose de Mr. l'Abbé. Je me fais un plaisir sensible d'apprendre ici au Public, comment ce malheur est arrivé à Mr. l'Archidiacre. Archi-Ennemi des Poëtes & des Poësies, il chocqua naturellement le Dieu de la Poësie. Ce Dieu, vindicatif autant que tous ses Nourrissôns, lui souffloit des Vers Alexandrins, dès que cet Archidiacre rebelle se mettoit à écrire.

Qu'on

* v. T. II, p. 15-18.

Qu'on me pardonne ce petit Conte. Un Metro-
mane peut-il s'empêcher de donner un coup de dent à
un Misometre?

R E P R O C H E IX.

O n m'apprend que toutes les Devotes se scandalisent,
& font le signe de la croix, après l'odieuse Lectu-
re des *Amours d'Orose & d'Agathe*.* Ces Dames
conviennent, dit-on, qu'il est très-possible, dans la
nature, qu'un Athée tombe amoureux d'une Fille ou
d'une Femme devote. Mais qu'il est absolument im-
possible, qu'une personne, dans la devotion, puisse re-
pondre à la passion d'un Athée, connu pour tel, & par
consequent un Monstre.

R E P O N S E .

P lût au Ciel qu'il en fut ainsi! L'Histoire de *Vanini***
prouve le contraire. J'ai fait mettre en vers les
Amours d'Orose & d'Agathe, en dépit des Loix de la
confidence, pour apprendre aux Belles devotes, de quoi
elles sont capables. Une Femme, qui vit dans les plai-
sirs du grand Monde, conçoit d'abord une aversion pour
tout Athée, & l'envoie promener, parce qu'elle ne pen-
se point à le convertir. La Devote, qui ne travaille
qu'à gagner des Ames, doit *prêter l'oreille aux fleu-
rettes de ce Diable*, & s'emparer de son Cœur, pour
l'arracher à l'Enfer.

Ma plume est trop foible, pour faire sentir au
Lecteur la joye triomphante d'Orose le *Spinofiste*, lors-
qu'il remporta la premiere Victoire sur la devotion de
sa chere Agathe.

Ma plume est trop foible, pour faire sentir au
Lecteur la Grace victorieuse d'Agathe la *Devote*, lors
qu'à

B 3

(*) T. II. p. 114.

(**) v. son Article dans le Dict. port. de M. Ladvocat Edit.
de la Haye.

qu' à sa premiere defaite, elle triompha de l'incrédulité de son cher Orofe.

Comme, fuyant la Remarque d'un grand Poète didactique, un Babiolifte ouvre quelque fois un Avis important: je fupplie les Ministres de certaines Cours, de vouloir bien examiner les *Amours d'Orofe & d'Agathe*, & tout ce que je viens de répondre aux ferupules de quelques Devotes. De cet Examen il refulteroit fans doute la Queftion:

S'il ne conviendroit point, pour la Propagation de la Foi, d'envoyer auffi aux Infideles des Devotes-Miffionaires? Le Christianifme s'en passeroit volontiers, & le Paganifme y trouveroit fon compte.



ARISTOTE

CENSURE.

Un grand Homme peut lâcher une Sottise, en s'imaginant de proferer un Bon-Mot. Ce malheur est arrivé plus d'une fois au bon Aristote. Quoique Monarque détroné, il sera toujours digne de certains hommages; & ce n'est qu'avec tout le respect, qui lui est dû, que je le censurerai, sur un prétendu Bon-Mot satirique, contre le quel la Verité s'inscrit en faux.

Aristote s'écrioit souvent, au sujet des Amis & de l'Amitié :

O mes Amis ! il n'est plus d' Amis.

Sur cette impertinence, aristotelique ou aristoteliennne, je garderois un silence superstitieux, si le Philosophe de Cour malgré le renversement de son Trône, n'avoit toujours des Echos, ou plus-tôt des Perroquets, qui repètent sans cesse le Cri de leur Maître.

Le Siècle, dans le quel Aristote eut l'honneur équivoque d'être le Pédagogue d'Alexandre le grand, est assez connu. Il seroit donc facile à prouver, que le Chef de la Secte des Peripateticiens, fut injuste envers son Siècle, ingrat envers ses Amis, & son propre destructeur, étant lui même Ami tendre & genereux, tel que l'honnête homme doit l'être. Quelqu'un lui ayant demandé, ce que c'étoit qu'un bon ami, il répondit que c'étoit *une Ame dans deux Corps*. * Cette Définition si noble me console de l'Exclamation extravagante & injurieuse, échappée à Aristote Homme de Cour, & non à Aristote Philosophe. Il eut beaucoup de part

B 4

(*) *Μία ψυχή δύο σώματων ἐνηκῆσα.* Lib. II.
moral. cap. II.

dans les intrigues de la Cour de Philippe & d'Alexandre. Il eut une aimable Concubine, & de cette Belle un Fils, nommé *Nicomachus*, au quel il adressa ses Livres de Morale.

Après cela, il ne faut pas s'étonner, que l'Homme de Cour & l'Amant d'une Catin tombe dans la pensée, qu' *il n'est plus d'Amis*, & qu'il le déclare à des gens, qu'il appelle *ses Amis*. Sans doute c'étoient à ses Amis de Cour, à ses Amis de conversation (avec lui pour l'amour de la Belle) que le Sage faisoit une déclaration si atrabilaire. Son Cœur, à l'égard de ses vrais amis, n'eut point de part à ce dépit mordant de son esprit de Cour & de galanterie. Voilà comme nous sommes injustement bâtis! Dès qu'un Fourbe nous joue un vilain tour: il n'est plus d'honnête Homme. Dès qu'une Coquette nous trahit: il n'est plus de Femelle honnête, dans tout l'Univers.

Il faut pardonner un emportement pareil, dans la bouche d'un Esprit violent, qui dans ses premiers transports soulage sa juste douleur, en lâchant un torrent d'invectives, contre tout le Genre humain. C'est là l'énorme sottise, dont le sage *Moliere* a voulu nous corriger, en composant son *Misanthrope*.

Mais peut-on pardonner cet Ecart criminel à la plume d'un Philosophe? Lorsqu'aujourd'hui un Philosophe écrit pour le Public, & sur tout pour l'instruction de la Jeunesse: est-il en droit de crier tout le Genre humain? Ose-t-il détourner les jeunes Gens du soin de se faire des Amis, en protestant qu' *il n'est plus d'amis*? Cette Assertion de tous ses cotés est bien affreuse. Quand elle seroit fondée sur la Verité la plus claire, il faudroit la cacher au Public, dans l'esperance que l'Amitié bannie pourroit être rappelée par des Gens de probité, sensibles à la plus douce de toutes les Harmonies.

Mais quel est le Peuple assez maudit de Dieu, pour que la sainte Amitié chez ce Peuple ne soit plus qu'u-

qu'une agréable & séduisante Chimère? L'Humanité se revolte, lorsqu'un Sage prétendu s'efforce à semer la Méfiance & Défiance au point de soutenir, qu'il n'est plus de Mortel, digne ou capable de lier & d'entretenir une Amitié solide. En vérité le Genre humain seroit trop à plaindre, si j'avois ici le malheur de censurer mal à propos le respectable Aristote.

Pour dire ici nettement la chose comme elle est, ce n'est point à lui, que j'en veux précisément. Ma Critique regarde plus-tôt certains Docteurs modernes, qui, d'après ARISTOTE, font imprimer en des Livres, d'ailleurs judicieux, qu'il n'est plus d'Amis. Ce sont ces Ecrivains audacieux, que je voudrois sensiblement pincer dans les joues d'Aristote.

Pour éviter, autant que possible, tout Duel Littéraire, je ne nommerai point les Marques. Au contraire: je les honorerai d'un silence politique, sans aspirer au bonheur d'en faire des Amis. J'abhorrois toujours le commerce ou la liaison avec un Individu, qui m'auroit dit une fois en face: *Ami! il n'est plus d'Ami!* Que les Moralistes & les Poètes s'épuient à faire des Satyres, contre toutes les Cours du Monde: ces Cours n'en deviendront point desertes. Est-il dans l'Europe un Climat, où l'on ne connoisse ces beaux vers de Mr. de *Voltaire*:

Ceux qui sont nés sous un Monarque,
Font tous semblant de l'adorer:
Sa Majesté, qui le remarque,
Fait semblant de les honorer;

Et de cette fausse monnoye,
Que le Courisan donne au Roi;
Et que le Prince lui renvoye,
Chacun vit ne songeant qu'à soi.

Cependant cette fausse monnoye a toujours son ancien cours, & quiconque en est la dupe, est porté en dérision

à juste titre. Néanmoins on pourroit demander au Chantre de Bourbon: Si *Mornai* faisoit *semblant* d'adorer *Henri IV.* & si *Henri IV.* faisoit *semblant* d'honorer *Mornai*? Entre ce Courtisan & son Monarque, la fausse monnoye n'eut jamais cours, je pense. Tranchons le mot: Les Tableaux odieux, que nous avons de nos Cours, sont si surchargés, qu'ils deshonoreroient le Genre humain, si l'on ne sçavoit, que les Peintres de ces Tableaux sont obligés d'outrer l'Hyperbole & la Satyre, pour rencherir sur leurs Devanciers. A la Cour de *Neron*, *Lucain* eut raison de dire:*

Qui volet esse pius.

exeat aula,

Si vous voulez être juste.

quittez la Cour,

En nos tems, graces au Ciel, il n'est plus de cours assez corrompues, pour qu'on ne puisse y demeurer en homme de probité, pourvu qu'on y soit sur ses gardes. Je veux croire, que *la chose est difficile*, mais ce n'est certainement point *la chose impossible*, malgré tous les Morceaux ingénieux, qu'on fait imprimer contre les *Insectes des Cabinets & des Anti-chambres*.

Faisons ici une petite remarque en passant: C'est la Nation françoise, qui s'acharne le plus sur les Courtisans & sur les Cours. C'est précisément la Nation françoise, qui est la plus infatuée des Cours & du metier des Courtisans! Qu'on me dispense de prouver l'assertion; si non, je citerai des Brochures & des Gazettes.

Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille & la haine & l'amour;
Où la vertu modeste, & toujours poursuivie
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie &c.

a dit un eminent Poëte françois.

On

* *Phars.* L. VIII. v. 493.

On a vu des sejours si dangereux, sans courrir le moindre danger. On y a vu des *Mornais*. On y a vu des gens d'honneur cultiver entre eux des amitiés très-exemplaires. On y a vu enfin des Philosophes en droit de s'écrier:

O mes Amis! il est des Amis encore!

Que ceux qui aiment à se plaindre, se plaignent de la rareté des Amis veritables. Qu'ils continuent à les comparer aux *Melons*, dont il faut essayer cinquante, avant que d'en trouver un bon. Plus on me prouvera la rareté des Amis; plus mes Amis me seront chers & précieux. La rareté des Amis n'est peut être qu'un Préjugé ancien. Peut-être ne doit-il son Origine & sa perpetuelle existence, qu'à la fine Politique des Fanfarons & des Hypocrites en Amitié. C'est ainsi que les bons Medecins sont extremement rares. Quiconque me convaincroit, que l'Amitié est très-rare: me convaincroit en même tems, que peu d'hommes sont capables de la sentir, & peu d'hommes dignes de l'inspirer.

L'amitié d'un grand homme est un présent des Dieux.

Oed. Act. I.

a dit M. de *Voltaire*. Que le Ciel le benisse, pour avoir fait ce *Vers*, qui tout seul vaut un long Poëme! Je connois un *Verfet*, bien plus consolant encor, puis que les grands Hommes sont malheureusement & effectivement si rares, que les Dieux n'en scauroient être prodigues. Le *verfet*, dont il s'agit, est un *Verfet hebreu*, que je vais traduire, (ainsi que *Houd. de la Motte* traduit Homere) & comme *Voltaire* traduit *Saddi*.)

Qui s'acquiert un Ami, s'acquiert un vrai Trésor.

L'Auteur de ce *Verfet* * étant un Auteur tout respectable; peut-on ne point blâmer le Mortel qui negligé

* *Ecles. C. VI. v. 14.*

le devoir de s'acquérir des Trésors? Je sçai que de grands Esprits & de beaux Genies ont le courage de nier, qu'on soit obligé de se faire des Amis. Si je n'étois né chrétien, je ne pardonnerois point aux Manes du Comte de *Shaftesbury*, l'injuste reproche qu'il fit à la Religion chrétienne. * „Mylord soutint que la Religion chrétienne „*parle peu de quelques vertus des plus heroïques,* „comme des *Amitiés particulieres*, & de l'Amour de „la Patrie; & que ce sont des vertus *purement volon-* „*taires dans un Chrétien*, qu'elles ne font pas une „partie essentielle de sa charité.“

Sur cet Article, il ne faut pas faire à cet Ecrivain l'honneur de le refuter. L'Esprit le plus borné doit concevoir aisément, que le Principe de la Bienveillance universelle renferme tous les devoirs de l'Amitié. Que l'Amour du Prochain, tant prêché dans la Sainte Ecriture, prêché tout naturellement l'Amitié particulière. Je dois aimer tous les Hommes, comme autant de Freres: Je dois aimer toutes les Femelles, comme autant de Sœurs: c'est l'*Esprit de la Loi*. En faut-il d'avantage?

Supposons pour un moment, que le Comte Anglois n'eut pas le tort qu'il a; & que le Chrétien par conséquent n'est point obligé en conscience d'acquérir des Amis: En resulteroit-il, que le Chrétien, Citoyen & toujours Membre de quelque Société, seroit dispensé de cultiver une *Vertu heroïque*, qui fait le bonheur de toutes les Sociétés humaines? Les Devoirs de l'Homme & du Citoyen sont & seront toujours des Devoirs essentiels, quoique la St. Ecriture n'en aye point parlé. Quand je serois tout dispensé d'aimer mon Prochain: je l'aimerois pour le plaisir de l'aimer. „Puisque le „*cœur, a dit un sage Esprit moderne*,** est de toutes

* V. *Characteristick* T. I. p. 99. & 100. v. encore l'essay sur l'usage de la Raillerie & de l'Enjouement dans les Conversations &c. Traduct. imprim. à la Haye en 1710. p. 77.

** Feu M. Poully v. sa Théorie des Sentiments agreables Ch. XVI.

nos facultés celle d'où partent les mouvements les plus agréables; le genre de vie qui mérite la préférence sur tous les autres, est celui où les mouvements de bien-veillance dominent davantage " Il faut donc être bien ennemi de soi même, & posséder un cœur indigne de l'Homme, pour être insensible aux charmes de l'Amitié. „Telle en est la vertu magique, par l'instinct que prennent de parfaits amis à ce qu'il les touche, „leurs biens se multiplient; leurs maux semblent s'anéantir, & jusques dans leur tristesse mutuelle, règne une sorte de douceur qu'ils n'échangeroient pas contre les plaisirs les plus vifs. “ * On ne sauroit mettre trop tôt entre les mains de la jeunesse le Traité de l'Amitié, peut-être le Chef d'œuvre de *Cicéron*. Il y fait voir, quelle est l'excellence de l'Amitié; quel en est le Principe, quelles règles on y doit observer, quelles sortes de gens y sont propres, en un mot tout ce qu'on peut désirer sur ce sujet. Il est vrai que l'Orateur y pousse trop loin les devoirs de cette union délicieuse. Elle ne doit point franchir les bornes qui lui sont prescrites par la Vertu. *Cicéron*, séduit par un Enthousiasme profane, oublia ses propres principes, en faveur d'une Passion aussi noble, aussi belle & aussi avantageuse pour toute la Race humaine. Mais ô que la faute est pardonnable à un Philosophe, excellent Orateur! On, n'en doit pas moins estimer le Plaidoyé sensé de cet Avocat de la tendre Amitié.

J'ignore si quelqu'un encore lit sans degout les ouvrages marqués ** au bas de cette page. Remplis de lieux communs & de Verités triviales, ces Livrets ne laissent pas d'avoir leur merite, pour quiconque n'a point lû. Maudissons à jamais l'exécration & contagieuse

* Théor. des Sentim. agr. Ch. XIV. à la fin.

** Reflex: sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le commerce du Monde. Le Caractère d'un véritable & parfait Ami par M. *Porter*, Chanoine de St. Chamond, Sacy Traité de l'Amitié.

gienne Maxime, que les uns attribuent à *Chilon*, & que d'autres ont mise dans la bouche de *Bias*: de regarder ses amis, comme pouvant devenir un jour des ennemis. Cicéron eut raison de regarder cette maxime comme le poison de l'amitié. Il condamne une défiance si odieuse, comme absolument incompatible avec les charmes d'une union de cœurs. Que les Politiques, à la bonne heure, se conduisent entre eux, avec la prudence, avec la précaution d'un homme qui prévoit qu'il pourra haïr un jour. Que les Monarques, à la bonne heure, se lient entre eux par des Traités d'alliance, avec toutes les précautions d'un Monarque, qui prévoit que ces Traités pourront être rompus un jour. Mais que des Particuliers ne s'avisent point de fomenter entre eux des défiances si honteuses, ou qu'ils renouent aux douceurs de l'amitié. L'honnête homme contracte une amitié, comme on contracte un mariage, dans la ferme persuasion que la Mort seule pourra rompre les contractés de son cœur. L'honnête homme est toujours en état de dire de son ami, ce que *St. Ambroise* dit de *Satyrus* son frere: *Nous n'avions, mon frere & moi, qu'un esprit & qu'une volonté: tout étoit entre nous commun, hors le secret de nos amis.* Voilà ce qu'on appelle être amis jusqu'aux Autels, *usque ad Aras*; toute amitié, non fondée sur la Probité & sur des Vertus, n'étant qu'un complot méprisable.

Examinons, en finissant, le sentiment de ceux qui prétendent, que toutes les amitiés sont, au moins par quelque endroit, intéressées. C'est une vérité dont il faut convenir, dès qu'on déclare, qu'il ne s'agit que des Intérêts du cœur bien placé, Intérêts vertueux & solides, aux quels on ne sçauroit prodiguer trop de louanges. Lorsque, chers Amis! & vous chers Amis!

En vous aimant, je n'ai que le plaisir d'aimer,
vous pouvez, à la rigueur, me dire que cet amour est très-intéressé & très-intéressant. Mais avouez, que sans
ce

ce tendre intérêt, vous estimeriez peu mon amour ou mon amitié; & que vous seriez en droit de me supposer homme doué d'un cœur très-mercenaire. Au lieu de raisonner d'avantage là dessus rapportons deux Faits singuliers, à l'honneur de l'amitié, purement bâtie sur les intérêts du cœur.

Lorsqu'en 1688. „La France par M. du Quêne fit bombarder *Alger*; les assiégés irrités des pertes & des maux que leur causoient les bombes, dechargèrent leur colere sur les Esclaves François, qu'ils mettoient tout vivants à la bouche de leurs Canons & les renvoyoient ainsi par morceaux dans l'Escadre de M. du Quêne. Un Officier nommé *Choiseul* fut pris & condamné à subir le sort, qui en avoit déjà fait perir tant d'autres: comme l'exécution alloit se faire, le Capitaine Turc le reconnut; touché du malheur d'une personne qui lui avoit fait plaisir autrefois, il mit d'abord tout en usage pour l'en garantir; mais n'ayant pu obtenir sa grace, & voyant qu'on l'attachoit au Canon, quoi qu'il eût pu faire ou dire en sa faveur, il courut à lui en desesperé, l'embrasse étroitement, & s'adressant au Canonier, mettez feu, lui dit-il, puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, je veux mourir avec lui; le Roi qui fut témoin de ce spectacle, en fut attendri & fit grace à l'Officier.“ *

Je demande, si l'amitié du Capitaine Turc étoit intéressée? *Polydore*, dans une grande Compagnie, non sans frémir, entendit calomnier *Damis* son ami intime. Il en prit si vivement la déffence, que les épées furent tirées. On rétablit le calme, à condition que les deux Champions se battoient en Duel le lendemain, à la pointe du jour. On se separa; & *Polydore* courut chez *Damis*, pour lui emprunter son épée, sans lui dire pour quoi & contre qui il avoit à se battre. *Damis* s'offrit soudain

* Mem. du Comte de Forbin à Amst. 2. Vol.

soudain à servir de second. Ne pouvant obtenir cette grace, il pretta son Epée. Polydore se battit donc le lendemain, & blessa mortellement son Adversaire. Peu de jours après, il renvoya à Damis son épée, avec le billet suivant:

Cher Ami!

Voici votre Epée de retour. Elle a eu le bonheur de venger mon honneur, & de vous prouver, que je suis digne d'être toujours,

Cher Ami!

Votre sincere & fidele
Serviteur.



JUSTICE

J U S T I C E

AUX

M U S E S !

*Par bonne Politique, on devoit aux Enfants
Soigneusement cacher l'Histoire des Savants,*

a dit quelque part quelqu'un, & n'a pas eu tort de le dire. Tous ces Catalogues de Savants infortunés déshonorent, il est vrai, les Grands; mais n'inspirent point à ces Grands, les sentiments qu'ils devoient avoir pour les gens de Lettres. Dans un de ses Entretiens, Balzac rapporte, que le Favori d'un Prince étranger, tirant vanité de sa barbarie, comptoit jusqu'à douze Poètes, qui l'avoient servi, & qui étoient morts de faim à son service. Balzac auroit dû nommer ce Prince & son infame favori, ou ne point rapporter cette barbarie, contre toute sorte de vrai-semblance. En tout tems on s'est plû à decrier les Muses, & nos Poètes mêmes s'en font encore un devoir sacré. Temoin le Sr. Piron, qui dans sa Métromanie Act. III. Sc. VII. s'est signalé sur cet Article. * Je suis bien éloigné de ne pas trouver cette Scene excellente & digne du Théâtre François. Cependant il faut rendre aussi justice aux bonnes Muses. Il faut apprendre à la Jeunesse, que les Filles de Memoire, bien loin d'être fatales ou funestes, le plus souvent sont des Deités propices.

L'illustre *Louis Racine*, si celebre par son beau Poëme sur la Religion, est l'unique Poète François, qui,

* Un Fabuliste, (M. l'Abbé Aubert), pour divertir les Sots, aux depens d'une profession qu'il exerce, les a regalé d'un Apologue, v. ses *Fables nouvelles* L. II. Fab. V. le Chien d'un Poète & la Chatte d'un Abbé.

Tome IV.

C

qui, de nos jours, a pris le parti des Filles du Ciel. En ses sages Reflexions sur la Poësie, il fait voir, contre *Despréaux*:

*Que la Richesse
Habite quelquefois sur les bords du Permesse.*

Mr. Racine fait voir, que *Benferade* n'étoit qu'un ingrat, lorsqu'il accusa *Pégase* d'être

*Ce doctre Cheval,
De la Richesse Ennemi capital,
Qui d'Hélicon fit naître la fontaine,
Tout d'une Traite Et presque d'une haleine,
Porte souvent son homme à l'hôpital.*

Bien loin d'y porter *Benferade*, il le conduisit à la Cour de Louis le grand, où *Benferade* fut long tems le *Poëte à la mode*, dans une fortune très-opulente. Il est étonnant, que M. Racine n'ait point cité à cette occasion les Vers de *Sénécé* sur *Benferade*; les voici:

*Ce Bel-Esprit eut trois Talents divers,
Qui trouveront l'Avénir peu credule:
De plaisanter les Grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers.
Il fut vieux Et galant, sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.*

En nos jours, *Pégase* porte à la Cour des hommes, qui sans lui, ne mettroient pas les piéds dans l'Anti-Chambre d'un Prince appanagé. Je defie nos *Benferades*, de nommer un seul Cavalier, porté à l'Hôpital précéssivement par le bon *Pégase*; ce Cheval ailé n'est pas bête.

La Ville de Paris vit, il y a quelques années, mourir dans un Hôpital le Poëte *Autreau*, à l'âge de 88. ans,

ans, * c'est une honte, on l'avoue. Qu'en peut-on inférer? Autrefois seroit mort, là où il est mort, quand même il n'auroit pas sçû jouer au Corbillon. Si tous les gens de bien déplorent le triste sort de ce Vieillard; c'est précisément par ce qu'il étoit Poète, digne d'une heureuse destinée. Le nombre des Poètes pauvres est prodigieux: proportion gardée, le nombre des Poètes riches, n'est-il point prodigieux de même?

On me dira que le Roi de tous les Poètes, le divin *Homere*, ** malgré son *Iliade* & son *Odyssée*, vécut toujours dans une extrême indigence.

Je dirai que le Roi de tous les Sages, le divin *Salomon*, qui prononça trois mille Paraboles, & fit cinq mille Cantiques, vécut toujours en des Richesses immenses.

Il faut être malade, & bien malade même, pour soutenir sérieusement, que les Muses appauvrissent ceux qui les carressent. Il est tout simple & tout naturel, de tomber dans la misère, lorsque, sans avoir de quoi subsister à son aise, on se voue entièrement aux Muses. Condamnons le Fou, qui pour faire des vers, néglige le soin de gagner son pain quotidien, & consulte l'Histoire. Certes elle nous fournira une Legion de Poètes, appelés par la Providence aux Grandeurs humaines. Il est divertissant de voir, que des Poètes, sur le Parnasse engraisés, s'épuisent en traits satiriques contre la pauvreté, selon eux, Annéxé au Parnasse. *Paupertas Poëtarum Hereditas*, la Pauvreté est le partage, l'héritage des Poètes, dit-on, & l'on n'ignore pas que des Poètes devinrent Papes, Empereurs, Rois, Princes Souverains &c. &c.

C 2

Si

* Voy. la page 87. du prem. T. des *Babioles*.

** *Joseph Barberius* a écrit un *Traité de Miséria Poëtarum Græcorum*, que prouve-t'il? Que les Muses accordent des faveurs mêmes aux Pauvres.

Si quelqu' un me demandoit de quel Siecle je parle ; je répondrois nettement : de tous les Siecles.

Quel fut le Particulier du Siecle passé le plus riche, & pourtant le Rimeur le plus pitoyable ? Le Cardinal de *Richelieu*. *Racan* avoit 40 ou 50. mille livres de rente. Le Poëte le plus dur & le plus sec, le Versificatur le plus exécérable, qui avoit été Archer, *Chapelain*, sur le Parnasse François, faisoit la pluye & le beau tems. Il avoit sept mille Livres de rente. *Montmaur*, le Parasite, en avoit cinq mille. Il est vrai, qu'étant tous les deux de la plus crasse avarice, ils vécurent dans la pauvreté la plus dure. En rejettera-t-on la faute sur les Filles de Memoire ? *Du Lorens*, miserable Poëte, laissa une riche Succession. Ses Tableaux seuls montoient à 30000. Livres.

Quinault, natif de Paris, & fils d'un Boulanger, fut d'abord domestique de *Tristan l'Hermite*, auprès duquel il apprit à faire des vers, & ces vers firent la fortune de ce domestique. *Quinault* pourvût le Théâtre de plusieurs Pièces. Un Marchand, idolâtre de la Comédie, prit *Quinault* en affection & dans sa maison encore. Le Marchand mourût, & le Poëte fit toutes ses affaires, sans oublier celle d'épouser la Veuve. De cette Femme il eut plus de 40. mille écus de bien. Il acheta une charge d'Auditeur des Comptes, après avoir été reçu de l'Academie françoise. *Despréaux*, très-instruit de tout cela, sur tout cela s'est toujours tû. *Segrais*, ce maigre Traducteur de Virgile, sortit de Caën, & parut à la Cour, grace à sa Muse. Las du grand Monde, il retourna à Caën, & y épousa une riche Héritiere.

Regnard, Rival de *Moliere*, fit de grands voyages, & quoique Poëte, il eut de bonnes sommes à sacrifier à sa *Perégrinomanie*. De retour en France, il acheta les Charges de Lieutenant des Eaux & des Forêts & des Chasses de la Foret de *Dourdan*. Il acquit ensuite la Terre de *Grillon*, & ce fut dans cet agréable séjour, qu'il composa la plus part de ses Comédies.

On

On s'étonne, que l'aimable Racine, dans l'Article *sur la Fortune des Poëtes*, a bien voulu passer sous silence bien de choses dignes d'attention. A son deffaut, remarquons que *Moliere* (fils d'un Tapissier peu riche) graces à *Thalie*, jouissoit de près de trente mille Livres de rente. Que *Déstouches*, Seigneur de *Fort-Oiseau*, de *Vosves de Vives Eaux &c.* Gouverneur de Melun & Membre de l'Académie françoise, n'eut pas lieu de se plaindre de Théâtre. *Crébillon*, le Père *, n'a jamais maudit la bonne Melpoméne.

En verité, pour fermer la bouche aux Detracteurs des Muses, on devoit compiler une Bibliothéque de Poëtes fortunés, dans un ordre alphabétique & chronologique. Le Préjugé se dissiperoit alors peu à peu, & la jeunesse encouragée se distingueroit à l'envi, par une ambition au Public salutaire. A ce propos, rapportons une Anecdote poëtique. *Corfini*, Marquis de *Sifmanno*, & Prince de *Soglio*, Poëte Italien, traduitit en vers Italiens les Odes d'*Anacréon*. Les Bigots du País, prédirent là dessus mille malediCTIONS à ce Poëte, traducteur de tant d'Odes prophanes. Qu'arriya-t-il ? Un Fils de ce Poëte traducteur d'*Anacréon*, devint Pape, sous le nom de *Clement XII*.

En attendant la Bibliothéque mentionnée, parlons de quelques Favoris des Muses.

Edmond Waller, naquit Poëte Anglois, en 1605. d'une riche famille de Buckinghamshire, qui lui laissa 60000. liv. de rente. Lisez son Histoire dans le *Dict. hist. & portat.* de *M. Ladvocat*, Edition de la Haye, & prenez ces 60000. Livres, non pour des Livres Sterlings, mais pour des Livres Tournois.

Matthieu Prior naquit à Londres en 1664. d'un Père Menuisier, le quel en mourant le laissa sous la conduite d'un Oncle Cabaretier, qui le fit étudier dans l'Ecole de Westminster. L'Oncle l'obligea en même

C 5

tems

* Il mourut à Paris le 23. de Fevr. 1762. âgé de 91. ans.

tems de servir au Logis, en garçon de Cabaret, & voulut à toute force lui faire embrasser sa profession. Par bonheur, quelques Chalands du Cabaret s'apperçurent, en raillant le jeune Matthieu, de la vivacité & de la justesse de son esprit & de son jugement. Un Comte de *Dorset*, turlupinant un jour notre Ecolier sur certain passage d'Horace: L'Ecolier se defendit par d'autres passages, avec tant de legereté & de malice, que le Comte prit le garçon du cabaret, sous sa haute protection, & l'envoya étudier à Cambridge. Prior y fit d'excellentes Etudes. Il s'adonna à la Poësie angloise, & s'acquitta des Protecteurs de la premiere qualité. Le Comte de *Dorset* produisit ce fils de menuisier, ce neveu & élève d'un Cabaretier, à la Cour. Prior enfin fut fait Secretaire de Plenipotensiaires & d'Ambassadeurs. Prior devint Secretaire d'Etat en Irlande. Prior obtint une place dans le Conseil du Commerce & des Plantations. Prior devint Deputé dans le Parlement. On s'avisa de compiler un Recueil de ses Poësies fugitives, & de l'imprimer à son insçu. Il prit sur cela le parti de donner une seconde Edition de ses Poësies, & de les dedier à son Protecteur, *Lionel Earl of Dorset and Middlesex*.

Prior, en se déclarant lui même publiquement Poëte, auroit dû ruiner toute sa Fortune, si les Muses empechoient de parvenir. Prior convainquit le Public du contraire. Il publia ses *Poëms on several Occasions* en 1709. * & en 1711. il fut envoyé en France, en qualité de Plenipotensiaire. Il mourut en 1721. non dans sa Terre de *Downton*, belle acquisition, dont il étoit redevable aux Muses, mais casuellement à *Wimpole* le 18. de Septembre.

Joseph Addison, nâquit à *Milston*, dans le *Wiltshire*, en 1672. non dans une Maison extremement illustre.

* On en a fait en 1751. une belle Edition, en 2 Vol. in 8. à *Glasgow*.

illustre. Mais dès son enfance, étudia les Anciens. Il s'appliqua aux Belles Lettres, & à la Poësie latine. La Fortune d'abord fit semblant d'ignorer l'existence de ce jeune Poëte. Il étoit naturellement timide, & n'avoit pas une juste idée de sa Verve; Cependant à l'âge de 22. ans, il publia hardiment en sa Langue des Ouvrages qui lui firent honneur. Les connoisseurs en jugèrent favorablement, & le Lord *Sommers* lui fit avoir de la Cour une pension de 300. L. St. pour voyager. Avant que d'entreprendre ses voyages littéraires, le jeune Addison fit imprimer toutes ses Poësies latines. * Il se distingua, à son retour, par des Poësies très-ingénieuses, & dans un Goût épuré, très-touchantes. La Cour neantmoins oublioit d'employer cet heureux Génie. Addison se vit dans la 32ieme année de son âge, lorsqu'en 1704. deux Lords, *Hallifax* & *Godolphin*, l'engagerent à chanter la glorieuse Campagne du Duc de Marlborough. Ce Poëme qu'on ne lit plus aujourd'hui, la Campagne d'Höchstet, eut un succès merveilleux, & valut à l'Auteur un Poste distingué, dont *Locke* avoit été revêtu. D'emplois en emplois, l'illustre Addison se vit enfin Secrétaire d'Etat. ** En ce Poste éclatant, il caressa toujours les Muses, ses Bienfaitrices. Faute de santé, il quitta le Secrétariat, & ne vécut plus que pour le Parnasse. Regretté de tous les Gens de bien & de gout, il mourut à *Hollandhouse* proche de *Kingsington*, le 17. de juin 1719.

Alexandre Pope, nâquit à Londres en 1688. d'une ancienne & bonne famille, mais qui n'étoit rien moins que brillante par ses richesses. Elle étoit presque épuisée par les doubles Taxes & les Loix pénales, imposées à tout

C 4

tes

* En 1699. sous le titre de *Muse anglicanae*.

** Milton s'est vu de même Secrétaire du Conseil d'Etat établi par le Parlement. Milton mourût en 1674. & laissa une Succession considérable à ses Heritiers. Il étoit bien pauvre. lors qu'il vendit son Paradis perdu au Libraire *Thompson*.

tes familles de la Religion Cathol. Romaine. Le jeune Pope étoit de cette Communion; & certainement son nom, qui veut dire, *Pape*, ne prévenoit point en sa Faveur, ni le Peuple ni les Grands du Royaume. On diroit poëtiqnement, que les Muses choisirent exprès cet Enfant, en des circonstances si disgracieuses, pour opérer un Miracle d'autant plus mémorable, qu'il sera longtems encore sans exemple. L'Enfant étoit bossu & d'un temperament si delicat, qu'on ne pût l'envoyer aux Ecoles publiques. On le fit étudier au Logis, sous d'habiles Maitres, avec un succès si surprennant, qu'à l'âge de 12 ans, il composa en vers une Pièce admirable. A 14. ans, il fit son *Polyphème & Acis*. A 16, il publia des Pastorales, que les Anglois declarèrent dignes de Théocrite & de Virgile. Des Productions si belles dans un âge encore si tendre, valurent à leur Auteur des honneurs & des distinctions, dont autrement on n'est point prodigue à Londres. Malgré sa grande jeunesse, malgré sa Bosse & son *Poperie*, Pope fut admis dans les conversations & dans l'amitié du Comte d'*Hatfield*, du Lord *Lansdown*, de *Guill. Trombul*, du Dr. *Garth*, de *Wicherly*, *Walsh*, *Gay*, *Addison*, *Steele*, *Congreve* &c. &c. En un mot, les personnages les plus distingués devinrent à l'envi les compagnons & les Protecteurs d'Alexandre Pope. Les Muses ne lui procurèrent point les Emplois lucratifs & honorables, dont elles pourvurent *Prior* & *Addison*, parce que les Constitutions & les Loix du Royaume s'y opposèrent. Le Poëte Catholique Romain, quoiqu'à gros grains, ne pouvant être revêtu d'aucune Charge, en fut dedommagé par des Richesses considerables, & par une belle & riante Maison de Campagne, à *Twickenham*, où il mourut le 30. de May. v. St. en 1744. à 56. ans. Quand Mr. Racine assure, que la Traduction de l'Iliade en vers anglois, valut à Pope 200 mille Livres, il faut toujours prendre ces Livres, pour des Livres Tournois.

Jona-

Jonathan Swift nâquit en Irlande en 1667. & mourut en 1745. Passons sous silence tout ce qu'on debite sur sa naissance, & sur son mariage. Contentons nous d'observer, que ce Poëte, satirique mordant de tous cotés, en expirant posséda douze mille Livres Sterl. selon les Lettres de son intime Ami, le Comte d'*Orre-ry à son Fils*. Retournons sur nos pas en France, à l'honneur des Muses françoises.

On cite très-mal à propos le celebre *Rousseau*, pour dégouter les jeunes Gens de la Poësie. * Je conviens, que je ne pense jamais au sort de ce *Pindare*, sans m'attendrir, même en ce moment encore. Mais enfin consulons son histoire, ou dans la Continuation du *Diët. de Bayle*, ou dans le *Diët. de M. Ladvocat*. Selon ce dernier, le Poëte naquit à Paris en 1669. fils d'un *Cordonnier*, d'autres disent *Savetier*. N'importe, puisque tout le Monde convient de sa basse naissance & de son obscurité, ici extrêmement notable. Ce ne furent que les Muses, qui l'en tirèrent, au beau milieu de Paris. Les Muses le conduisirent, & l'introduisirent en des Maisons, où les plus gros Marchands n'entrent que pour vendre, & pour solliciter après le payement tardif de leurs prompts Marchandises. Le Fils du *Cordonnier*, graces aux Muses, reçut par tout des accueils si gracieux, qu'il étoit moralement impossible à l'Envie de garder le Silence. Dieu seul scait au juste, si *Rousseau* eut l'infamie de composer les monstrueux *Complets*, sur les quels il fut banni de la France. ** J'ai lû tout ce qui s'est imprimé là dessus. Je

C 5

n'en

(*) Pour quoi ne cite-t-on pas le celebre *Patru*, pour dégouter les jeunes Gens du metier des Avocats? *Patru*, réduit à vendre sa Bibliothèque, la conserva, par la generosité du Poëte *Boileau Despréaux*.

(**) On fait valoir un peu trop la Sentence prononcée contre *Rousseau*. A Paris même, on se trompe quelque fois. Voyez les Causes celebres recueillies par *G. de Pitaval*. Lisez l'horrible Histoire de le *Brun* T. III. & la Sentence de cet innocent, condamné à être roué tout vif, en 1696.

n'en dirai que le Sentiment de mon Cœur: Rousseau au lit de la mort en 1741. à l'âge de 72. ans, sans aucune esperance de rechapper, & n'ayant que son ame à sauver: avant que de recevoir le viatique, declara sur la perte de son ame, qu'il n'eut jamais la moindre part aux miserables *Couplets* en question. Est-il croyable, que par un faux point d'honneur, un Vieillard, homme d'esprit & de sens, revenu de toutes les sottises humaines, se soit damné à l'agonie, par un Mensonge affreux, sur une question, dont il ne s'agissoit plus? Rousseau fut encore soupçonné d'être l'auteur de l'horrible *Moïfade*. Rien de plus injuste. En 1756. le Hazard me fit trouver, parmi les vieux Papiers d'un Comte de l'Empire, une vieille Lettre, écrite de Paris, du 20. de juillet 1680. au grand Père de ce Comte. En cette Lettre, il est fait mention d'une „pièce „curieuse & hardie, intitulée, *Moïfade*. On en promet une copie, s'il y a moyen d'en avoir, à un prix „raisonnable.„ Or en 1680. Rousseau, né en 1669, n'étoit qu'en sa onzième année. A cet âge, en France, les Enfants Cath. romains ne lisent guere le vieux Testament. Jugez, si Rousseau, le petit Cordonnier, fit en sa onzième année, l'abominable *Moïfade*! *

Rousseau, qui souvent en ses vers se plaignoit des Muses, n'auroit dû se plaindre que de ses Rivaux & de ses Envieux. ** Il ne naquit point pour être heureux. *Si, au lieu de faire des Vers, il n'eut fait que des Souliers, comme Monsieur son Père, il se seroit épargné*

(*) Rousseau, calomnié avec tant d'impudence, au sujet de la *Moïfade*, a pu l'être également au sujet des *Couplets*. Une Calomnie, qui réussit aux Impositeurs, en fait naître bien d'autres.

(**) L'innocence & le malheur de Rousseau se developpent en divers Ouvrages. Voyez entre autres l'*Abeille* du Parnasse à Berlin T. VI. 1752. & la *Bibliot. raison.* T. XXVI. sec. Part. p. 342.

éparné des chagrins poétiques sans contredit. Auroit-il été heureux en sa boutique? Sans les Muses, se seroit-il vû honoré par le Prince *Eugène*, & par un Empereur même? Avec le Prince *Eugène* il se brouilla sottement, pour l'amour du Comte de *Bonneval*, General brave mais plus fou encore. A l'exemple du *Janube*, il finit sa Course vagabonde, par n'être ni éme plus chrétien. Rousseau quitta la Cour de Vienne en étourdi, & revint à Bruxelles, précisément où il ne falloit plus revenir. Rousseau, sur la foi de ses Poësies, se rendit à Londres. Il y fut bien reçu de bien de Grands, quoique françois de nation, Catholique romain de religion, & fils d'un Cordonnier de Paris, banni de France, par une Sentence du Parlement. N'entendant point l'Anglois, & ne pouvant se plier assez au Caractère de la Nation, le Poëte parisien se contenta de tirer de Londres, au moyen d'une heureuse soubscription, une bonne somme d'argent, en belles Guinées. Le Poëte parisien s'avisâ de placer cette somme, précisément où il ne falloit point la placer. Fit-il cette Sottise décisive, à l'instigation de quelque Muse? *Clio* n'engagea point l'ancien *sedentem in Telonio*, à confier tout son Bien, acquis par des Odes sacrées, à la Compagnie d'Ostende. Je deplore, je le repete, le destin rigoureux de l'estimable Rousseau. Cependant, considerons sa naissance; sa premiere fortune; ses ressources en son infortune; ses imprudences dans les Pais étrangers & prévenus pour lui: nous nous convaincrions, que les Muses firent beaucoup pour lui, & ne causèrent aucune de ses Disgraces. Disons tout: Rousseau, sans les Muses, dans l'obscurité la plus basse, faute de conduite, auroit été malheureux de même, quoique d'une autre façon. Graces aux Muses, le nom de *Rousseau*, fils de Cordonnier, vivra à jamais dans les Fastes litteraires, autant que *St. Crépin* dans la Legende.

Sans

44 JUSTICE AUX MUSES.

Sans les Muses, connoitroit-on Houdard de la Motte? Il naquit à Paris en 1672. fils d'un Chapelier. Si au lieu de faire des Vers, il n'eut fait que des Chapeaux, comme Monsieur son Pere, parleroit-on de lui? Loué des uns, blâmé & critiqué des autres, Houdard se jetta dans la Trappe. Les Muses l'en retirèrent, le nourrirent & le rendirent immortel, en dépit de tous ses Adverfaires. On commence même déjà à lui rendre justice; on ose le louer.

La Richesse de la Matière exige une Suite.



REMAR-

REMARQUES DETACHEES.

* * *

J'ai pour *Sophocle*, j'ai pour *Senèque*, j'ai pour *Cornéille*, j'ai pour la *Motte*, j'ai pour le Père *Folard* jésuite, j'ai enfin pour *Voltaire* tout le respect, qu'il faut avoir, respectivement, pour ces six Auteurs tragiques. Chaqu'un * d'eux a pourvû le Théâtre d'un *Oedipe*. Nul d'eux n'a scû me delivrer de mon aversion pour ce parricide, Epoux de sa Mère! Je confesse, que l'*Oedipe* de M. de *Voltaire*, est la plus belle & la mieux travaillée, de toutes ses excellentes Tragédies. Néanmoins je persiste toujours à abhorrer secrettement *Oedipe*, & sur tout l'*Oedipe* de M. de *Voltaire*. En lisant, en voyant représenter, la Scène I. du quatrième Acte, je fais une Reflexion toute simple, toute naturelle, que je mettrai en vers, pour lui donner un tour epigrammatique, de peur de trop choquer les Partisans d'*Oedipe*. Selon moi, sur tous les Théâtres, il devrait ignorer les horribles Prédications de l'Oracle. Voici ma

REFLE-

(*) *Sophocle* a mis deux *Oedipes* sur son Théâtre: *Oedipe Roi* & *Oedipe à Colone*. La *Motte* en 1726. donna deux *Oedipes*, l'une en vers, l'autre en prose. On ne joua que deux fois l'*Oedipe* en rimes; l'autre ne fut jamais joué, & cent fois bafoué, par ses Lecteurs critiques.

REFLEXION

SUR

O E D I P E .

Oedipe, clairement par l'Oracle averti,
 Qu'un jour il tueroit son Père,
 Et qu'il épouseroit sa Mère,
 Fût un Monstre d'audace, un Impie abruti.
 Faut-il que j'en donne des preuves?
 Oedipe auroit dû, bon Garçon.
 Toujours se conduire en Poltron,
 Envers tous les Vieillards, envers les vieilles Veuves.

* * *

En France, comme ailleurs, *Consensus, non Concubitus, facit Matrimonium*, le Consentement constitue le Mariage. En France, le Mariage est un Sacrement. On l'administre cependant, sur tous les Théâtres françois, à coups de bâton, au pauvre Sganarelle! *Despréaux* fut extrêmement applaudi, lorsque dans une Satire, il rendit le Sacrement du Mariage & ridicule & méprisable. Le Théâtre italien à Paris a scû gagner des Sommes considérables, en comblant d'in-famies le Sacrement d'institution divine.

* * *

Les Indes ont un Oiseau bien singulier, au quel ils ont donné le nom de *Cencontlatoli*, c'est à dire quatre cent langues. Les Anglois le nomment *Mock-Bird*,

Bird, Oiseau-Moqueur. * M. Briffon, dans son *Ornithologie*, l'appelle *Turdus Mimus*, parce qu'il possède, dans un degré surprenant, le talent de contrefaire le ramage de tous les Oiseaux, depuis le Colibri jusqu'à l'Aigle; il chante sans discontinuation jour & nuit; son ramage est varié à l'infini; il fait entrer dans la composition de ses Airs les chants de tous les Oiseaux, & répète leur ramage, avec tant de justesse & de mélodie, qu'on en est également surpris & charmé.

Nous avons actuellement un *Cencontlatoli*, un *Mock-Bird*, un *Turdus-Mimus*, un *Moqueur*, dans la République des Lettres. *Fera-t'il des petits? Il est vieux & célibataire.*

* * *

Des Critiques reprochent à l'illustre M. de *Voltaire*, de s'être servi de Bajonnettes (c'est à dire en son excellente *Henriade*) long tems avant l'invention de ces Armes meurtrières, natives de Bajonne. Cet Anachronisme est excusable. Le plus ridicule des Anachronismes se trouve dans l'*Amphytrion* de *Plaute*. Il y fait jurer d'abord *Sofie*, par *Hercule*, même avant la formation de cet *Hercule*. *Fecit herclé*. Act. I. Sc. I.

* * *

*Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem:
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere judæ est.*

Lucret. lib. II.

Dolce

(*) Cet Oiseau a eu l'honneur de fournir une belle & bonne Fable, à Houdard de la Moëre.

Dolce è il mirar dal lido

Chi sta per naufragar. Non che ne alletti

Il danno altrui; mà sol perché l'aspetto

D'un mal che non si soffre, è dolce oggetto.

Metastasio dell' Olimp: Act. II. Sc. V.

Quand on est sur le port à l'abri de l'Orage,

On sent, à voir l'horreur du plus triste naufrage,

Je ne sçai quoi de doux;

Non que mal d'autrui soit un objet qu'on aime,

Mais nous prenons plaisir à voir, que ce mal même

Est éloigné de nous.

Sentiments de Cleanthe.

Voilà la raison pourquoi, nous autres petits Particuliers, nous aimons tant les bonnes Tragédies, que les Grands du Monde communement n'aiment guere; & se plaisent tant aux Comédies, où l'on joue les Ridicules des Particuliers seulement. L'interêt du Genre humain n'exigeroit-il pas quelque Extension salutaire?

* * *

En 1752. on vit paroître à Londres: *A Dissertation on the Antiquity of Seals in England, collected by * * * in 4. avec fig.* L'Auteur y prétend prouver, que l'usage des Sceaux n'a eu lieu, en Angleterre, que depuis l'arrivée des Normands. L'Epoque est remarquable, ou satirique.

* * *

On a dit, que l'Héroïne de la Vertu, c'est de bien traiter le Vice. Ne pourroit-on pas dire, dans le même goût, que l'Héroïsme de la Critique est de bien

bien traiter tout bon Ouvrage, défiguré par quelque grand Deffaut? En ce cas, demandons grace pour les *Mœurs*, ouvrage de *Touffaints*; pour l'*Esprit*, ouvrage de *Helvetius*. En Allemagne, on a scû rendre justice à ces deux livres, brûlés en France par la main du Bourreau.

* * *

Aujourd' huy, la Nation la plus propre à écrire l'Histoire du Siecle, c'est la Nation Helvétique. Cette Remarque si juste (& si triste pour tant d'autres Nations de l'Europe) fait un honneur infini aux Citoyens des treize Cantons, & à tous leurs Associés ensemble. Il faut espérer, que parmi eux de bons Ecrivains feront la même Observation, & occuperont leurs plumes en conséquence.

* * *

Certain *Mathanasius*, obligé par decence d'assister à un Soupé, où les Convives enjoués chantèrent des Chançons, sur l'air connu du *Mirliton*, *mirliton*, *mirlitaine* &c. contracta un visage réfrogné. Par bonheur un Polisson s'aperçut de cette face réchignée & récalcitrante. Il porta une ample Rafade à son Homme, & lui chanta, sur l'air mentionné, le commencement de la premiere Ode d'*Anacréon*:

Θέλω λέγειν Ἀργάδας·

Θέλω δὲ Κάδμου ᾄδεν.

Ἄ βάρβιτος δὲ χορδαῖς

Ἔρωτα μῶνον ἤχῃ.

Et son Mirliton, mirliton, mirlitaine,

Et son Mirliton ton-ton.

On ne rapporte cette Anecdote littéraire & bachique, que pour avertir la jeunesse, qu' il n' est pas toujours impossible de dérider le front d' un *Mathanastius*. Celui dont il s' agit, voyant rire toute la Compagnie, rit avec toute la compagnie, sans s' appercevoir qu' on se rioit de lui. En faveur du Beau - Sexe, & de ceux qui n' entendent pas le Grec : donnons une foible traduction du Mirliton anacréontique :

Je voudrois chanter l' Atride,
 Je voudrois chanter Cadmus.
 Mais de ma Lyre perfide
 Les Cordes chantent Venus,
 Et son Mirliton, mirliton, mirlitaine,
 Et son Mirliton ton - ton.

* * *

Tant que je pourrai prêcher, je prêcherai contre la Superstition littéraire, qui ne veut point qu' on redresse les petites fautes & negligences des Auteurs célèbres & trépassés. Il me semble toujours, qu' en corrigeant, non à la façon de *Bentley*, mais en Critique modeste & bien intentionné, un Passage defectueux ; on donne, au reste de ce passage, une marque d' estime & d' approbation manifeste. En cette persuasion raisonnée, corrigeons hardiment le plus grand de nos Poètes Lyriques. *Roussseau*, dans la quatrième Strophe de son Ode à une *Veuve*, s' est étrangement oublié. Il y dit, à cette Dame, au sujet de son defunt Epoux :

A sa triste Destinée,
 C' est trop donner des regrets.
 Par les Larmes d' une année,
 Ses Mânes sont satisfaits.

De

De la célèbre Matrone,
 Que l'Antiquité nous prône,
 N'imitiez pas le dégoût,
 Ou, pour l'honneur de Petrone,
 Imitiez la jusqu' au bout.

Il est inconcevable, comment Rousseau a pû vieillir, sans s'appercevoir de l'impertinence de cette Strophe! Elle a été applaudie en France même. Ce n'est que depuis peu d'années, que l'illustre D. d. N. (si je ne me trompe) malgré son estime pour Rousseau, a bien voulu declarer au Public, combien il condamnoit la fin de cette Strophe insultante.

Il n'est pas précisément necessaire, d'être d'une naissance toute illustre, pour entrer dans le sentiment de l'aimable D. d. N. Il suffit d'être galant homme, pour se ranger de son coté. On n'apprend point, cependant, qu'à Paris quelqu'un s'avise, par charité, de nettoyer (qu'on pardonne l'expression) la sale Strophe, dont il s'agit. Il est certain, qu'en la lavant, on lui ote certain merite piquant & brutal. . . . Qu'importe? On conjure les jeunes Veuves de favoriser la correction suivante:

*Aux ennuis d'un long veuvage,
 Se vouer dans le bel âge,
 C'est insulter votre Epoux.
 Quoi! pour l'Hymen, le plus sage,
 Vous donna-t-il des dégoûts?*

* * *

Il ne faut plus admirer *Vaugelas*, d'avoir sacrifié trente ans à la traduction de *Quinte-Curce*. Il ne faut plus admirer l'illustre *Montesquieu*, d'avoir employé vingt ans, à la perfection de son Esprit des Loix.

Il ne faut admirer que le laborieux Citoyen françois, qui travailla *vingt* ans à son *Aëdologie*. Cet important Ouvrage, enrichi de Remarques utiles & curieuses, imprimé avec figures, à Paris, en 1751. in 12. de 163. pages, enseigne l'Art de prendre, & de nourrir des Rossignols en cages, & d'en avoir le Chant, pendant toute l'année!

* * *

La Méthode de se former une petite Bibliothèque choisie, par la voye des Emprunts & de l'Oubli de rendre, est extrêmement commode. C'est dommage, qu'elle gêne si furieusement les Bibliothèques de ceux qui prettent volontiers leurs Livres. Pour remédier à cet inconvénient, les Pretteurs ne devroient jamais prêter un Ouvrage, de plusieurs Tomes ou Volumes, à moins que l'Emprunteur n'enlevât tous ces Volumes à la fois. En s'imposant cette Loi, on s'expose, il est vrai, à voir bientôt diminuer considérablement le nombre de ses Livres. Mais en revanche, on s'épargne le chagrin de voir journellement, en sa Bibliothèque, de bons Ouvrages, vilainement tronqués, par ses Connoissances & par ses Amis mêmes.

* * *

Les Poètes dramatiques ont beau excuser les Monologues & les *à parté*: ce font & seront toujours des espèces de Chevilles dans la composition. Ils nous seroient insupportables, si, dès notre enfance, nous n'étions accoutumés à les supporter, mêmes en nos plus belles Tragédies. On m'avouera, si je ne me trompe, que l'Auteur dramatique, qui se passe adroitement de tout Monologue & de tout *à parté*, doit être doué d'un esprit habile en ressourcees. Je ne connois point de Monologue, au Théâtre ancien ou moderne, assez bien imaginé, pour ne point trahir ouvertement l'embaras de l'Auteur, réduit à recourir à ces Stratagèmes poétiques. Ne feront-ils jamais usés, parce qu'ils sont en usage?

Dès

*
* * *

Dès qu'il se fait aujourd'hui, à Londres, une Vente publique de Tableaux considerables; on ne manque point d'en instruire le Public, au moyen d'un bon Catalogue raisonné. Ces Catalogues, qui font honneur à la Nation, Protectrice de tous les Arts, ne sçauoient être qu'utiles aux Peintres, & avantageux aux Amateurs de la Peinture. Chaque Catalogue indique d'abord le sujet ou l'objet du Tableau. On en nomme le Peintre. On marque au juste le prix, pour le quel chaque Tableau a été vendu au plus offrant; & ensuite on nomme la personne, à la quelle la Pièce a été vendue. Faire simplement mention de ces Catalogues, n'est-ce point exhorter tacitement toutes les Nations à imiter ce sage *Institut pittoresque*? L'Honneur de la Peinture exige, que je remarque encore, que le respectable nom de Madame la Duchesse de *Portland* brille supérieurement en tous ces Catalogues, à Londres très-considerés, peu connus dans les autres Capitales du Monde.

* * *

Les Ennemis de l'Opera italien ne manquent guere de se prévaloir de l'Autorité de *St. Evrémond*, de *la Bruyere* & de *Boileau Despréaux*. Ces trois Matadors cependant n'ont écrit que contre l'Opera de Paris, Spectacle françois, dont la Morale effectivement meritoit une Censure, assez forte même. Les Matadors, que je viens de nommer, chanteroient la Palinode, s'ils revenoient au Monde. Ils conviendroient de bonne foi, & non sans étonnement, que le Théâtre de l'Opera est devenu, parmi les Italiens, une Ecole vertueuse, & pour les Rois les plus grands, & pour les Bergers les plus humbles. Prouvons tout cela dans une Remarque detachée, en citant seulement par maniere

d'aquit, *IL RE PASTORE*. * Je dése le Critique le plus chicaneur, d'y trouver ce qu'on appelle, encore injustement en France: *Morale d'Opera*. L'illustre *Metastasio* est trop connu, pour que je repete ici son éloge. On ne scauroit le mieux louer, qu'en rapportant de lui quelque Passage frappant, quelque Coup de Maître, semblable à celui qu'on va lire. Disons préalablement que le sujet (Argomento) de cet Opera est l'Action heroïque d'Alexandre le Grand, lors qu'ayant delivré d'un Tyran le Royaume de Sidon, Alexandre, loin de le garder pour lui même, le donna à l'unique Réjetton de la Famille royale, à *Abdolonyme*, qui, Jardinier pauvre & inconnu, vivoit du travail de ses mains. Le Poëte, comme de raison, l'a transformé en Berger, & lui a donné le nom d'*Aminta*. Dans la quatrième Scène, du second Acte, Alexandre demande, au nouveau Roi, encore en habit de Berger:

Per qual cagione,

Resta il Re di Sidone

Ravolto ancor fra quelle Lane, istesse?

Am.

Perchè ancor non impressè,

Su quella man che lo solleva al regno,

Del suo grato rispetto un bacio in pugno.

Soffri che prima al piede

Del mio benefattor. . . .

Ales.

No: dell' amico

Vieni alle braccia: e di rispetto in vece

Rendigli Amore. Esecutor son io

Dei decreti del ciel: tu del contento,

Che in eseguirgli io provo,

Sol mi sei debitor. Per mia mercede

Chiedo la gloria tua.

Am.

* Pièce qu'on ne trouve point parmi les autres Pièces imprimées de cet Auteur; & qui ont été traduites à Paris, par M. Richelet.

- Am.* Qual gloria o Dei
Io saprò meritar; se fino ad' ora
Una greggia a guidar solo imparai?
- Ales.* *Sarai buon Re; se buon pastor sarai.*
Ama la nuova greggia
Come l'antica: e dell' antica al pari
Te la nuova amerà. Tua dolce cura
Il ricercar per quella
Ombre liete, erbe verdi, acque sincere
Non fù fin' or? Tua dolce cura or sia
E gli agi, & i riposi
Di quest' altra cercar. Vegliar le notti,
I di sudar per la diletta greggia:
Alle fiere rapaci
Esporti generoso in sua difesa:
Forse è nuovo per te? forse non sai
Le contumaci angelle
Più allettar con la voce,
Che atterrir con la verga? Ah porta in trono,
Porta il bel cor d' Aminta; e amici innumi
Come avesti frà boschi, in trono avrai:
Sarai buon Re, se buon pastor sarai.
- An.* Si. Ma in un mar mi veggo
Ignoto, e procelloso. Or se tu parti,
Chi farà l'astro mio? Da chi consigli
Prender dovrò?
- Ales.* Già questo dubbio solo
Mi promette un gran Re. Del mar che varchi
Tu prevedi (e mi piace)
Già lo scoglio peggior. Darne consiglio
Spesso non sà chi vuole:
Spesso non vuol chi sà. Di fe, di zelo,
Di valor, di virtù, su gli occhi nostri
Fa pompa ogn' un: ma sempre eguale al volto
Ogn' un l' alma non à. Sceglier fra tanti
Chi sappia, è voglia è gran dottrina: e forse
E' la sola d' un Re. Per mano altrui

Ben di Marte, e d'Astrea l'opre più belle
 Può un Re compir; ma il penetrar gli oscuri
 Nascondigli d'un cor; distinguer chiara
 La verita frà le menzogne oppressa;
 E' la grande, al Re solo opra commessa.

Am. Ma d'onde un sì grand lume
 Può sperare un Pastor?

Ales. Dal Ciel che illustra
 Quei che sceglie a regnar. Nebbie d'affetti
 Se dal tuo cor tu sollevar non lasci
 A turbarti il feren; tutto vedrai.
Sarai buon Re, se buon pastor sarai.



SUITE

S U I T E
 D E L A
 J U S T I C E
 A U X
 M U S E S.

Sans l'intérêt sacré des Muses, j'aurois gardé un silence discret, sur la naissance de *Prior*, de *Rouffean* & de la *Motte*. Avocat du Pinde, j'ai fait mon devoir, en citant ces Contemporains célèbres, que les Pierides tiraient du Néant; produisirent dans les premières cours; & firent vivre parmi des Princes & des Gens de la plus haute extraction. L'Honneur du Parnasse exige encore ici d'autres révélations généalogiques. Je sçai que les Poètes, qui tâchent d'imiter *Horace*, & d'obeir à ses Préceptes, ne pensent point comme *Horace*. Il faisoit gloire d'être petit-fils d'un Affranchi. Il parle, en fils honnête homme, de son Père honnête Homme. * Il l'auroit choisi pour son Père, s'il eut eu le choix d'un Père. C'est en quoi *Horace* est absolument inimitable, pour bien de Poètes vivants. Le sage *Houdard de la Motte* sçavoit quel bon parti on doit tirer d'une basse naissance. Il a dit à *Rouffean*:

On ne se choisit point son Père.
 Par un reproche populaire,
 Le Sage n'est point abbattu;
 Oui, quoique le Vulgaire en pense,
 Rouffean! la plus vile naissance
 Donne du lustre à la Vertu.

D 5

Cette

* Quoique Sergent ou collecteur de Tailles. Voiture, quoique fils d'un Marchand de Vin en gros, rougissoit toujours de sa naissance, sur la quelle on le railloit, parce qu'il ne buvoit que de l'eau.

Cette Strophe m'authorise à nommer un François, dont la naissance est plus basse, plus vile, & plus obscure, que celle de Rousseau. Celui dont je parle, naquit dans le lieu le plus triste, inaccessible à la joye & à la bonne humeur, mais non aux Belles du Permesse. Elles le regardèrent favorablement, dans la sombre demeure paternelle. Elles scèrent l'en arracher; & ornèrent son Esprit, sous une constellation toute heureuse. Les premières productions poétiques, du jeune inconnu, lui procurèrent la Connoissance & l'Estime d'une Personne toute puissante. Sans les Muses, se feroit-il jamais approché d'elle? Mr. le ... (je ne veux point le nommer: je laisserai son nom en blanc, le Lecteur remplira ce blanc si bon lui semble.) Mr. le ... protégé par le Beau - Sexe, & par des Matadors dans l'Eglise, embrasse l'Etat ecclésiastique; parût à la Cour; se vit sur le point d'être l'un des Quarante immortels; & fut pourvû d'un bon Benefice. Il fit un Voyage dans un Royaume voisin. Il y fut très-bien reçu par tous les Grands, malgré son extraction *odieuse*. Il écrivit de bonnes & de mauvaises Satyres, contre les Habitans de ce Royaume voisin. Sur quoi dans un autre Royaume, on lui offrit une Place honorable dans un Lycée, & une Pension considérable. Il refusa la Pension & la Place, pour cultiver les Muses en sa Patrie. Selon certains Memoires imprimés, & très-connus, Mr. le . . . à diverses reprises fit des tentatives, pour se rendre malheureux: Jamais il n'y eut parvenir. Qu'on dise, après cela, qu'en France, les Muses ne sont que d'impuissantes Sybilles! Sans me vanter, j'ai naturellement une aversion bonnête, de faire de la peine, à qui que ce soit. Ainsi je ne fournirai point au Public un *Catalogue de Poëtes parvenus en notre Siecle*. Mais si les Misometres continuent à blasphémer; & que les Metromanes parvenus continuent à se taire: Je declare, que je publierai, en faveur du Parnasse, des *Faïtums* en Prose, avec des Notes généalogiques & historiques.

En at-

En attendant, que j'aye ici le plaisir d'asseurer qu'en Italie, Pégase n'est pas le Chéval, qui mene à l'Hôpital, les Cavaliers qui le montent. L'Italie se voit étrangement à plaindre, si *Pegase* étoit le Chéval *Sejan*, funeste à tous ses Maitres.* Peu d'Italiens cultivent les Belles-Lettres, sans sacrifier aux Muses de la Poësie. En Italie, on voit des Gens, d'ailleurs sans Lettres, se distinguer par des morceaux poëtiques, & par des Sonnets mêmes, si difficiles à faire, selon *Balzac* & *Despréaux*. En Italie, on voit ce qu'on ne voit point dans le reste de l'Europe. On voit en Italie des Poëtes, qui sur tout sujet proposé, sur le champ font des *improvisa* ou des *improvisata*, c'est à dire des *impromptus* en vers. Je suis bien éloigné de faire l'Eloge de ces Fabricateurs d'*impromptus*. Mais je dois faire remarquer, qu'ils crevéroient tous de faim & de misère, si, comme on le prétend, l'indigence étoit inséparable de la Poësie. Le *Signor Carlo Goldoni*, brave Avocat, à Venise quitta le Barreau, pour le Théâtre comique. Il s'en trouva le mieux du monde. En Réformateur, il composa plus de cinquante Comédies. Pour son honneur, il auroit bien fait de n'en publier qu'une quinzaine. Mais il sacrifia le Barreau au Théâtre, & la Gloire à la Bourse. Il aimait mieux se voir Poëte riche, que Poëte judicieux.** Il obtint de la chicanieuse *Thémis*. Le fameux Marquis *Scipion Maffei*, de naissance illustre, ne se distingua-t-il pas d'abord par sa Muse? Ce fut elle, qui réellement engagea la Ville de Verone, sa Ville natale, à lui eriger, de son vivant, une Statuë. Ce fut la Prose du Marquis, la Prose, qui quelque tems après, fit disparoitre cette Statuë. J'ai vû pleurer les neuf savantes Sœurs, à la da-
moli-

* Voyez le Dict. de Moreri, Edit. dixième.

** Un Peintre, qui aimait mieux se voir Peintre riche, que Peintre judicieux, disoit, qu'il valoit mieux que l'Ouvrage fût pauvre, que l'Ouvrier.

molition profaïque de la Statuë *Maffeienn*e. Qu'on me nomme aujourd'huy, en Italic, un Poëte respectable & non respecté! Je nommerois cinquante Poëtes italiens, fort à leur aise, *graces aux Muses*, si une certaine discretion n'arretoit point ma plume. Il est vrai, que les Chefs de l'Eglise, les Papes n'accordent plus de Couronnes poëtiques aux Enfants d'Apollon. Mais, certes, ce n'est point la faute des Saints Pères. En nos jours, les Poëtes, devenus plus modestes, ne demandent des Lauriers, qu'à la Postérité la plus réculée. Quelque idée qu'on se fasse en nos jours des Couronnes Poëtiques: on doit convenir au moins, qu'elles font un honneur infini à la Poësie, respectée à ce point, par les Papes & par les Empereurs! *Lilio Giraldi* pense que le couronnement des Poëtes n'a pas commencé long-tems avant *Petrarque*, couronné le jour de Pâques 1341. à Rome.

Il seroit à souhaiter, que les Papes & les Empereurs, en nos jours licencioux, decernassent des Couronnes d'Epines & de Ronces, aux Poëtes libertins, & sur tout aux Poëtes impies. Mais la Police est si gouteuse, qu'il lui est impossible de grimper sur le Parnasse. On sçait néanmoins, que le pauvre *Piron*, designé, par une Dame toute puissante, pour être un Membre de l'Academie Françoisse, essuya le chagrin de n'y point entrer. *Piron*, dans le feu de la jeunesse, eut le malheur de composer & de distribuer une Ode *ordariere* au Dieu des Jardins. Cette Ode auroit dû être oubliée depuis long-tems. Point de tout. On s'en resouvint si bien à Paris, que par decence on fit manquer au sale *Pindare*, le Poste vacant dans la chaste & austère Academie.

Cette chaste & austère Academie souffre cependant, avec toute la tolerance imaginable, qu'un Membre, depuis long-tems reçu, se couvre, à son gré, d'ordures & d'impietés; *Piron* sale facetieux, ne fut jamais impie. *Cambiamo di discorso*.

La

La Nation angloise oblige ses Rois d'avoir un Poëte de Cour. * J'ignore si l'Etiquette exige, que ce soit un mauvais Poëte. On le diroit, en lisant les Odes annuelles de ces Officiers du Pinde. Quoiqu'il en soit, leur institution me paroît digne de ces braves Anglois, qui, par d'autres motifs, obligèrent leurs Rois de jouer, & de perdre à certain jour, certaine somme d'argent; permis aux Rois d'en perdre d'avantage. On est en droit de demander, par quelle raison, la Nation continue à obliger ses Rois d'avoir un Poëte, titré & payé, pour faire si peu de chose? Les Loix angloises, en apparence les plus bizarres, ne laissent pas d'avoir des fondemens solides. Les François ont beau se moquer de ce Poëte du Roi, en titre d'office: Je soutiens que son Institution fait honneur à la Poësie, comme au Bon-Sens des Instituteurs. Il est décidé, que le Peuple, qui pense le plus profondément; qui se distingue le plus dans les Etudes les plus nobles & les plus abstruses: C'est le Peuple Anglois. C'est pourtant le Peuple, qui honore le plus la Poësie ancienne & moderne. Il ne faut donc pas, que la Poësie soit un amusement frivole, ou une debauche de l'Esprit. Ce n'est qu'en Angleterre, qu'on voit de jeunes Seigneurs, & de jeunes *Gentlemen* dans l'opulence rejeter les plaisirs mondains, pour s'adonner à la lecture des anciens Poëtes. Ils n'en lisent pas moins leurs bons Auteurs, & les bons Auteurs de France & d'Italie. Ils seroient charmés d'attirer en leurs Isles fortunées, tous les excellents Poëtes françois

&

* M. de *Voltaire* dit, que ce titre, qui paroît ridicule, ne laisse pas de donner mille *Ecus de rente & de beaux Privilèges*. C'est une erreur. Le Poëte de Cour n'a que cent Livr. Sterl. somme, qui faisoit un objet, dans le tems de l'institution de la Charge. L'Abbé *Karr*, sur la foi de M. de V. dit hardiment: „On sçait que le Poëte laureat est le Poëte du Roi & de la Cour, & que cette charge donne mille *Ecus de rente & de beaux Privilèges*“ V. *Idee de la Poësie angloise*, T. I. V. II. p. 53. Ces deux François, si bien instruits, ne disent point en quoi les beaux *Privilèges* consistent. Ils n'en sçavoient rien.

& Italiens. Pour eux ils feroient, ce qu'ils firent pour leur *Glover*. Quoi qu'engagé dans le Commerce, ce jeune homme debuta par un Poëme en neuf chants, par son *Leonidas*, deux fois traduit en François* & très-bien traduit en Allemand. Ce Poëme n'a pas eu le bonheur de plaire à M. l'Abbé le Blanc, qui le decrie en ses fauceuses Lettres. Selon cet Abbé, le succès étonnant de ce Poëme historique, n'étoit du qu'à la Cabale de certains Seigneurs, à Londres. Premons ici l'Abbé françois pour un Pape litteraire, Juge absolument infaillible. Supposons, que l'Abbé, écrivant à Londres, & connoissant parfaitement la Carte du Païs, les Grands & leurs intrigues; sans doute le Léonidas doit être, un Ouvrage des plus mediocres. Il faut alors convenir aussi, que les Grands en Angleterre sont des Protecteurs bien genereux & bien illustres. Il faut alors convenir aussi, qu'en Angleterre les Muses sont bien plus puissantes qu'en d'autres Royaumes. Les Muses forcèrent quantité de Seigneurs** d'accorder leur connoissance & leur estime à un jeune Courtaud de boutique. Pour avoir publié un volume de mauvais vers non rimés, Glover, petit marchand inconnu, sort de la poussiere; entre dans toutes les bonnes Maisons de la Noblesse; se voit honoré & loué par tout; fait une fortune considerable;*** & épouse, en qualité de Poëte, une jeune, une aimable, une riche Démoniselle, enchantée des beaux Sentiments de ce mauvais Poëte. L'Esprit de Parti peut opérer des prodiges; mais il ne soutient pas long-tems la fausse reputation d'un Poëme sans

* Ceux qui consulteront la traduction, imprimée à la Haye 1739. & liront la préface du Traducteur, decouvriront l'injustice de l'Abbé le Blanc.

** Les Lords Cartéret, Chester-field, Bathurst, Mrs. Pul-tency & Windham &c. par exemple.

*** L'Abbé le Blanc assure, que l'Auteur retira douze mille Livr. Sterl. de son ouvrage V. les Lettres d'un François T. III. L. LXXV. p. 75. Lettre au Duc. de Niver-nois.

fans merite. Leonidas se foutient; & le nom de *Glover* brillera dans les Fastes du Siecle, ou le Dieu du Commerce ne l'auroit pas fait recevoir.*

J'ai dit que les Anglois seroient charmés d'avoir chez eux les excellents Poëtes françois & italiens. C'est une verité, dont ceux qui ont été à Londres, ont été convaincus. Le Marquis *Scipion Maffei* fut tenté plus d'une fois de finir ses jours en Angleterre. Son Esprit y consentit toujours; mais son Cœur fut toujours d'un sentiment contraire. Ainsi l'esprit fut la dupe du cœur; & le cœur fut ensuite la dupe d'une *Nice ingannatrice*. M. *Rolli*, connoissant ses Talents & le Génie des Anglois, se rendit en leur Capitale. Il s'y fit bien-tôt connoître, se estimer & chérir. Non seulement il gagna l'affection d'un bon nombre de Ducs & de Pairs; mais encore les bonnes graces de l'aimable Prince de Galles. S. A. R. très-contente de M. *Rolli*, qui avoit traduit en Italien, les six premiers Livres du Paradis perdu de *Milton*, encouragea le Poëte traducteur à finir cette belle Carrière. *Rolli* reçut de Florence divers morceaux du Poëme, traduits par l'Abbé *Salvini*. On les gouta également à Londres. L'Abbé *Salvini*, Traducteur infatigable, qui avoit traduit le *Caton* de M. *Addison*, fût invité à venir se joindre à *Rolli*, pour achever l'ouvrage ensemble. L'Abbé ne voulut point quitter sa chaire de Professeur. Si bien que S. A. Royale engagea royalement *Rolli* à rendre l'ouvrage complet, en publiant une Traduction des six derniers Livres du Poëme en question. Le Poëme charmant,** que l'illustre Madame du *Bocage*

* *Pemberton*, homme d'esprit, de sçavoir & de goût, a sçu rendre justice à *Glover*, en publiant: *Observations on Poetry, especially the Epic, occasioned by the late Poem upon Leonidas*. Lond. 1738.

** Le Paradis terrestre, Poëme imité de *Milton*, par Mr. D. B. à Londres 1748. in grand 8. Elle offre ses chants à *Milton*, & lui dit:

Comme un Dieu, pour Tribut, reçois tes propres Biens.

cage a sçû tirer du Paradis perdu, enchante dans la Grande Bretagne tous ceux qui entendent le François. Md. du Boccage a fait un voyage en Italie. Elle a été reçue, à bras ouverts, à Venise, à Verone, à Rome & par tout. Ah! si l'adorable Boccage vouloit bien se montrer à Londres; elle sentiroit la justesse de P'épithète, que je lui donne du fond de mon cœur.

M. L. *Racine* a traduit en vers françois, quantité de beaux Morceaux de Milton. On debite même, qu'à l'exemple de *Rolli*, il a eu la patience de traduire tout le Poëme. Si M. Racine étoit moins âgé; à Londres il devroit se rendre. A Londres, on lui fourniroit de quoi faire un bon supplément, à son Article sur la Fortune des Poëtes.

Aujourd' huy en-Allemagne, * les Muses ne font pas faire fortune à leurs Eleves; il faut bien qu'on dise cette pure & dure verité. Mais de grace, qu'on ne mette point sur le compte des Muses, la disgrâce des Poëtes allemands. L'Amour des Langues étrangères, qui régne dans toutes les Cours, & parmi le Beau-Sexe encore, est la cause unique de cette fatalité toute naturelle, & dans le Nord très-étendue.

Qu' on ne s' imagine pas pour cela, que les Filles du Ciel, dans le Saint Empire Romain, ne sont que de petites filles. J'en sçai d' autres Nouvelles, & j'ai de bons Memoires là dessus. Tirons en quelques morceaux au hazard.

Hortenfe de Mauro, Italien & fils d' un Barbier, Dieu sçait par quelle aventure, vint en Allemagne. Il avoit étudié chez les Jesuites, avec tant de succès, qu'à l' âge de dix-huit ans, il étoit bon Poëte latin. Il apprit le François en Allemagne. Il s'introduisit en de peti-

* *Olim non erat sic.* les Curieux, sur cet article curieux, n' auront qu' à consulter une belle Dissertation de Mr. le Prof. *Bahm*, à Leipsic, de *insigni favore Maximiliani I. Imp. in Poësin.* in 4. 1756. Cette Pièce ne devoit pas, se perdre; elle est dans le bon goût.

petites Cours ecclésiastiques, & ne manquoit pas de faire imprimer, à toute occasion, de beaux Vers latins, en se nommant Abbé *Hortense de Mauro*. Si je ne me trompe, ce fut le celebre *Leibnitz*, qui frappé de la beauté de ces vers, produisit l'Abbé Italien à la Cour de l'Electeur d'Hannovre, ensuite Roi d'Angleterre. Ce grand Prince donna d'abord une Pension considérable à l'Abbé Poëte. Dès ce jour, *Hortense* se voua entièrement au metier. On recevoit de lui, en des feuilles volantes, * des vers latins, ou italiens, ou françois. L'Abbé mangeoit souvent à la table electorale, & chez tous les Grands de la Cour. Avaré & comblé de présents par bien d'autres Cours, il mourut âgé, & puissamment riche, pres que aussi riche que *Leibnitz* même, au quel il survecût.

A propos de *Leibnitz*: il étoit bon Poëte latin; il faisoit des vers françois assez mediocres; mais qui ne l'empêchèrent pas d'amasser de bonnes sommes, & d'être universellement estimé, autant qu'il étoit estimable.

A la Cour de Saxe, ** à la Cour de Bavière, à la Cour Palatiné, on a vû des Poëtes étrangers vivre & mourir, dans la situation la plus desirable, & dont ils n'étoient redevables qu'aux Muses.

Que les Calomnieurs des Muses se rendent à la Cour imperiale de Vienne. Ils y trouveront un illustre personnage, tout propre à leur faire chanter la Palinode. M. l'Abbé *Metastasio*, né à Rome, & élevé par le celebre *Gravina*, dès son enfance, marqua une grande disposition à la Poësie italienne. On se garda bien de

l'en

* C'est en verité dommage, que les Poësies latines de cet Abbé, sont déjà perduës. Un certain Abbé allemand, promit d'en faire imprimer un Recueil, avec des remarques. L'Abbé mourut sans tenir sa parole.

** A la Cour de Saxe, une Auguste Princesse s'immortalise par des Poësies en langue italienne, & engage d'autres Dames allemandes à suivre, avec succès, un si glorieux Exemple.

l'en détourner, Gravina se fit un devoir de cultiver le Talent de son Eleve, prévoyant qu'il se distingueroit sur le Parnasse. Il s'y est distingué, je pense. A Lisbonne, à Madrid, à Londres, à la Haye, à Paris, en toutes les Cours & dans toutes les grandes Villes de l'Allemagne; à Coppenhague, à Stockholm, à St. Petersbourg, par tout, le nom de *Metastasio* est en honneur; on ne le prononce point, sans l'accompagner de quelque glorieuse Epithète. Mais c'est à Vienne, qu'il faut voir cet Abbé, le plus illustre des Abbés, que jamais Rome ait vû naître. S'il eut les bonnes Graces de la Cour précédente: de la Cour regnante il a les bonnes Graces encore. Estimé & chéri de tous les Princes & Princesses, des Generaux & des Ministres, recherché dans toutes les grandes Maisons, & respecté par les Envieux de sa fortune & de son merite, Mr. l'Abbé *Pietro Metastasio*, prouve seul tout ce que j'ai à prouver en cet Article.

Le Pain n'est pas le prix de la Poësie, & le Pain n'est pas le prix de la Vertu. Doit-on, pour cela, effrayer la jeunesse, & la détourner de la Vertu & de la Poësie? La fameuse Lettre, que l'illustre M. de *Voltaire*, écrivit à un jeune Savant & Poëte, sur les inconveniens, attachés à la litterature, est très-ingénieusement écrite. * Il avertit son Elève, qu'il marche sur le bord d'un abîme, entre le mépris & la haine. Il l'assure, qu'en faisant un bon Poëme, une Pièce de Théâtre applaudie, qu'en écrivant une Histoire avec succès &c. *Voilà de quoi se rendre malheureux à jamais!* Je laisse au Lecteur le soin de trouver, en cette Lettre, les preuves d'une Proposition si horrible, si épouvantable. Je veux croire, qu'à Paris les Examineurs des Livres font des animaux farouches; & qu'il
est

* On connoit le beau Discours en Vers de M. d. V. sur l'*Egalité des Conditions*. Comment concilier ce discours si consolant, avec cette Lettre, qui rend la Condition des Litterateurs si triste & si humiliante?

„est plus difficile à un Auteur d'obtenir un privilège, „qu'à un homme qui n'a point la protection des Femmes, d'avoir un emploi dans les Finances.“ En ce cas, il faut imiter M. d. V. il faut faire imprimer à Londres, à Amsterdam, à la Haye, à Dresde, à Genève. De cette façon le premier inconvénient n'effrayera personne, & n'attristera que les Libraires en France: Les autres inconvénients ne sont que de petites misères, qu'on ne rencontre qu'à Paris, & que même on peut éviter, puisque tant d'Auteurs les évitent. Ceux qui n'ont point cette prudence, ou si l'on veut, ce bonheur insigne, ne se rendent pas pour cela *malheureux à jamais*. On pourroit nommer à M. d. V. un Personnage très-respectable, qui fit à Paris, il n'y a que peu d'années, par de *petits vers*, une très *grande Fortune*. Les Muses en jetterent les fondemens; & c'est ce qu'il faudroit rapporter, à la gloire des Muses. M. de V. prétend donc à tort qu'on pourroit mettre sur la tombe de presque tous les Gens de Lettres:

Ci git au bord de l'Hippocréne,
Un mortel long-tems abusé.
Pour vivre pauvre & méprisé,
Il se donna bien de la peine.

Aumoins ce ne sera pas sur la Tombe *Voltaire*ienne, que le Mensonge gravera un quatrain aussi lamentable. On connoit des Mortels, qui réellement seroient morts & pauvres & méprisés, sans les Eaux minérales de la bonne Hippocréne. On connoit des Mortelles, qui sans ces Eaux salutaires, seroient mortes ignorées ou inconnus. Quand finirois-je? Si j'avois à nommer les Personnes vivantes, qu'on ne connoit & qu'on ne révère, que graces aux Filles de Memoire.

J'ai gardé pour la bonne bouche, un Temoin irréprochable, dont l'Histoire, un jour, donnera bien

du poids à cette Babiolo légère. C'est l'Ecrivain de la *Lettre sur les Inconvénients attachés à la littérature*. C'est M. de Voltaire lui même. Il est trop galant homme, pour ne point convenir, que malgré quelques amertumes Littéraires, ce n'est qu'aux Muses qu'il doit l'honneur d'avoir joué dans le grand Monde, un Rôle glorieux pour lui & pour son Siécle. Ses Biographes, & il n'en manquera pas, instruiront l'Avénir des honneurs, des dignités & des preuves d'estime, dont il a été comblé. Je me borne ici à remarquer, que suivant son choix, ce Roi des Poètes vivants réside, sur ses vieux jours, en Suisse, dans une belle & riante Terre, où il jouit, dit-on, de plus de trente mille Livres de rente; les Gazettes mêmes vantent au Public des Fêtes & les Festins qu'il donne à *Tournay*:

JUSTICE AUX MUSES!



SUIITE

S U I T E
S U R
L' A M O U R
P L A T O N I Q U E.*

J'apprends, & non fans un vrai creve-cœur, que ma belle Dissertation sur l'Amour Platonique, n'a point eu l'approbation generale des Connoisseurs & des Connoisseuses. J'ai bien prévu, que par une simple Babiole, je ne deracinerois pas, tout d'un coup, un Préjugé, fomenté par l'illustre *Fontenelle*, & nouvellement fortifié par l'Auteur de *l'Esprit*, par l'ingénieux *Helvetius*.

Tant d'espoir n'entre point dans l'Esprit raisonnable.
Je me suis flatté seulement, que mes lecteurs sceptiques garderoient un judicieux silence, non par considération pour moi, mais à l'honneur de tout le Genre humain. Voici comment un Esprit fort, en fait d'amours & d'amourettes, s'est expliqué sur cette matière :

„Il est possible, moralement & physiquement possible, à l'Homme d'honneur, d'aimer une Femme de bien, sans le désir secret de la déshonorer.“

„Il est possible, moralement & physiquement, à la Femme d'honneur, d'aimer un Homme de bien, sans le désir secret d'en être déshonorée.“**

„Mais les désirs se glissent, dit-on, secretement, & peu à peu, dans les cœurs les mieux réglés, les plus solides. Au bout du compte, l'Amour metaphysique perd ainsi les deux premières Syllabes, les quatre premières Lettres de sa noble Epithète.“

E 3

Je

* Voyez T. III. de ces Bab. p. 35.

** V. Tome III. p. 38.

Je veux croire bonnement, que ces objections sont fondées sur la Nature & sur l'Experience. Je veux même supposer encore, que *ces desirs* en question trouvent souvent quelque entrée dans les cœurs les plus sages & les plus foux, les plus forts & les plus foibles. L'Amour Platonique en fera d'autant plus admirable. Avant que d'en venir aux preuves, qu'on me permette de battre ici la Campagne, en homme de mon metier.

Dans une assez mauvaise Brochure, j'ai lû les vers suivans, qui sont mal faits & bien pensés:

Un Auteur inconnu, mais homme de bon - sens,
 Compare aux gros Joueurs le Gros des Courtisans;
 Ils sentent le péril, & rien ne les arrête,
 N'ayant, *dit cet Auteur*, que leur Fortune en tête,
 Ils souffrent constamment cent revers odieux,
 Risquant tout ce que l'Homme a de plus précieux,
 Jusqu'à ce que trompés de toutes les manières,
 Ils découvrent de l'Art les dangereux mystères;
 Es dès - lors, à leur tour, habiles Compagnons,
 De dupes, qu'ils étoient, ils deviennent fripons.

Ces Vers, quels qu'ils soient, contre toutes les Cours, & contre tous les Courtisans, m'inspirent tant d'horreur, que j'ose dire:

„Il est possible, moralement & physiquement possible à l'Homme de probité, de se mettre à la Cour, *sans le desir secret* d'y devenir fripon. Mais *ce desir* se glisse secrettement & peu à peu, dans le cœur le mieux réglé, le plus solide. Au bout du compte, la Probité se relache, se dément, & devient Manigance de Cour.“

donnèrent le Temple de *Venus Uranie*, pour faire de Sacrifices, dans le Temple de *Venus Aphrodite*.

Pour montrer que je suis beau Joueur, je citerai *Abélard & Heloise*. Ce couple celebre merite d'être cité, je l'avoue. *Pierre Abélard*, ou *Abailard*, excellent Orateur & mauvais Metaphysicien, dans le Temple de *Venus Aphrodite*, entraîna très-physiquement son adorable *Heloïse*! Mais n'en fut-il point severement puni? Il en fut cruellement puni, je pense; & par qui? Par un Chanoine de Paris,* Oncle de la tendre *Heloïse*.

Oublions *Heloïse* avec son cher *Abélard*. Parlons du brave Comte d'*Essex*. Du haut de son Trône Anglois, il fit soupirer l'immortelle *Elisabeth*, pour faire ensemble leur devotion, dans le Temple de la céleste *Uranie*. O que ce couple, malgré son inégalité, y fut heureux, pendant un tems considerable! Quelle plume est assez forte pour donner une juste idée d'une félicité si parfaite! Il est vrai, qu'au bout du compte, *Essex* y perdit la tête, sur un Echaffaut. Qu'en résulte-t-il? Que l'Amour Platonique n'est point inaccessible au Démon de la Jalousie. Naturellement dans un cœur vertueux, la Jalousie doit être plus furieuse, que dans un cœur corrompu par le vice.

Si la Reine *Elisabeth* eut été capable de faire la Demarche, que la Reine *Christine*, de Suede, fit, soit en Fille forte ou en Fille foible: Si la siere *Elisabeth* eut quitté le Trône des Anglois, pour se jeter, à Rome, aux piés de *Sixte V*, je serois tout dispensé de faire l'Eloge de l'Amour Platonique. *Sixte*-quint, lançoit ses foudres de papier contre l'angelique *Elisabeth*, & metaphysiquement adoroit cette Majesté adorable. La majestueuse *Elisabeth*, répondoit en papiers foudroyants, & metaphysiquement estimoit ce fin Pontife à ses yeux

* Ce Chanoine s'appelloit *Fulbert*. Au pauvre *Abélard*, il fit enlever les moyens de gêner d'autres Filles. Cependant je n'ai pas voulu insérer son nom, en mon Catalogue de Chanoines celebres.

estimables. Le Pape trouvoit que la Reine étoit un grand Roi. La Reine trouvoit que le Pape étoit un habile Meneur de Monarques. Quelles dispositions pour former une Union metaphysique! Sixte auroit pû voir Elisabeth, sans aucun desir indigne de la Thiare. Elisabeth auroit vû Sixte, sans aucun desir indigne de la Couronne. La Calomnie même n'auroit pas été assez impudente, assez effrontée, pour former le moindre soupçon injurieux à une Passion si heroïque.

Quand *Henri IV.* pour la belle *Gabrielle d'Estrees*, n'auroit eu que la passion la plus pure & la plus innocente: Le Public n'en auroit rien crû. Henri auroit eu beau jurer, sur sa foi de *Gentilhomme*, que sa chere *Gabrielle*. . . Tarare, on auroit pris le serment de ce brave Prince, pour un serment de Cour. Henri étoit Roi. Le Monde connoit trop les Rois, pour s'imaginer, qu'ils filent long tems le parfait Amour, en Amants Philosophes. Ajoutons, que le bon Henri n'étoit pas trop en odeur de chasteté. Belles! qui lisez ce Passage, daignez l'honorer de quelques petites Réflexions.

Vous sçavez la grande Règle, qu'il faut sauver les apparences. Cette règle ne souffre pas la moindre exception. Elle vous interdit, par consequent, tout commerce de cœur, avec les Têtes couronnées, avec les Princes souverains. Vous ne sçauriez, avec eux, vous lier d'une amitié bien étroite, sans exposer votre Réputation à tous les traits de l'envieuse Medifance, & de la medifante Envie.

Egalement il vous est interdit tout commerce de cœur, avec l'Homme le plus digne d'en avoir, dès que cet Homme de bien passé, dans le beau Monde, pour Amateur du Beau-Sexe. Par un Euphémisme très-impertinent, on donne aux jeunes Libertins, comme aux vieux Debauchés, la noble Qualité d'*Amateur du Beau-Sexe*.

Sexe. Quel abus! quelle honte! quel desordre dans les mocurs! *

Je pardonne à un *Grand Veneur*, de me faire l'éloge de son Monarque, en m'assurant qu'il est grand Amateur de la Chasse. Je me rirois de ce Veneur, s'il m'assuroit ensuite, que son Prince étoit grand *Amateur des Bêtes fauves*. Peut-on être amateur de Créatures, qu'on immole inhumainement à ses plaisirs brutaux?

La Prudence m'impose ici un silence odieux. Sans quoi je prouverois en forme, que les jeunes Libertins & les vieux Debauchés (sans comparaison quelconque) aiment les belles Femelles, comme les Chasseurs aiment les Bêtes fauves. Reprennons vite le fil de la Babiole.

Qu'est-ce que l'Amour Platonique? C'est l'Amitié la plus haute & la plus tendre, fondée sur la Vertu, & bornée par la Justice, entre deux personnes d'un Sexe différent.

Définir cet Amour: n'est-ce pas déjà faire son éloge? Cet amour est fondé sur la Vertu & borné par la Justice. C'est à dire, qu'il ne sauroit subsister, entre deux Personnes, non vertueuses, non justes, non équitables. Il en faut dire tout autant de l'Amitié, entre deux personnes du même Sexe. Mais quelque délicieuse que cette amitié puisse être: approche-t-elle de celle qui régné entre un Mâle & une Femelle, dont l'Amour métaphysique a fait un Couple solidement uni? Pour en juger sainement, il faut avoir goûté l'un & l'autre Bonheur. C'est une vérité, qu'on ne me contestera point, je pense. Qu'en résulte-t-il? Que tous ceux, qui nient l'existence réelle de l'Amour Platonique, ne sauroient être ses Juges compétants.

A la

* Les Hommes qui ont des moeurs, sont les vrais adorateurs des femmes, dit judicieusement L. I. *Roussseau* en son *Emile* T. III. p. 296. Edit. de Leipick. 1762. Je suis pourtant bien aise, de n'avoir point été élevé par M. R. Quel *Mentor* extravagant, tantôt sage, tantôt abominable!

À la Cour de Vienne, un Etranger, à la table d'un Amateur du Jardinage, vanta beaucoup les Nefles sans Noyaux. On se mocqua de l'Etranger; on le prit hardiment pour un debiteur de Contes. L'Etranger picqué, au mois de Decembre de la même année, reparut à la même table, & reprit l'éloge des Nefles sans Noyaux. L'Hôte, Cultivateur de tous les Arbres fruitiers, perdit patience pour le coup, & nia effrontement l'existence possible de Nefles sans Noyaux. L'Etranger inclina humblement sa tête; mit ses deux mains en ses deux poches; & en tira une belle douzaine de Nefles sans Noyaux. *

L'Homme, qui sur la table de son Hôte incredible, rangea les douze *Nefles sans Noyaux*, est encore homme à produire des *Amours sans Desirs*, à la confusion des Philosophes, qui doutent de l'existence possible d'une Passion aussi belle.

Supposons, je le veux bien, qu'en certains moments *Socrate* auprès d'*Aspasie*, & *Platon* auprès d'*Archéanasse*, n'échapperent point à la fragilité humaine. Supposons que plus d'une fois *Socrate* se soit dit; que ne suis-je l'Epoux d'*Aspasie*! l'Homme n'est pas toujours le maître de toutes les impulsions du cœur. Mais quel Misantrope a jamais soutenu, que chaque mouvement naturel est d'abord un *désir* formel? que chaque appetit, dégénere en *Concupiscence*? Il m'est impossible de fermer toutes les petites portes de mon foible Cœur, à tous les desirs amenés par la Nature. Il me suffit de savoir chasser de mon cœur, tous les desirs vicieux, entrés furtive-

* Aux Amateurs de l'Art de la *Quintinie*, apprenons que ces Nefles sans Noyaux doivent leur existence à la sagacité de feu son Exc. *Benoit* Baron d'*Alesfeld*, Seigneur de *Jersbeck*. Non loin de *Hambourg*, cette belle Terre est fameuse par son superbe Jardin. Les Nefliers y subsistent encore, à la gloire de ce Baron d'*Alesfeld*, Vieillard adorable, dont la Memoire fait un honneur infini à toute la Noblesse Allemande.

tivement en ce cœur, place ouverte, & qui n'a des Remparts que pour la Promenade.

Nos chers Théologiens nous assurent, que nous avons dans nous mêmes une Corruption naturelle, que l'Ecriture appelle *Concupiscence*, & qui nous porte toujours contre la Loi de Dieu. „Toute la Vertu du Chrétien consiste à combattre & à diminuer peu à peu la Concupiscence. „ *

Si ces Théologiens disent la vérité, comme il n'est pas permis d'en douter: j'ai gagné mon Procès, en dépit de toutes les Chicaneuries philosophiques. Qu'on remplisse à credit le Cœur de Socrate, de la Concupiscence la plus libidineuse: Il a sçu combattre & étouffer son Hyde en Hercule Philosophe. L'Amour Platonique est donc triomphant; & je t'en rends grace, O céleste Venus Uranie!

La céleste Venus Uranie m'inspire ici, & m'ordonne d'avertir, en faveur de l'un & l'autre Sexe, que toutes les Armes, & celles de la Vertu par conséquent, sont journalières. J'en avertis non en qualité de Moraliste d'une délicatesse timorée. J'ai l'honneur d'être le Chantre & le Panégyriste de l'Amour Platonique, à l'honneur de toute la Race humaine, & conformément à nos intérêts reciproques. Je dois précisément en cette bonne vue, laisser le Monde dans l'opinion, que du Temple de Venus Uranie, jusqu'au Temple de Venus Aphrodite, il n'y a qu'un Pas glissant à faire.

Peut-être que cette opinion ne doit sa naissance qu'à la saine politique des Disciples de Platon. Sans doute, pour se faire admirer dans la Grèce entière, ils publièrent, que sans la plus fine fleur de la haute Philosophie, l'Amant le plus passionné se désespère enfin dans le Temple de Venus Uranie. Sans doute les Amantes metaphysiciennes, à leur tour, chantèrent sur le même

* *S. Ciran Théol.* Leçon 12. Je dois ce trait d'Erudition, au Dict. de Richelieu, article *Concupiscence*.

me ton. Il est même à croire, qu'elles rencheriront sur les Fanfaronades de leurs *Celaçons*. N'entrons point dans un détail pédantesque & vetilleux. Remarquons plus tôt que parmi les Brutes mêmes, Uranie se plaît à regner, pendant l'absence de sa Rivale physique. Écoutez l'*Arioste*:

Tutti gli altri animai, che sono in terra,

O che vivon quieti e stanno in pace;

O si vengon a rissa e si fan guerra,

A la femina il maschio non la face.

L' Orsa con l' orso al bosco sicura erra,

La Leonessa appresso il Leon giace.

Con Lupo vive il Lupa sicura,

Ne la Giuvenza ha del Torel paura.

Ariosto Canto V.

Lisons, pour l'interêt de nos Cœurs, lisons l'Histoire de *Pétrarque*. Ce Poète, né Poète & Jurisconsulte fait malgré lui, à l'âge de 22 ans (notez Philosophes * Aristotéliciens! notez cet âge) dans la ville d'*Avignon*, vit la belle *Laure*; en tomba metaphysiquement amoureux, & l'adora metaphysiquement tant qu'il plût au juste Ciel de laisser jouir *Avignon* de la félicité d'admirer *Laure*. Elle n'avoit que quinze ans accomplis, lors qu'elle fit cette illustre conquête. Elle lui doit son immortalité si glorieuse. Voyez *Belles*! ce que c'est, que d'être l'Amante d'un Philosophe-Poète!

Pétrar-

* *Aristote*, ce grand Philosophe, & Auteur, premier Auteur d'une Poétique, ne frequentoit point le Temple de *Venus Uranie*! En celui d'*Aphrodite*, il deservoit une Chapelle.

Pétrarque, jusqu'à l'extinction, chanta l'Objet de ses tendres amours, * & avec tant de discretion, que tous les Furets de la litterature Italienne ignorent encore la qualité & le nom de Famille de leur incomparable Laure.

Laure étoit issue d'une Famille illustre & d'ancienne Noblesse, puisque Laure étoit Membre d'une Academie, établie à Avignon, sous le nom de *Corte d'Amore*. On n'y recevoit que des personnes de la première qualité, & d'un grand Sçavoir. En cette Academie, formée sur celle de *Marseille*, on ne traitoit que les Matières relatives à l'Amour metaphysique. Sur ces matières, on raffinoit, pour porter cet Amour jusqu'au plus haut degré de l'imagination la plus ultramontaine, & dans le goût des Espagnols.

Laure, selon toutes les apparences, étoit mariée. Il est vrai, qu'en ses tendres Sonnets, Pétrarque ne sonne mot ni du mariage ni du mari de la Belle. Mais en quel Art Poétique est il écrit, que les Poètes doivent éterniser & leurs Maitresses, & les Epoux de leurs Maitresses ?

Petrarque, en soupirant ses vers & ses amours,
naturellement se seroit fait un devoir sacré, d'invoquer, de tems en tems, le Dieu de l'Hyménée, si la Souveraine de son cœur eut été en état de recevoir sa main. Il garda sur cet article un modeste silence; Il accepta des Benefices ecclésiastiques; devint Chanoine de Parme & de Padoue, sans prendre l'ordre de Prêtrise. Il se menagea le moyen de convertir un jour la liaison platonique, en union conjugale. N'étoit-ce point convaincre Laure, qu'on se flattoit de lui sacrifier enfin & les riches Chanoines & tous les Benefices de l'Eglise ?

Cessons

* En Italie, des Vieillards mêmes recitent encore en extase ses trois *Canzoni* sur les yeux. On ne se lasse point d'admirer ces trois pièces, que par excellence on appelle: *Canzoni sorelli*.

Cessons d'affliger le Lecteur. Apprennons lui, en confiance, qu'une Laure moderne, dont j'ignore absolument le nom & les qualités, m'a fait un honneur, auquel, certes, je ne m'attendois guère. Cette Belle inconnue, daignant me prendre pour un Docteur & Professeur en Amour Platonique, me fit consulter sur cette passion. Sur le point d'élever à la dignité d'Amant, certain Ami de cœur, la Dame conçut des scrupules. Elle desira d'apprendre de moi même:

S'il étoit épossible à l'honnête homme d'aimer tendrement une Femme, sans la moindre intention de la déshonorer? Si la Femme, sans une énorme injustice, ose se defier de la probité & de la sagesse de son Amant?

Sensible à l'honneur d'une telle confiance, je me fis une gloire d'envoyer promptement à la chere Inconnue, ma consultation signée & datée. Comme elle pourroit donner quelque Lumière à d'autres Inconnues, non encore assez instruites, publions ici notre

CONSULTATION

métaphysique.

Tout honnête Homme est incapable,

Belle Iris! de vous adorer,

Dans le dessein abominable

De vouloir vous déshonorer.

Mais l'honnête Homme est pourtant homme;

L'Amour est traître & fin Tyran:

Prenez donc garde au dernier Tome

De votre dangereux Roman.

Sans

Sans blesser les Loix de l'Estime,
 Oui, vous osez vous desier
 Du tendre Amant, que tout anime
 Au doux Panchant de s'oublier,

Croyez, que la Vertu l'exhorte
 A conserver tout son respect,
 Sçachez que la Nature est forte,
 En certains tems, à votre aspect.

Le Ciel, en vous formant si belle,
 Iris! vous forma pour charmer.
 A vos devoirs toujours fidelle,
 Soyez amante, osez aimer.

Envain l'Amour métaphysique
 Aux Mondains paroît monstrueux,
 Sçait-on, sans l'Amour Platonique,
 Si nos cœurs sont bien vertueux?



S U R
L' E G L O G U E.

Qu'est ce que l'Eglogue? A cette question les Savants répondent communément de la manière suivante: *Ἐγκώμν*, en Gréc, signifoit autrefois, disent-ils, un Recueil de *Pièces choisies*, dans quelque genre que ce fût. On a jugé à propos, ensuite, de donner ce nom aux petits Poèmes sur la vie champêtre, recueillis dans un même Volume.

Aujourd' huy l'Eglogue n'est plus un Volume de petits Poèmes. Consultez *Richelet*. Il vous apprendra en son Dictionnaire, que l'Eglogue est un Poème, qui représente un *Sujet champêtre*, ou un *sujet au quel on en donne le caractère*. Sa matière sont les amours des Bergers. Disons nettement tout court, qu'aujourd' huy les Eglogues sont des Idylles, & les Idylles sont des Eglogues. Malgré une légère Différence, entre elles peu remarquable, elles constituent réellement, ce qu' on appelle la *Poësie pastorale*. *

Il ne me tombera jamais dans l'esprit, de vouloir décrier cette Poësie, toute charmante, pour quiconque a le bonheur de la goûter. Je serois charmé, qu'en notre Siècle, si meurtrier, nos bons Esprits Campagnards devinsent tous autant de *Théocrites*, & de *Virgiles*. Ce *Phénomène poétique* feroit un honneur infini à notre cinquante huitième Siècle (depuis la création du Monde.) La Posterité infailliblement admireroit la
Resigna-

* L'Abbé Genest a écrit un excellent *Traité de la Poësie pastorale*, où le caractère de l'Eglogue & de l'Idylle est très-bien représenté. Comme on n'a point adopté le goût de cet Académicien, il est bon d'offrir quelque autre goût, aux Amateurs de cette Poësie. Le célèbre *Pope* est encore à consulter sur ce genre.

Resignation philosophique de nos Campagnards desolés, & plus desolés que le *Melibée* de Virgile.

Néanmoins j'ose supposer, que sans souffrir une grande perte, la Poësie pastorale, toute riche de ses Idylles, pourroit fort bien se passer de l'Eglogue. Si les Pastres-Poëtes n'y consentent point: permettons à l'Eglogue de chanter ou de représenter des Sujets champêtres, mais dignes d'elle, s'entend. Toutes les minucies de la Campagne ne sçauroient lui convenir; elle n'en seroit qu'avilie. Annobliflons l'Eglogue, en élargissant ses bornes trop étroites. L'Age d'or, cet âge admirable, commence à ne plus nous intéresser. Nous n'en avons plus qu'une idée, à la quelle il faut se *pretter*. Les Bergers du célèbre *Fontenelle*, nous choquent, par ce que ce sont tous des Bergers pleins d'esprit, et d'un esprit non naturel. Si l'Eglogue est un Poëme, qui représente un sujet champêtre; il me semble, que tous les Héros champêtres, qui valent des Bergers & leurs Bergeres, devoient avoir l'entrée libre dans l'Eglogue. „Il s'en faut bien, *dit M. de Fontenelle*,* que des Laboureurs, des Moissonneurs, des „Vignerons, des Chasseurs soient des personnages aussi „convenables à des Eglogues, que des Bergers; nouvel „le preuve, *ajoute-t-il*, que l'agrément de l'Eglogue „n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y „a de tranquille dans la vie de la Campagne.„

Appuyé sur l'autorité de *Fontenelle*, j'ose soutenir, que toutes les Personnes, qui vivent *tranquilement* à la Campagne, & sont, de toutes les façons, bien au dessus des Laboureurs, des Moissonneurs, des Vignerons, des Chasseurs, des Pêcheurs, des Bergers mêmes, *sont très-convenables aux Eglogues*. On auroit beau m'objecter, que les Bergers sont en possession des Eglogues, je répondrois, que *Fontenelle* même nous permet de les

* Discours sur la nature de l'Eglogue, p. 161. T. VI. de ses Oeuv. Edit. de Paris 1708.

les en déposséder. „Il n'appartient point aux Bergers; „dit-il, de parler de toutes sortes de matières, & quand „on veut s'élever, il est permis de prendre d'autres „personnages.„ Tant qu'il s'agira de moutons & de brebis, de chèvres & de chevaux, les Poëtes Bucoliques feront bien de s'en tenir à leurs Bergers, à leurs Pâtres. Mais la tranquillité de nos sages Campagnards, & la multitude de nos beautés champêtres, fournissent tant de sujets délicieux à nos Poëtes Philosophes, qu'ils auroient tort de ramper toujours en Copistes sur les traces des Anciens. Sur cet article, il est permis, sans doute, d'imiter les Physiiciens modernes.

M. L'Abbé *Batteux*, * grand Protecteur des Bergers, remarque judicieusement, qu'„un Scelerat, un „fourbe infigne, un assassin seroit déplacé dans une „Eglogue.„ Rien de plus constant. Mais cette remarque, assez superflue, laisse clairement entrevoir, que M. *Batteux*, sans y penser, approuve l'entrée de tous les Campagnards, gens de bien, dans la Poësie pastorale. Les Scelerats, les Fourbes & les Assassins n'y furent jamais si bien admis, je pense, qu'il étoit nécessaire de publier leur bannissement perpétuel.

Sans chercher d'autres autorités encore, présentons au Lecteur, quelques Plans d'Eglogues, dans un goût, conforme à nos mœurs, à nos usages & à nos amusements modernes.

Je commencerai par une Eglogue, dont le sujet seroit, par exemple: *Le Jardinage moderne*.

Supposons ici, deux jeunes & aimables Campagnards & voisins, qui, dans les confins de leurs petits Domaines, assis sur une riante Colline, de loin y considèrent les beautés différentes de leurs Jardins bien différemment cultivés.

F 2

POUR

* Cours de Boll. Lettr. T. 1. p. LVII. Ed. de Leide.

Pour ne pas trop effaroucher d'abord les Partisans de l'Eglogue ancienne, donnons à ces Campagnards-voisins des noms poétiques. Que l'un s'appelle donc *Alcidor* & l'autre *Timante*. Ils sont tous deux grands Jardiniers; & quoique jennes encore, ils ont fait de belles Decouvertes. *Alcidor* se distingue en Jardinier *fleuriste*. *Timante* en Jardinier *botaniste*. Le premier est amoureux d'une belle Voisine, Brunette vive & piquante. Le second est amoureux d'une belle Voisine, Blonde douce & toute gracieux.

Or je demande à tous les Connoisseurs, si le Plan, qu'on vient de voir, repugne à la nature de l'Eglogue? Il ne m'est pas trop permis de vanter ce Canevas de ma façon: je l'offre néantmoins ici à quiconque voudra bien le broder. Je m'imagine d'avoir mis en ce Plan beaucoup de Conformités, & certains *petits Contrastes*. Je sçai que les Contrastes, pour être devenus trop communs, sont devenus presque insipides. Cependant on auroit tort de les bannir entièrement de toute Eglogue. Ajoutons, que chaque difference de goûts ne forme pas d'abord un Contraste réel. *Alcidor* & *Timante* sont l'un & l'autre Jardiniers. Voilà une Conformité, qui les associe naturellement, & qui fournit un beau sujet champêtre. Si l'un est fleuriste & l'autre botaniste, par prédilection; il n'en résulte point une opposition de Caractères. La diversité de ces prédilections est encore toute simple, toute naturelle, & nullement frappante. Elle fournit seulement l'occasion d'insinuer, combien le Botaniste l'emporte sur le Fleuriste. Ce dernier ne travaille que pour les plaisirs de la vue & de l'odorat des Amateurs des Fleurs. Le premier travaille pour la conservation & pour la santé du Genre humain sans doute.

J'abuserois de la patience du Lecteur, si je gâtois du papier, pour excuser les goûts différents de mes deux personnages amoureux, l'un d'une Brune, l'autre d'u-

ne Blonde. Ne faut-il pas se conformer aux Préjugés dominants de son Siècle? Une Idylle moderne, une Eglogue moderne, sans tendresse, sans amour! O! que la Pièce paroîtroit fade, aux yeux de certains Vieillards mêmes. Ils sont en droit de me citer ce fameux vers de Fontenelle:

Le Sage tant qu'il vit est en prise à l'Amour.

Le Poète Bucolique françois, ne seroit donc pas trop prudent, s'il ne se soumettoit point à l'usage de n'employer que des personnages amoureux.

Voici un autre Plan d'Eglogues. Supposons ici deux Campagnards voisins, également aimables, & qui s'estiment mutuellement, mais depuis long tems ne se voyent plus, parce qu'ils ont le malheur d'être Rivaux, & Amants d'une Coquette sieffée. L'un s'appelle *Polemon*, l'autre *Ergaste*. Ils sont tous deux Newtoniens ou Newtonistes. Ce n'est que par rapport aux Comètes, & par rapport à leurs retours précis, (matière pour un Dialogue) qu'ils eurent des sentiments divers; tant il est vrai, que Newton, ou Neuton, n'est pas encore *mis à la portée de tout le Monde*.

Cependant une Comète, suivant la prédiction des Newtonistes, retourne & reparoit. La Comète merite d'être exactement observée, par tous les Astronomes munis de Téléscopes divers. Polemon & Ergaste oublient aussitôt qu'ils sont rivaux & jaloux l'un de l'autre. Sur une petite hauteur, espèce de Mont, ils se donnent des Rendez-vous. Non pour s'y disputer la Belle, dont ils sont éperdûment épris; mais pour observer ensemble la Comète de retour.

Les deux Campagnards, Astronomes Rivaux, n'ont rien moins que l'air de Pêtré. Au sommet du Tertre élevé, ils s'entrecommuniquent leurs observations; raisonnent en conséquence, & renouent leur ancienne amitié, pour cultiver l'Astronomie ensemble. Mutuellement ils se

desillent les yeux, sur le Cœur double de la Coquette, aux depens de la quelle, ils se font reciproquement des confidences, qui dissipent jusqu'au moindre reste de leur fatale rivalité.

Or je demande encore à tous les Connoisseurs, si le Plan, qu'on vient de voir, repugne à la nature de l'Eglogue? Tout le beau Spectacle de la Nature convient à ce charmant Poëme. C'est à quoi Fontenelle ne pensa pas, lors qu'il conçut le dessein d'écrire des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*. C'est à quoi *Algarotti* ne pensa pas, lorsqu'il régala le Beau-Sexe de son *Newtonianisme pour les Dames*. Quel dommage, que le celebre Abbé *Nollet* n'est pas aussi grand Poëte, qu'il est grand Physicien! Si le *Spectacle de la Nature*, Ouvrage compilé par l'Abbé *Pluche*, a été generalement fort goûté; c'est principalement, par ce que le Compilateur judicieux a pris le *Style de Dialogue*. „Quant à la forme de l'ouvrage, dit-il „dans la *Préface*, nous avons essayé d'en écarter la „tristesse; & au lieu d'un discours suivi, ou d'un en- „chainement de *dissertations*, qui amènent souvent „le dégoût & l'ennui, nous avons pris le *Style de Dialogue*, qui est de tous le plus naturel, & le plus „propre à attacher toutes sortes de Lecteurs.„

Il est donc tout évident, que les bons Poëtes rendroient de grands services, à la jeunesse & au Beau-Sexe, si dans le *Style de l'Eglogue*, ils traitoient des sujets de Physique. Ces sujets incontestablement sont champêtres, au moins pour ceux qui à la Campagne s'appliquent à certaines parties de la Physique.

Les Beaux-Arts, qu'on exerce aujourd'huy à la Campagne, au moins dans quelques bonnés Maisons, conviennent également à l'Eglogue.

Un Chantre ingénieux, qui, sur le bord de quelque *Vaucluse*, enseigneroit à sa tendre *Amarillis*, l'Art
de

de composer des Idylles ou des Elegies: ne choiseroit-il point un sujet champêtre, tout digne de plus d'une Eglogue?

Un Peintre habile, qui, dans quelque Bosquet riant enseigneroit à sa tendre *Isménie*, l'Art de peindre en mignature: ne choiseroit-il point un sujet champêtre, tout digne de plus d'une Eglogue?

J'en ai trop dit, pour en dire encore quelque chose. Dans l'espoir d'égayer l'esprit du Lecteur, je lui présenterai une Eglogue, dans un gout, si non assez platonicien, au moins assez enjoué, pour n'y point regretter des Brébis & des Chèvres, à ce que j'espère.

E G L O G U E.

Aminte Poëte. Palemon Peintre.

Aminte.

Vous peignez donc toujours, & vous peignez des Belles: Veuille le juste Ciel vous rendre content d'elles! Gardez vous, Palemon! en vos tristes Révers, De perdre vos Couleurs, comme je perds mes Vers. Hélas! j'en beau chanter: la plus tendre Elégie Ne me valût jamais un Baïser de Silvie! *

Palemon.

Triste conformité de notre injuste Sort!
Aminte, votre Plume & mes Pinceaux ont tort
De fournir au Beau-Sexe, à credit, des Ouvrages,
Qu'il devroit ou payer, ou nous donner des Gages.
Hélas! pour vingt Portraits, péniblement tirés,
Qu'ai-je pû recevoir? des Eloges outrés,

F 4

Des

(*) J'aurois répondu à ce vers, par un vers de Martial:
Quæ nondum data sunt, sulte, negata putas?

Des Parfums imposteurs, qui, pour ma récompense,
Permettoient de fonder, un jour, quelque esperance.
On sçait pourtant, on sçait, que pour un tendre Cœur,
Le plus mauvais Présent, c'est bien l'Espoir trompeur.
La Belle, que je peinds, tacitement contracte
Quelle Dette envers moi! son Portrait est un Pacte,
Sur le Carton vivant en couleurs exprimé,
Ainsi qu'au cœur du Peintre il se trouve imprimé.

Aminte.

Sans contredit. L'Amour, Auteur de la Peinture,
Donne un droit sur le Corps, dont on peint la figure.
Partez de ce Principe, & jugez de mes Droits,
Sur celle que je peinds, que je chante à la fois;
La Laure, dont je suis le Pétrarque fidelle,
Plait à l'Europe entière, & devient immortelle.

Palemon.

Dieu des Arts, quels honneurs! Mais quelle est la Beauté,
Qui demande au Poëte une immortalité?
De ses Charms vainqueurs toute Femme enchantée,
Aime à se voir bien peinte, au lieu d'être chantée.

Aminte.

Toute Femme, en ce goût, peut bientôt se pourvoir
D'un Peintre, à grand marché, qu'on appelle Miroir.*

Palemon.

Ne nous querellons point. Toute Femme est coquette,
Tout bon Poëte est Peintre, & bon Peintre est Poëte.
Nos Arts n'ont qu'un Principe, & sur lui le Bon-Sens
Exige que le Sexe accepte notre encens;
Que la Belle, en Prodigue, & couronne & contente
Le Peintre qui la peint, le Chantre qui la chante.

Amin-

(*) Le Miroir est quelque chose de plus que bon Peintre.
C'est selon Martial: *Consilium formæ*, le Conseiller des
graces.

Aminté.

Unissons donc nos cris, redoublons nos clameurs,
 Contre le Sexe ingrat, avare de Faveurs.
 Pour lui faire abjurer son hèreſie atroce,
 Peigner, dans un Tableau, cette Reine d'Ecoſſe,*
 Qui, trouvant ſon Poète, en plein jour endormi,
 L'honora d'un Baiſer, comme on baiſe un Ami.

Palemon.

Le Tableau fera tel, que la plus inhumaine
 Voudroit, en le voyant, vous embraffer en Reine.
 Chantez, à votre tour, ô mon Frere! chantez,
 En des vers ſeduifants, dignes d'être cités,
 Pancaſte de Lariffe. O Perle des Femelles!
 Pour payer ton Amant, ton Peintre, ton Apelles,
 Ciel! que ne fis-tu point! Pancaſte ſçût quitter
 Le Conquérant du Monde, un Fils de Jupiter;
 Pancaſte préférera, tant elle eut le cœur tendre,
 Le Pinceau de ſon Peintre au Scéptre d'Alexandre.*

Aminte.

Je chanterai Pancaſte. O Muſes, béniffiez
 Tous nos Travaux d'eſprit; par l'Amour impoſés!

(*) Marguerite, qui donna un baiſer à *Alain Chartier*,
 brave Savant, mauvais Poète, & vilain Magôt.

(**) Alexandre le Grand y conſentit de bonne grace. Il
 conſidéra, qu'un grand Artiſte eſt préférable à un Roi,
 qui n'eſt que Conquérant. La Belle cedée, ſelon les
 uns, s'appelloit *Pancaſte*, ſelon d'autres, *Campaspe* de
Lariffe.



SUR
LE FLATTEUR,
COMEDIE
DE
ROUSSEAU.

Pour obtenir les dernières faveurs de la quinteuse Thalie, il ne suffit pas d'être né excellent Peintre ; de connoître parfaitement le Genre humain, & d'avoir un Esprit enjoué, & d'être bon critique. Sans un certain don de la Nature, sans certain Talent, par malheur extrêmement rares : on échoue sur le Théâtre comique. * C'est une disgrâce, qu'en France le meilleur Poëte peut aisément subir, fut-il couché dans le giron de la Gloire.

Pour prouver la chose, on pourroit citer ici vingt Auteurs estimables, qui demandèrent des faveurs à Thalie, & n'en obtinrent que des Chiquenaudes. On ne nommera que le fameux *Rousseau*. Ce beau Génie, malgré toutes ses études, n'attrappa jamais le génie que le Théâtre exige. Néanmoins *Rousseau* (tantôt à la persuasion de quelque grand Personnage, tantôt à la sollicitation de ses Amis) eut le malheur de fournir, aux Comédiens de Paris, des Pièces théâtrales, au dessous de ce Médiocre, qu'*Horace* déclara insupportable. Le *Flatteur*, le *Capricieux*, le *Cassé*, la *Ceinture magique*, la *Mandragore*, sont autant d'Avortons, qui, pour l'honneur de leur Père, n'auroient pas dû voir le jour.

II

(*) Cela est si vrai, qu'on ne commettrait point un Crime de Lèze-Critique, en supposant, que *Despréaux* même auroit mal réussi, s'il eut chauffé le Brodequin.

Il faut pourtant convenir, que son *Flatteur* vaut la peine d'être lu. Rousseau, jeune encore, dans l'espérance de se faire un nom, composa cette Pièce de Caractère, d'abord en prose. Elle fut représentée au mois de Decembre, en 1696. J'ignore avec quel succès: J'apprends de l'Auteur même, * qu'il ne laissa pas de recevoir, aussi bien que plusieurs de ceux qui l'ont le plus approuvée (la Comédie du Flatteur) qu'elle étoit du genre de celles qui doivent être écrites en vers. Il la tourna donc en vers, pour perfectionner un Ouvrage, qui attaque le plus dangereux de tous les vices, & pour le malheur du Genre humain, le plus à la mode, & le mieux récompensé.

Il est constant, que l'Ouvrage en question attaque le Vice le plus dangereux, le plus à la mode & le mieux récompensé. D'où vient donc que depuis cinquante ans on ne représente plus une Comédie si salutaire sur aucun Théâtre de l'Europe? Le fameux Abbé *Desfontaines* eut beau déclarer: que „la Comédie du Flatteur est une des plus belles pièces de notre Théâtre, au jugement des bons connoisseurs, malgré le préjugé du vulgaire. Envain l'Abbé ajouta, que cette Comédie étoit aussi utile pour les mœurs, & aussi sagement écrite que le *Misanthrope* de *Molière*, „ au quel il égala le Flatteur! ** Le Flatteur malgré cet éloge flatteur, n'a pu remonter sur le Théâtre.

On ne conçoit point, comment l'Abbé Ex-Jésuite a eu le front d'égaliser le Flatteur au Misanthrope!

C'est une ressemblance aussi juste, aussi rare. . .

*Oui, comme d'une étrille avec une guitare. ****

Alceste

(*) v. la Préface du Flatteur. Ouvr. div. de Rouss. T. III. p. 6. & 7. Edit. d'Amst. 1726.

(**) v. le Tom. XXVI. des Observations de l'Abbé p. 140. ou l'Esprit de l'Abbé Desfont. T. IV. p. 178.

(***) Vers de Rouss. v. le Flatteur Act. I. Sc. IV.

Alceste, le Misantrope de Moliere, ne haïssoit point le Genre humain. Il idolatroit une Veuve aimable, qu'il vouloit épouser; il estimoit très-cordialement son Ami intime. Il ne s'en detacha que parceque l'Amante étoit une franche Coquette, & l'Ami, homme de Cour. Alceste, par un excès d'horreurs, pour les mœurs de son Siècle tombe, en parfaitement honnête homme, dans un deffaut réellement estimable. *Philinte*, le Flatteur de Rousseau, n'est qu'un Scelerat, indigne de jour, qu'on ne scauroit comparer qu'au *Tartuffe* de Moliere, * & nullement à son Misantrope.

Quelque Estime que j'aye pour les Manes de Rousseau, je ne suis point assez Flatteur, pour trouver son Flatteur digne de lui. Il auroit dû rendre moins affreux son infame *Philinte*. C'est un Coquin, un Fourbe, un Calomniateur, un Traître si abominable, que la Flatterie est précisément le moindre de ses vices. Est-il possible, après cela, au Spectateur le plus attentif, de fixer son attention sur le simple Flatteur, dont on lui a promis la peinture? Tous les Fourbes sont de lâches Flatteurs, dès que leur intérêt le demande. Mais tous les Flatteurs ne sont point des Fourbes tels que *Philinte*. Durant tout le premier Acte, c'est un fin Merle, Louangeur perpetuel,** pour se préparer des dupes. Il ouvre le second Acte avec son Valet, qui lui demande ses gages, & lui parle encore de ses autres créanciers. Alors *Philinte*, pour appaiser ce Valet impertinent, leve le Masque, & se declare Faquin insigné, & très-habile à attrapper l'argent des Sots crédules

(*) Quelle difference toute fois! Pour designer un *Hypocrite*, on l'appelle *Tartuffe*. Appelle-t-on un Flatteur, pour le designer, *Philinte*?

(**) Rousseau ne remarque point, que les Louanges, mêlées de quelques verités désagréables, sont les plus dangereuses. *Plutarque* fit très-bien cette remarque, dans la vie d'*Antoine*. v. *Dacier* T. VII. p. 490. Edit. d'Amst. 1724.

les. Cette confession me paroît assez mal imaginée & même nullement naturelle. Voyons ce qu'il ajoute, pour achever de se peindre :

A quoi me serviroit le Talent précieux
Le don *supernaturel* que j'ai reçu des Cieux
De tourner à profit la foiblesse des hommes?
Tu le fais mieux que moi : dans le siècle où nous
sommes,

L'amour de la Louange & l'imbecille orgueil
De leur foible Raison sont l'ordinaire écueil;
Et j'ai mis le grand art, où je suis *passé maître*,
A les tromper par là puis qu'ils le veulent être.
Je sai m'accommoder à leurs foibles divers,
Flatter leurs passions, encenser leurs travers.
Sur leurs seuls mouvements je me régle à toute heure,
Sont-ils joyeux? je ris : sont-ils tristes? je pleure.
Et par là, sans risquer qu'un peu de bonne foi,
Je les mets hors d'état de se passer de moi :
J'assujettis leurs cœurs, j'asservis leur prudence,
Et les enchaîne aux fers de ma condescendance.
C'est ainsi qu'un esprit adroit & pénétrant
Sait mettre en intérêt la sottise d'un Grand;
Et cette unique porte, aujourd'hui si commune,
Sert d'entrée au Palais de la bonne Fortune.
Du métier que je fais tu vois quel est le fruit,
Et ce que ma souplesse au besoin me produit.
Enfin qui n'est pas né Prophète en sa patrie,
Doit à son mauvais sort opposer l'industrie,
Je n'ai ni fonds ni rente, il faut bien l'avouer.
Mais mille sots en ont, & je les fais louer.
Voilà ma Terre. On doit la cultiver soi-même.
Mais le produit en est d'une abondance extrême;
Et croi moi, mon ami, la vanité des foux
Est le fonds le plus sûr des sages comme nous.

Excusons néanmoins cette confidence singulière.
Supposons, que le Flatteur s'est flatté d'avoir en son
Dome-

Domestique, un Confident prudent & discret, absolument incorruptible. C'est sans doute sur la foi de cette confiance, que Rousseau a fait faire une Confession si étrange à son Fourbe Escamoteur. Cette confiance supposée fournit au Poëte le moyen de tirer le Portrait du Flatteur, de la bouche d'un Flatteur même.

Mais c'est aussi uniquement à quoi Rousseau auroit dû se tenir. S'étant proposé & engagé de mettre sur le Théâtre comique *le Flatteur*: Le Poëte eut tort de nous donner, dans le même personnage, un Fourbe, un Calomniateur, un Intrigant, un Traître, un Hypocrite, un Esfroc &c. Le Théâtre a des regles extrêmement rigides. Il ne faut pas lui donner plus qu'on ne lui promet, par le titre de la Pièce. Rousseau annonça un Flatteur; & produisit un Monstre. Veut-on que le Public excuse cette *Caricatura*? L'Abbé Desfontaines auroit mal payé le Peintre, qui lui auroit peint un horrible Crapaud, au lieu de lui peindre une Grenouille. C'est justement le cas de Rousseau. Pour comble d'ennui, dans toute la Pièce de cinq Actes, on ne trouve point la moindre Scene divertissante. Ce n'est que la Soubrette *Jusline*, qui finit l'Acte troisième par quatre vers, dignes de Rousseau,* & dignes d'être sauvés de l'oubli. Les voici:

*Si la Fievre d'Amour avoit, lors qu' il nous berce,
Ses jours intermittens, comme la Fievre tierce,
On seroit ces jours-là honteux jusqu'à l'excès,
Des sottises qu'on fait quand on est dans l'accès.*

Rousseau, ayant eu aussi la foiblesse de composer deux Opera, eut la force d'esprit de les supprimer sans misericorde; parce que ces deux Opera lui paroissent

(*) Il eut tort cependant, de mettre dans la bouche d'une Femelle des vers, qui marquent tant d'experience.

soient indignes de sa plume. Que ne fit-il main basse encore sur son *Flatteur* & sur son *Capricieux*! L'exactitude typographique de ces Héros croqués empêche peut-être la naissance d'un nouveau *Flatteur* & d'un *Capricieux* nouveau. On auroit pourtant besoin de voir sur le Théâtre, le premier, pour être en garde contre lui: le second, pour apprendre à le fuir, ou à le supporter avec patience.

Oui, il seroit à souhaiter, que sur tous les Théâtres du Monde, les Grands vissent bien représenter un *Adulateur*,* peint au naturel, comme Moliere nous a peint l'*Hypocrite*. Les Grands n'ignorent point que leurs habiles *Flagorneurs* sont des *Traîtres* très-dangereux, & que de puissants Monarques ont été détronés par ces *Pestes de Cour*.** On sourit malignement, quand on lit que les *Courtisans* de Philippe de Macedoine se banderent les têtes, le Roi ayant pris un bandeau, à cause d'une blessure à la tête. On sourit malignement, quand on lit que les *Courtisans* d'Alexandre porterent les têtes panchées du côté gauche, le Roi ayant pris cette mauvaise habitude. On se chatouille, en lisant que Denis le jeune ayant la vue extrêmement basse, ses *Courtisans* affectoient d'être presque aveugles, bronchoient à tout moment, & se heurtoient les uns les autres.*** Mais,

On

(*) Ne soyons point surpris, qu'un Grand que chacun flatte, que chacun veut gater, en peu de tems se gâte a dit un Auteur anonyme, en faveur de certains Grands gâtés.

(**) En son *Britannicus*, Racine a fait voir aux Monarques, en quel abîme ils peuvent tomber, quand ils n'écourent que des *Flagorneurs*, au lieu d'écouter de bon *Ministres*.

(***) Un Evêque, après une longue absence, revenu à la Cour felicita Louis XIV. sur l'heureux état de sa santé. Le Roi se plaignit de la perte de ses dents: *Ab Sire! qui est-ce qui a des dents?* repliqua l'Evêque, en tenant les levres fermées.

On ne rit point, quand on lit dans l'Histoire du Siècle passé, comment en tel & tel Climat les gens du beau Monde avoient tous les Têtes felées, parceque la tête du Souverain étoit felée. On ne rit point, quand on lit, qu'en certain Royaume les Grands panchoient leurs têtes à gauche, par ce que le Monarque panchoit la sienne à gauche. On ne se chatouille point, en lisant que tous les Etats d'un autre Empire, tenoient éternellement les yeux fermés, parce que leur Despote étoit étrangement myope. Et pour quoi n'en rit-on point? Parce que le dix huitième Siècle n'est point assez éloigné du dix septième. C'est m'expliquer, je pense, quand j'exhorte les Poètes comiques à mettre sur le Théâtre un Flatteur. Le Génie le plus étroit, l'Esprit le plus borné, s'estime trop éclairé & trop prudent, pour être la dupe d'un Cajoleur. Cette persuasion générale avance précisément la fortune des flageorneurs, habiles à en profiter. O Grands de la Terre! daignez-vous rappeler l'horrible histoire de l'horrible *Tibère*. Ce Tygre raffiné, toujours sur ses gardes, jaloux de son autorité, & ennemi capital de tous les Adulateurs, ne scût point éviter les pièges de *Sejan*. Il enyvroit de Louanges & de Cajoleries *Tibère*, le plus rusé des Humains, au point qu'il le menoit par le nez, comme un Ours, & lui faisoit commettre des cruautés, dont peut-être *Tibère* auroit eu horreur, sans les instigations de son Traître. *Sejan* regnoit: *Tibère* étoit son vil Esclave.

Les Faquins de Cour se servirent enfin adroitement, contre *Sejan*, des armes, dont il s'étoit servi pour s'affujettir le Monarque. Ils l'enyvrèrent de Louanges & de Cajoleries, au point que *Sejan* en devint si insolent & si brutal, qu'il ne pût échapper à sa perte. Il poussa l'audace jusq' à faire jouer sur le Théâtre, & tourner en ridicule les défauts de *Tibère*. Ce Prince alors rompit le charme. Il ordonna au Senat de faire

re

re le Procès à Sejan, qui fut arrêté & étranglé dans la prison à la grande joye de tout le monde :

*On n'est point à l'abri d'une fausse tendresse,
Et tel homme, à la Cour où l'on voit tant d'adresse,
Fait tous les jours tomber son Maître en ses filets,
Qui tombe le premier dans ceux de ses valets.*

Flatt. Act. V. Sc. V.

Après cela, devoit-on concevoir encore le ridicule espoir d'être toujours sagement invulnérable aux Flèches d'un fin Matois? C'est de quoi on se flatte, & sur quoi le Flatteur ose se flatter de parvenir à son but, la Flatterie étant un commerce de mensonge, fondé, d'un côté sur l'intérêt; & de l'autre sur l'orgueil.

L'Amour n'opéroit point tous les Miracles dont on se plaint, si la séduisante Flatterie ne lui prettoit son funeste secours. C'est un fait, dont on tombe d'accord, quand on considère, combien de Femmes chastes, ont eu le malheur de succomber aux poursuites de vrais Satyres. Telle, qui sçût résister vertueusement à toutes les attaques d'un Adonis, peu cajoleur, se rendit forttement aux fines adulations d'un Majôt ridicule.

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,

Preter l'Oreille aux fleurettes du Diable,

Que d'être femme, & ne pas coquetter.

Saraff. Poës.

Ce n'est pas toujours l'Amour, c'est souvent l'Amour propre, qui livre la Belle aux desirs d'un Rénard Encenseur. L'Encens, continuel & ingénieux, monte enfin à la tête, & corrompt ensuite le cœur. Et quel Amant n'est point flatteur outré de sa Maîtresse, quand

Tome IV.

G

¶

il feroit d'ailleurs d'une probité parfaite? L'Amour nous rend tous Flatteurs, & en depit de nous mêmes.

Mais, si selon le sage *Fontenelle*,

Le Sage, tant qu'il vit, est en prise à l'Amour,

on ne scauroit que plaindre l'homme de bien *en prise* à une Coquette, habile & franche Flatteuse. Nous nous étonnons, en voyant un Hercule, qui ne se lasse point de filer honteusement aux pieds d'une Omphale vieille & ridée, quoique, ce ne soit plus l'Amour qui fasse tourner les fuseaux. Nous nous imaginons, qu'il faut imputer à l'*Habitude* un égarement de si longue durée. Il cesseroit bientôt, si l'ingenieuse Omphale ne donnoit chaque jour des fers nouveaux à son Hercule, *en prise* à l'Amour propre. Les Eloges qu'on lui prodigue finement; ses Louanges qu'on lui chante à tout propos; les façons dont on sçait colorer ses défauts & ses vices; les attentions continuelles qu'on a pour ses moindres plaisirs & amusements, sont autant de cruelles Chaines, que le Tems ne rompt point, comme il rompt celles de l'Amour.

Le Bon-Sens veut qu'on meprise la memoire d'un Monarque, qui, tel qu'*Edouard II.* Roi d'Angleterre, perd son Trône & la vie, pour avoir été l'Esclave obeissant de ses lâches Encenseurs. L'Humanité veut qu'on deplore les malheurs d'un Prince, victime d'une Amante, qui joint aux Préstiges de ses charmes tous les préstiges de l'Adulation. J'avoue que je ne relis point, sans un peu de compassion, l'Histoire affreuse de *Marc-Antoine*. Il sacrifia, *croit-on*, à l'Amour seul l'Empire du Monde. Mr. *Marmontel* se flatta que *Marc-Antoine*, sur le Théâtre françois, gagneroit tous les cœurs; à la représentation de sa *Cléopatre*. Il fut bien étonné, en éprouvant tout le contraire. „Qui „eût pû prévoir, *dit-il en sa Préface*, que la Nation „de la Terre qui sent le mieux l'empire de la beauté, „feroit

seroit indignée de voir un Héros sacrifier son ambition
à son amour, & préférer son Amante à l'Empire du
Monde? " A cette question on peut répondre, que M.
Marmontel auroit pû prévoir, que malgré la beauté de
sa versification, la Nation Françoisé même ne pouvoit
que mépriser le Marc-Antoine de sa Tragédie. En cette
Pièce, d'ailleurs si bien écrite, le brave, le noble, le
sage *Ventidius* fait des remontrances si graves & si sen-
sées, à Marc-Antoine l'insensé, qu'on ne scauroit avoir
la moindre Compassion de ce Monarque enforcélé. Quand
il seroit démontré & prouvé solidement, au gré de M.
Marmontel, que Cleopatre, bien loin d'être *une Fem-*
me prostituée, n'eut jamais d'autre crime que d'être
aimée éperdûment des plus grands hommes de son
Siècle: " On ne sauroit point par là l'honneur de
Marc-Antoine. Si Cleopatre se vit éperdûment aimée
des plus grands hommes de son Siècle: elle ne fit pas
ces Conquêtes, en depit d'elle, par la beauté de son
visage. La fine Coquette enforceloit ces grands hom-
mes, par délicatesse de son Esprit adulateur. Femme
du grand Monde, Reine prodigue, qui s'exprimoit bien
en plusieurs Langues, elle avoit tout ce qu'il falloit
avoir, pour captiver des cœurs sensibles aux folies mon-
daines. „Cleopatre, au rapport de *Plutarque*, * fit
voir que Platon n'étoit qu'un ignorant dans la connoissan-
ce de l'Art de la flatterie. Ce Philosophe croyoit que
cet art ne se pratiquoit qu'en quatre manières diffé-
rentes, mais elle trouva le secret de l'exercer en plu-
sieurs autres manières qu'il ne connoissoit pas, car &
dans les affaires sérieuses d'Antoine, & dans ses jeux
& dans ses plaisirs, par tout elle imaginoit quelque
nouvelle volupté, & quelque nouvelle gentillesse, dont
elle l'amusoit, ne le perdant jamais de vue & ne le
quittant ni nuit ni jour, toujours occupé à le diver-
tir & à le retenir dans ses chaînes. Elle jouoit aux

G 2

dez

* Vie d'Antoine, Trad. de Dacier T.VII. p. 499.

„deux avec lui, elle beuvoit avec lui, elle chassoit avec
„lui, & quand il faisoit l'exercice des armes, elle étoit
„toujours présente.“

Ce fut à ce Manège de Cour, à cet *Art de la Flat-
terie*, & non au *Giron de Cleopâtre*, que le miséra-
ble Antoine sacrifia l'Empire du Monde. Voilà comme
on attribue lourdement à l'Amour, des fautes & des
crimes, que l'Amour propre, l'avidité des amusements
& des plaisirs, l'orgueil & la vanité font tous les jours
commettre par ce que le Monde est toujours pleins de
Personnages, habiles à profiter des foibleffes de l'Homme,



MOYEN
DE
PAYER LES DETTES
PUBLIQUES.

Dans les Calamités publiques, chaque brave Citoyen merite d'être écouté, au moment qu'il se présente, pour ouvrir un Avis important, sur les moyens de remedier aux malheurs de la Patrie.

On sçait, que chez nos sages Anciens, cette Regle ne souffroit point d'exception. En nos jours, on pense communement, qu'un Citoyen, sans emploi public, sans charge, sans titre, ne sçauroit imaginer quelque chose d'utile à l'Etat. Le Salut de l'Etat est, dit-on, sagement confié à des Departemens divers. Quiconque n'en est point Membre, & se mele pourtant du salut de l'Etat, n'est qu'un Arrogant présomptueux, qui, pour se faire valoir, empiète sur l'autorité d'autrui.

Mais lorsque ces Departemens contractent, par exemple, des Dettes énormes, & forcent ensuite les particuliers de payer ces maudites Dettes: tout Particulier est en plein droit d'indiquer le moyen, selon lui, le plus propre à payer. On a vû des Cours, où les Ministres sçavoient tout, excepté le secret de contenter les Creanciers de leur Auguste Maître. Un Roi de France, faute d'argent comptant, se chagrinoit presque à mort. Nul de ses Ministres, nul de ses Financiers, ne sçavoit imaginer le moyen de remplir d'Espèces les coffres vuides de sa Majesté obérée. A la honte de toute la Cour, il se présenta alors un *quidam*, un *Jean du Pont-Alais*, *Chef & Maître des Joueurs de Moralités & Farces à Paris*. Il inventa un Projet,* qui enrichit

G 3

* Veut-on le connoître: qu'on consulte la Biblioth. de du Verdier, p. 749. ou *Erasm. in Lingua.*

chit bientôt le Monarque, & qui continue à enrichir tous ses Successeurs. Tant il est vrai, que *Despréaux* eut raison d'asseurer, qu'

Un sot quelquefois ouvre un Avis important.

Dans un *Melange*,* ou Recueil d'œuvres diverses, en Prose & en Vers (*Babioles Angloises*) toute la Grande Bretagne admira, il y a plus de 28. ans, un *Moyen infailible de payer les Dettes publiques de l'Irlande*. Quoique sur de grandes apparences, les Critiques connoisseurs soutiennent, que ce Morceau magnifique appartient au celebre Docteur *Swift*, au Doyen de la Capitale d'Irlande; j'en doute. J'en doute, par ce que le Projet n'a point été essayé. Jamais *Swift* ne subit un affront de cette nature.** Le Projet établit une Taxe sur plusieurs Vices trop en vogue. Quelque soit l'inventeur, il descend d'abord dans tous les détails; ensuite il raisonne, règle, calcule, & fait les conclusions les plus claires, les plus frappantes. Cependant tout Homme d'Etat sentira, comme moi, que le Projet seroit excellent, si les Hommes étoient sinceres & veridiques, incapables de nier leurs vices & leurs defauts. Mais comme les Hommes sont encore bien éloignés de cette énorme perfection: Le Projet ne scauroit que tomber à terre. A moins qu'on ne soit en droit de faire mettre à la question, ordinaire & extraordinaire, tous les quatre Sexes (qui composent le Genre humain) quel beau Tribûit tirera-t-on de Vices & des Defauts, dont l'Homme convient, par un effort de Probité, de Christianisme, ou de Bêtise?***

L'Humana-

* *Miscellanies* IV. Vol. 8. la Préface au prem. Vol. signée *Pope* & *Swift* v. la Biblioth. Brit. janv. 1734. p. 353.

** Le Projet de manger les Enfants des Pauvres, dumoins n'est jamais entré dans la Cervelle du Dr. *Swift*, au quel on prette bien d'autres impertinences singulieres.

*** Je respecte la *Pierre Philosophale*, découverte par l'aimable Abbé *Coyer*. (v. ses *Bugat. morales*) je voudrois le voir Receveur general des *Taxes proposées*, par ce noble Citoyen.

L'Humanité ne me permet point de pousser plus loin cet Examen caustique. Je me bornerai donc à considérer simplement, qu'une *Taxe sur les vices & les défauts de nos quatre Sexes ensemble, ne produiroit annuellement qu'une somme très-modique, dont on ne nourrirait pas seulement les Collecteurs.*

Pour faire toucher la chose au doigt ; que le Beau-Sexe d'abord se présente. Il a ses vices ; il a ses défauts ; il en convient de bonne grace. Mais, au nom du juste Ciel ! devant quel Tribunal d'inquisition cruellement galante, veut-on qu'une jeune Belle fasse une Confession générale de toutes ses foiblesses ? Veut-on qu'elle se blâme, qu'elle s'accuse, qu'elle se taxe, pour être taxée, à payer au Public un impôt, aussi risible qu'onéreux pour la Belle ? Les Confesseurs ne se plaignent point, de ce que dans les Confessionaux les Femmes sont trop babillardes. Je n'ai guère le bonheur de connoître le Sexe. J'ose pourtant supposer, qu'une Femelle, qui, au péril de son ame, cache au Confesseur certains petits égarements, n'en fera point confidence ; aux dépens de sa bourse. Chacun sçait par cœur les Articles, sur les quels les Femmes sont éternellement discrètes. Peut-on, après cette réflexion, se promettre de tirer des Contributions, tant soit peu remarquables, d'un Sexe, qui sçait se taire, sur tout ce qui regarde, ce qu'on appelle improprement sa Vertu ?

Et les Hommes, sont-ils hommes, à faire des Confidences, capables de les ruiner ? Il est constant, qu'aux Philosophes près, des hommes sont infatués de cet Amour de la Patrie, qui, démasqué subtilement, est d'abord reconnu pour Esprit de Parti. Il est constant, qu'aux Philosophes près, des hommes sont tellement épris du véritable Amour de la Patrie, que, de grand cœur, ils se feroient massacrer & ruiner pour leurs Bicoques natales. On auroit pourtant de la peine à me persuader, qu'*Horace*, malheur pour malheur, auroit mieux aimé de voir périr *Rome* que *Veuve*.

Mais à quelque degré, à quelque excès même qu'on pousse l'Amour de la Patrie: on aura toujours de la répugnance à lui fournir de l'argent, en vertu d'une Taxe, établie sur les vices & sur les deffauts avoués. Quand l'Amour propre & la vaine gloire ne se revolteroient pas contre cette Taxe satirique: la Prudence la rejetteroit & la traitteroit de tyrannie burlesque. Quel Père de famille, chargé d'un grand nombre d'enfants, ne trembleroit à la seule proposition de payer annuellement un petit Ecu, pour chaque vice & deffaut en sa Famille? Sur cette consideration il faut avertir, que la Taxe en question, par tout severement établie, banniroit bien-tôt de la Chrétienté, le peu de Probité, qu'on y rencontre encore. Les hommes deviendroient tous trop menteurs, pour ne pas devenir des mendiants.

Soit par Economie, soit par mauvaise honte, (ou plus tôt par une honte très-naturelle & très-raisonnée,) les Gens, les plus lourds d'ailleurs, trouveroient le secret de se moquer des Collecteurs de la Taxe.

Quand on exigeroit de l'Athée, quelque Somme tant soit peu forte: l'Athée nieroit son Athéisme. Il conviendroît d'un Naturalisme. Il payeroit tout ce qu'il pourroit payer; mais à condition de dogmatiser, & d'enseigner publiquement ses Hypothéses, qui en effect sont très-difficiles à concevoir.

Quand on n'exigeroit du Deïste, qu'une somme très-moderne: il refuseroit au Public cette somme modique sur le prétexte que le Deïsme est une Religion, & qui doit avoir une libre entrée dans toutes les Religions imaginables. Le Deïste, qui se dit aujourd'hui Théiste, demanderoit également le droit d'enseigner le Théisme, & de prêcher contre l'Athéisme & le Christianisme à la fois.

Or je soutiens en homme d'honneur, qu'il faudroit faire Banqueroute, plus-tôt que d'accorder aux Athées & aux Théistes le droit de prêcher publiquement

ment leurs Dogmes. Je ſçai que les Théiſtes voudroient avoir parmi nous de petits Temples, comme les Juifs ont parmi nous des Synagogues.*

Mais de grace conſiderons l'énorme différence de ces deux Anti-Chrétiens. Le Juif a réellement *Moïſe & les Prophètes*. Le Juif circoncis vit ſous l'ancienne Loi. Le Théiſte ſe rit de Moïſe & des Prophètes, de l'ancienne & de la nouvelle Loi. Pour avoir le droit de ſe moquer à la fois du Talmud, & de la Bible, le Théiſte ne paye annuellement qu'un Ducat d'or en Turquie. Chrétiens! mettez la main ſur la conſcience. Dites, moyennant quelle retribution annuelle, vous accorderez, chez vous, aux Libertins, le droit de ſe moquer de la Bible?

Nos Moraliftes épuifent l'Hyperbole en declamant contre l'impudence du Siècle. On ne rougit plus, dit-on, de ſes impiétés, de ſon irreligion, de ſon libertinage. On tire vanité de ſes crimes, de ſes vices, de ſes deffauts, de ſes mauvaiſes habitudes & de ſes mœurs depravées. En leurs Sermons, les Prédicateurs lachent des Satyres ſanglantes, contre tous les Etres vivants de leurs Paroiſſes. Chacun profite ainſi de ſon privilège de médire & de maudire. C'eſt ſur la foi de pareilles declamations, qu'on ſ' imagine, qu'il faudroit mettre de gros impôts ſur les hommes vicieux, criminels, diaboliques, &c. &c.

Je le repète à deſſein. Ce ſeroit le moyen le plus propre à corrompre toute la Chrétienté. Le Monde ſeroit bien-tôt rempli de *Tartuffes*. Les Prodiges les plus foux ſe laſſeroient de payer des Impôts, en qualité d'Orgueilleux, de Debauchés, de faux Joueurs, d'Yvrognes, de menteurs &c. &c. &c. Les Scelerats les plus

G 5

* Principalement en Pologne, *le Paradis des Juifs*. On dit qu'ils ont en ce Royaume près de trois cent Synagogues. V. l'Hiſt. de *Jean Sobieski* par Mr. l'Abbé *Coyer*, T. I. pag. 62.

plus déterminés affecteroient d'être devenus gens de bien. Je le repete, ce n'est point l'Esprit d'Oeconomie, qui agiroit sur eux: l'Esprit de Decense, la Vanité, l'Amour propre, souvent la Politique même forceroient tous ces Malheureux à embrasser le *Tartuffisme*.

Remarquons ici généralement, en Financier-Philosophe, que toute Taxe infamante, ou seulement déshonorable, en tout Païs chrétien (excepté l'unique Ville de Rome) * ne produira jamais quelque somme de consequence.

Remarquons ensuite, & suivant ma methode, que plus les Royaumes sont riches & commercants, plus ils sont accablés de Dettes.

Les treize Cantons des Suisses ne sont pas riches, & ne sont rien moins que commercans, en comparaison de toutes les autres Républiques. Les treize Cantons cependant ont de bons Trésors publics, & ne doivent pas un Liard à qui que ce soit en nos deux Mondes!

Si le Moyen de payer les Dettes publiques de l'Irlande, proposé par le Dr. Swift, ou par quelque autre Financier, effectivement seroit tel, que d'abord il paroît être: ne s'en serviroit-on point en tous les Païs vicieux? On me répondra peut-être, qu'il s'en faut bien, que les Hommes soient aussi vicieux, que, le Dr. Swift osoit le supposer, étant homme d'Eglise & Ecrivain Satyrique.

Cette Réponse seroit un honneur infini à toute la Chrétienté. Ainsi je veux me la faire moi même, & l'on verra bientôt quel sage Parti j'en tirerai pour fournir le moyen le plus noble d'acquitter toutes les Dettes. Les Dettes, en certains Climats, ressemblent aux Dents. Elles font du mal, lorsqu'elles percent: elles

* Ce fut *Caligula*, qui le premier s'avisâ de rendre tributaires les Femelles galantes à Rome.

elles nourrissent prodigieusement en suite. Mais il est des Païs, où l'on ne conçoit pas une vérité si palpable. On y comprend, que les Dettes publiques tournent au profit des Créanciers du Public. On convient, que leur Argent, placé, leur fait honneur & gloire. On avoue que sans le secours de ses Pretteurs d'argent, la Patrie auroit été abîmée! Qu'importe? Le Souverain du Païs, le Prince, en faveur du quel Dieu créa ce Païs, & tous ses habitants contribuables, manque annuellement des Révenus considerables; & Pourquoi? Parceque le Païs est surchargé de dettes, dont le Peuple paye exactement les interêts. Il est donc d'une nécessité civile & financière, pour tout Etre d'un certain poids, de condamner le Public à acquitter toutes les sommes d'argent, négociées sur ce Public, sans son aveu ou contre ses protestations mêmes; n'importe.

Qu'on excuse la longueur de la Periode qu'on vient de lire. L'espérance d'être consulté par quelque Nation, protectrice d'inventeurs de Projets lucratifs, n'a pû que me rendre diffus. Je ne cache point comme on voit le désir de me faire connoître. En attendant, voici à bon compte, & absolument de mon invention, un Moyen infallible de payer les Dettes publiques d'un Païs, dont les habitants ne seront point absolument des *Diogènes*.

Qu'on publie d'abord un Manifeste, ou une Déclaration, qui porte

ARTICLE I.

Comme quoi la chère Patrie, cette commune Mère, se trouve tellement accablée de Dettes publiques, qu'elle fera la Banqueroute la plus honteuse, à moins que ses chers Enfants de tous les Sexes, ne viennent promptement à son secours; soit par des Gratifications, ou par des Dons gratuits; soit par la voye ordinaire des Capitations ou des Taxes personnelles.

II. Que

II.

Que non obstant sont bésöin pressant, la chère Patrie n'acceptera point la moindre obole de certains Enfants, qui se feront rendus indignes de l'honneur d'assister leur Mère. Qu'elle avertit en consequence, que tous idolâtres, blasphémateurs, contempteurs de Dieu, hérétiques, & routes gens qui sont secte à part pour rompre l'union de l'Eglise; tous parjures, tous ceux qui sont rebelles à pères & mères & à leurs supérieurs; tous seditieux, mutins, batteurs, querelleux, adultes, paillards, larrons, avarés, usuriers, ravisseurs, yvrognes, gourmans, & tous ceux qui mènent une vie scandaleuse &c. seront privés de la douceur de secourir la chère Patrie.

III.

Que toutes les Laides de mauvais renom, soit à cause de galanteries ou de tracasseries; de cabales ou d'intrigues; de calomnies ou de caprices ou d'humeurs; ne seront point admises à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

IV.

Que les Nobles, soupçonnés d'être de faux Nobles, ou des Nobles sans Noblesse réelle; ne seront point admis à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

V.

Que le Clergé ignorant; les Gens de Robe ignorants; les Medecins ignorants; les Avocats & Procureurs ignorants; les Mathématiciens & Astronomes ignorants; les Litterateurs ignorants & les mechants Poëtes, &c. ne seront point admis à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

VI. Que

VI.

Que tous les Gens militaires, soupçonnés d'être peu militaires, ne seront point admis à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

VII.

Que les Maris bourrus, hargneux, jaloux, impuissans &c. ne seront point admis à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

VIII.

Que les gros Négociants, sur le point de manquer, seront dispensés de concourir à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

IX.

Que tous ceux qui sont obligés d'affecter d'être riches, & ne le sont point en effet, seront dispensés de concourir à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

X.

Que tous ceux qui auront le moindre doute sur leur naissance légitime, seront dispensés de concourir à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

XI.

Que tous ceux qui, en conscience, se trouveront convaincus d'occuper des charges, des emplois, des dignités, des postes &c. qu'ils ne méritent pas d'occuper, seront dispensés de concourir à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

XII. Que

XII.

Que tous les Maris, secretement convaincus de l'infidélité de leurs Femmes, seront dispensés de concourir à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

XIII.

Que les Noms & les Qualités des Personnes, indignes, ou dispensées de contribuer au Bien public de la chère Patrie, seront enrégistrés par deux Notaires. Que ces Notaires rangeront ces Noms en certaines Classes, dont les Listes seront imprimées, de trois mois en trois mois. Qu' alors le Public verra, non sans quelque consternation, pour quoi & par quelles raisons, moralement on n'a pu admettre tous ces personnages, à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

XIV.

Que les Noms & les Qualités des Citoyens orthodoxes, vertueux, sages, pleins de sçavoir, doués de grands Talents, & respectables par leur merite, & par leurs nobles Actions, par consequent admis à contribuer au Bien public de la chère Patrie, seront enrégistrés par deux Notaires. Que ces Notaires rangeront ces noms en certaines Classes, dont les Listes seront imprimées de trois mois en trois mois. Qu' alors le Public verra, non sans la satisfaction la plus touchante, le nombre prodigieux de ses braves Citoyens & zelés Patriotes. Qu' on publiera scrupuleusement & jusqu'au dernier Liard, leurs sommes d'argent fournies & sacrifiées à l'honneur de soutenir l'honneur de la chère Patrie.

Ou je suis le plus *inép*te de tous les Faiseurs de Projets & de tous les Inventeurs d'impôts extraordinaires: ou le Moyen, qu' on vient de voir, delivreroit de ses dettes publiques tout País tant soit peu bien peuplé, & ne seroit *crier* personne.

Voilà

Voilà le fin du Metier, qu'on neglige sur tout dans les Finances extraordinaires, comme les tailles, les aides, les gabelles. Les vieux Proverbes ne prouvent plus rien. Cependant je voudrois que les Inventeurs d'impôts eussent perpetuellement dans l'esprit un Proverbe de *Sancho Panza*, Gouverneur, pendant un tems, de l'Isle de *Barataria*. Il faut, disoit-il proverbialement, *il faut plumer la poule (l'oye) sans la faire crier.* „C'est à dire, (selon *Richelet* *) que quand on fait des concussions, il faut prendre garde de ne donner pas occasion à des plaintes. „ *Sixte V*, quoique certainement habile Souverain, ignoroit l'*Art de plumer la Volaille*. *Pasquin* ne manqua point de s'en divertir. Il déclara, qu'il s'ésuyoit promptement, avant qu'on mit un impôt sur les rayons du soleil: *Mi asciugo, innanci ch' il Sole si venda.*

Coronidis loco, disent les Savants Latins, & c'est à dire en françois: *pour tout dire*, je supplie de considerer, que le Citoyen assez inventif, pour imaginer un Moyen honorable & agréable de payer les Dettes publiques d'un País obéré, naturellement merite des Louanges. Il est cependant bien au dessous du Citoyen, qui préserve la Patrie du malheur de s'endetter.

* En son Dictionn. article Plume.



COME-

COMEDIES DESIRABLES.

Il s'en faut bien, que le Théâtre françois soit déjà aussi riche en bonnes Comédies, que naturellement il devoit l'être. Par un excès de modestie, on ne prouvera point ici, que certains Beaux-Esprits ont tort de soutenir, que *les Caractères sont épuisés*, par conséquent les Auteurs dramatiques réduits à chercher d'autres sujets de Comédie. Pour peu qu'on frequente le grand Monde, on y rencontre chaque jour quelque sujet théâtral, qu'on voudroit voir représenté sur la Scene.

Mettez, cher Lecteur! mettez la main sur la conscience, & confessez, si vous n'êtes point hypocrite, que vous seriez ravi de voir au Théâtre françois une bonne Comédie en cinq Actes, intitulée:

LA FAUSSE DEVOTE.

Toutes les belles Suissesses, filles & femmes de probité, devoient engager l'illustre Mr. de *Voltaire* à regaler le Public d'une Pièce si digne de sa plume, aujourd'hui entièrement républicaine.

Peut-être que le titre revoltant de *fausse Devote*, empêcheroit les fausses Devotes d'assister à la représentation de la Pièce. Cette considération, jointe à la crainte d'offenser les Hypocrites du Clergé françois, obligea le prudent *Molière*, d'instructive mémoire, de ne point donner à sa Comédie le titre d'Hypocrite ou de faux Devot. On sçait aujourd'hui, que même il fut très-embarrassé à choisir un nom convenable à son imposteur. Par un hazard, Père de mille & mille heureuses deouvertes, Moliere reçut, ce qu'il cherchoit, de la bouche même d'un pieux Ecclesiastique. Rapportons cette curieuse Anecdote, puis qu'elle n'est pas encore trop

trop connue, & qu'elle fait beaucoup d'honneur à la sagacité du Terence françois. „ Moliere, avant de finir sa Pièce, ne favoit quel nom donner à son Imposteur, „ lorsqu'un Jour étant chez le Nonce avec deux Ecclésiastiques, dont l'air mortifié, mais faux, rendoit assez bien l'idée du caractère qu'il vouloit peindre, „ on vint présenter des Truffes à acheter: un de ces pieux Ecclesiastiques, qui savoit un peu d'Italien, à ce mot de *truffes*, sembla, pour les considérer, fortir tout-à-coup du devot silence qu'il gardoit & choisissant saintement les plus belles, il s'écrioit d'un air riant: *Tartoffali, Tartoffali, * Signor Nuntio!* Moliere, qui étoit toujours un spectateur attentif par tout, prit delà l'idée de donner à son imposteur le nom de Tartuffe, que la Scène qui venoit de se passer sous ses yeux, lui faisoit trouver très-plaisant. „ **

Il faudroit donc inventer quelque nom convenable, pour en décorer la Béate théâtrale, & je crois que la Langue italienne lui fourniroit plus d'un nom énergique.

Qu'on ne s'imagine point que le Tartuffe fustit au Théâtre, pour démasquer les Hypocrites, & pour rendre l'Hypocrisie abominable. Moliere n'a point épuisé le sujet; c'est ce que je vais prouver par Moliere lui même. Il lut sa Pièce à la celebre *Ninon de l'Enclos*, à sa bonne amie, qu'il consultoit avec plaisir sur tout ce qu'il faisoit pour le Théâtre. *Ninon*, enchantée de l'Ouvrage de son illustre ami, pour lui faire voir à quel point

* Les Italiens, qui parlent bien, disent: *Tartuffi* ou *Tartúfi*, *Tartuffoli* ou *Tartúfoli*, jamais *Tartoffali*. Moliere baptisa donc bien son Imposteur françois.

** On lit cette Anecdote dans les Memoires sur la vie de Mlle de l'Enclos. prem. part. pag. 62. Edit. d'Amst. 1758.

point il avoit faisi la nature, lui fit le récit d'une aventure qui s'étoit passé sous ses yeux, & dont un pieux imposteur étoit le héros. Elle jeta sur le caractère de ce Cafard des jours si naturels & si forts, que Moliere protesta, que si la pièce n'avoit point été faite, il ne l'auroit jamais entreprise, après avoir entendu Ninon, tant il se seroit crû incapable de rien mettre sur la scène, d'aussi fortement caractérisé, que l'Imposteur de son amie. Nos Cagots ont des garderobes de caractères, sur les quels on ne repandra jamais assez de jour. Si de bonnes gens doutent charitablement de ce Fait: qu'ils doutent. Ceux qui sont en état de composer des Comédies, connoissent leur Siècle, & n'ignorent point que les fausses devotes sont mille fois plus redoutables que les faux devots. Quiconque mettroit donc avec succès une Béate sur la scène, ne seroit-il point au Public un présent bien précieux? On ne scauroit inspirer aux jeunes Filles assez d'horreur pour l'infame hypocrisie sur tout dans les Pais, où l'on élève en des Couvents de jeunes Demoiselles (non pour devenir des Religieuses, mais pour vivre dans le grand Monde en Mères de Famille) on devroit s'évertuer à rendre également ridicule & haïssable cet excès de devotion extérieure, qui conduit insensiblement au Cagotisme.

Par la même raison, il seroit à souhaiter qu'on eut sur le Théâtre une bonne Comédie en cinq Actes intitulée:

LA FEMME AVARE.

Le Sujet est riche, & merite aussi de tomber en d'excellentes mains. En Europe il n'est point de Climat habité, qui n'offre à l'auteur dramatique les moyens de peindre une Avare, comme *Apelles* peignit sa *Venus*. C'est principalement dans les petites villes, où l'avarice du Beau-Sexe faute, le plus aux yeux d'un observateur habile.

habile. Que ne suis-je un mignon de la capricieuse Thalie! La sordide avarice de la vieille *Brégonte*; la crasse Lezine de la jeune *Panale*; les honteuses méquineries de la blonde *Origine*, de la noire *Murante*, de la rousse *Nirone*, ne me laisseroient pas manquer de couleurs, pour tirer au juste le portrait d'une riche Harpagonne. Remarquons en passant, que les belles femmes sont quelque fois avides: rarement elles sont chiches.

L'intérêt de toute l'Europe exige qu'on nous donne au Théâtre

LA JOUEUSE.

Le Joueur de *Regnard* sans contredit est un Bijou superbe, & digne de tous les éloges dûs à un Chef d'œuvre théâtral. Si son Auteur a fait diminuer le nombre des joueurs: c'est une question, à la quelle je ne sçaurois répondre. En revanche je puis assurer, qu'étant petit garçon encore, & voyant représenter le Joueur, je pris en aversion tous ceux qui étoient connus pour être gros joueurs. Depuis long tems l'Europe entière est une vaste Academie de jeux de Cartes. Parcourez le Royaume, que *Strabon* compare, pour la figure, à un cuir de bœuf, vous aurez de la peine à trouver de quoi vous nourrir, dans les auberges, dans les hotelleries. Entrez dans le plus misérable cabaret de village: vous y trouverez des piles de cartes à votre service. Les Turcs disent, & non à tort, que les Chrétiens seroient fort à plaindre, si leur Legislatateur avoit deffendu le jeu. Disons que les Turcs joueroient autant que nous, s'ils vivoient avec leurs femmes, comme nous vivons avec les nôtres. Disons que si nos chères Chrétiennes n'étoient point grandes joueuses, les Chrétiens ne seroient pas si grands joueurs. Il est triste d'avouer, qu'un jeune homme ne sçauroit se produire

dans ce qu'on appelle le beau Monde, s'il ne s'expose de bonne grace à l'honneur de perdre son argent aux cartes. Refuser à une Femelle de jouer avec elle ou contre elle: c'est presque l'insulter; c'est au moins l'offenser vivement, à moins qu'on n'aye l'excuse la plus valable. Ignorez-vous les jeux de commerce? on vous prend pour un rustaud indigne de hanter bonne compagnie. Pour comble de malheurs, certains jeux de commerce sont plus ruineux que les jeux de hazard. Sans honte on peut encore se refuser à ces derniers, ou, en les jouant, borner ses pertes. Dans les premiers, on ne sçauroit se borner au juste. On depend du *bon plaisir* des Joueuses. Communement elles sont infatigables. Jouez vous de malheur, êtes vous dans le guignon? On recommence la partie, sous le noble prétexte de vous donner revanche. Avez-vous eu le vent en poupe? La Dame demande sa revanche, & vous n'oserez la lui refuser, sans manquer à la Politesse établie.

A la cour d'un grand Monarque, l'Ambassadeur d'une Puissance voisine représentoit tout au mieux. Il faisoit une belle depense, avec tant de goût & de discernement, que les Rafineurs les plus critiques convenoient que sa Maison, en tous les points, étoit absolument la maison la plus delicieuse. Comme il avoit d'excellents cuisiniers & un bon Maître d'Hôtel, il faisoit grande chère, & on restoit à sa table, ordinairement jusqu'à l'heure d'aller aux Spectacles, ou de se montrer à la Cour. On retournoit, vers les dix heures du soir, chez Mr. l'Ambassadeur, pour y souper entièrement à la *françoise*, c'est tout dire, selon moi.

L'Ambassadeur étoit garçon, idolâtre du Beau-Sexe. Il se maria; & par pure inclination il épousa une Veuve, douée de vingt belles qualités, mais joueuse au delà de toute croyance. Elle étoit liberale & genereuse, nullement avide du bien d'autrui. Cependant

dant elle comptoit pour perdu le moment qu'elle ne jouoit point, & qu'elle ne faisoit point jouer chez elle. Qu'en arriva-t-il? L'Ambassadrice reforma sur le champ la maison de son Excellence l'Ambassadeur. Au lieu qu'on n'y dinoit, avant son mariage, qu'après les deux heures bien sonnées, on y dinoit précisément à une heure. On ne restoit à table que pendant cinq quarts d'heure. On n'accordoit point aux conviés le tems de se rassasier, & de goûter les vins étalés sur le Bûffet. Il falloit se lever, pour prendre dans un Salon voisin le Caffé & pour se mettre tout de suite aux Tables de jeu. Il falloit y jouer pendant trois heures consécutives; après quoi on obtenoit la permission de se retirer, à condition de revenir, pour souper d'abord après les neuf heures. On soupoit, c'est à dire on se rangeoit au tour d'une table ronde, sur la quelle on comptoit, on admiroit les mets les plus délicats & les mieux appretés. On goûtoit *un poco de l'uno, un poco de l'altro*, en bûvant quatre petits coups de vin également à la hâte. Mais avant que le Dieu de la Joye pût descendre du Ciel, & se repandre sur les Convives, ils étoient obligés de s'arracher au Temple de Comus. Il falloit suivre l'Ambassadrice aux Gouffres, que le Démon du jeu rouvroit très-punctuellement à dix heures précises pour y passer vilainement des nuits, destinées à d'autres plaisirs & récréations nocturnes.

Les mechantes Reformes communement sont contagieuses. Les autres Joueuses, à la Cour dont je parle, ne manquerent point de se mouler fidelement, ou plutôt servilement, sur Madame l'Ambassadrice. On fit si bien en peu de tems, que dans toutes les grandes maisons les soupés furent totalement abolis, comme autant d'anciens abus nocturnes. Sans une croute de pain, sans une goûte de vin, on jouoit aussi long tems que le Sommeil permettoit de jouer. Pardon, Ami Lecteur! d'un Recit si long & si ennuyeux. Je pense qu'il pour-

roit engager quelque Ami du Genre humain à faire en faveur du Beau-Sexe, ce que *Regnard* a fait en faveur du notre. Il s'agiroit, il me semble, de prouver à nos Belles, que si les joueurs de Profession sont bien indignes d'elles: Les Femelles, possédées de la fureur du jeu, sont mille fois plus indignes de nous, à cause des conséquences, V. IX. Max. des Maximes du Mariage, dans l'Ecole des Femmes. Act. III. Sc. II.

Je voudrois voir encore au Théâtre françois

LA SUPERSTITIEUSE.

Je conviens que la Superstition n'est pas le défaut dominant de notre Siècle. Les Progrès, qu' on fait journellement dans la bonne Physique, nous défilent les yeux de l'esprit, & nous tranquilisent sur des Phénomènes, qui firent trembler nos bons Ancêtres. Au fond de la Hongrie, les plus petits genies commencent à croire, qu' on a fait trop d'honneur & trop d'outrage à tous ces Cadavres, déclarés *Vampires* par des Juges intégres, & punis comme des Criminels convaincus de leurs Crimes. On ne conçoit point, comment le savant Père *Cabmet*,* dans le cœur de la Lorraine, a pû concevoir une idée de Cadavres, dans les cercueils enfermés, & néanmoins en état de commettre des crimes!

Il est vrai ainsi, que même dans les Climats les plus éclairés, on voit des Hommes savants, qui raisonnables d'ailleurs, se dementent honteusement sur l'article. Ne citons que le celebre *Tycho-Brahé*. Quand ce grand Astronome, en sortant de sa maison, rencontroit un Levraut, il s'en retournoit sur ses pas, pour éviter quelque disgrâce, dont il se croyoit menacé. Il est facheux qu' on ne sçache point, si *Brahé* avoit rencontré

* v. le T. I. des Babioles p. 137.

contré quelque vieille Hase, avant que dans un duel nocturne un Gentilhomme Danois lui coupa le nez. Après une perte si visible, & si palpable, il est presque permis d'avoir une foiblesse superstitieuse. Quel est l'Etre, qui, sans mentir, peut assurer d'avoir toujours été exempt de sottises pareilles? Un Philosophe de mes amis, entrant en sa 63ieme année, me dit en confidence, qu'il étoit persuadé de mourir infalliblement en cette année climactérique. J'eus beau lui reprocher cette chimère ancienne, en l'assurant, que toutes les années sont climactériques. Mon Philosophe chercha *Bodin*, qui dans le livre IV. de la Repub. ch. 2. prouve le grand danger de la 63ieme, & cite une bonne douzaine de gens de Lettres, morts à cet age. * Je pris dès le lendemain le parti d'examiner les faits; & j'eus le plaisir de convaincre *Bodin* d'un bon nombre de faussetés. Selon cet Auteur superstitieux *Chryssippe*, *Ciceron*, *Bocace*, *Erasme*, *Melanchthon*, *Linacer*, *Sturmius* &c. étoient morts à l'âge de 63. ans. Autant d'erreurs volontaires ou involontaires. *Chryssippe* mourût vers 207. an. avant J. C. à plus de 80. ans. *Ciceron* né 116. ans avant J. C. fut tué 43. ans av. J. C. par conséquent âgé de 73. ans. *Bocace* né en 1313. mourût en 1375 à 62. *Erasme* né en 1467. mourût en 1536. à l'âge de 59. ans. *Melanchthon*, né en 1497. mourût en 1557. en sa 64ieme année. *Linacer* ou *Linaere*, Medecin anglois, né en 1460. mourût en 1524. en sa 64ieme, & *Sturm* Medecin allemand, né en 1507 & mort en 1589. mourût en sa 82ieme année. Je fis voir que *Bodin*, de les préventions, passa très-bien son année climactérique, & creva de la Peste en 1576. âgé de 67. ans, par la faute. Bien loiu de prendre la moindre pre-

* *Saumaïse* a composé un Traité en Latin, pour prouver que les années climact: ne different en rien des autres, & ne meritent point une attention plus particuliere. Je n'ai jamais lû ce Traité.

précaution pour se garantir, il brava la peste, sur la ridicule persuasion, qu'on ne peut être attaqué de ce mal, après l'âge de 60. ans.

Le Bon Sens ne triomphe pas toujours des Préventions invétérées. Voyant que mon Homme, malgré ma belle dissertation, persifloit dans sa persuasion funeste, je me servis du *Ridiculum acri* d'Horace. Sur le ton le plus comique, qui me fut possible de prendre, je fis l'Eloge des *Années climactériques*. Je fis voir qu'elles tiroient leur nom du mot grec: *Κλιμαξ*, c'est à dire *Echelle*. J'en inferai, que tous ceux qui montoient une Echelle, & se mourroient après, en tombant de cette échelle, mourroient par consequent en des années climactériques. En suite de quoi je conjurois mon Disciple de Bodin de ne point passer sa 63 ième année, parce qu'elle est le produit de neuf par sept, & le nombre de sept consacré à Apollon, le Dieu de la Poësie, de la Musique & de la Medecine, & que le nombre de neuf étoit le nombre des Muses. Finalement j'en le soin de prouver, combien il est glorieux d'expirer dans la 63 ième année, puisque *Aristote*, *Mahomet* & *Luther* étoient morts, chacun, en son année climactérique, c'est à dire en sa 63 ième.

Soit dit sans vanité, mon badinage guerit le Philosophe entéré de sa lugubre chimère. Ne suis-je donc pas fondé à espérer, qu'une Comédie, écrite dans le vrai goût & avec finesse, gueriroit, à plus forte raison, nos Femmelettes de cent & cent préventions superstitieuses, dont elles sont encore risiblement imbues? Quand on considere quelles Créatures nous donnent la première education, celle qui certainement importe le plus au Genre humain, on ne peut que desirer, qu'il plaise à la saine Raïson de rendre toutes ces Créatures parfaitement raisonnables. S'il est vrai, comme tout le Monde en convient, que les Préjugés, *succés avec le lait,*
très

très-difficilement se deracinent: peut-on prendre trop à cœur l'éducation du Beau-Sexe? Je veux un Bien fini aux Manes d'un Ecrivain moderne, * qui, brave Historien & excellent Moraliste, a fourni les armes les plus propres à combattre les Misères connues sous les noms d'Astrologie, de Prélages & de Prédications. Mais les Femelles ne lisent guère son Ouvrage, au dessus de mes éloges. Pour corriger nos Femelles, il faut les traduire en ridicule sur les Théâtres publics.

Toujours je puis protester d'avoir le chagrin de connoître des Créatures humaines, qui cherissent ou redoutent la rencontre de certains animaux. Qui abhorrent le nombre de treize personnes à une seule table, & le renversement d'une Salière. Qui palissent à l'aspect de deux Couteaux mis en croix. Qui tremblent au cri d'un Hibou. Qui voyent distinctement des Spectres & des Revenants. Qui croient les Songes envoyés de Dieu, & prennent toutes les Prédications des Almanacs pour autant de Decrets d'un Oracle infallible. Sans cette confiance extravagante, les Faiseurs d'Almanacs continueroient-ils à faire les petits Prophètes? C'est la Credulité du Public, qui les encourage à debiter leurs Pronostics déshonorants pour les Villes, où l'on les imprime. On peut presque juger des Habitants d'une Ville, par son Almanac privilégié.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que le Hazard se plait à favoriser la superstition, l'Auteur du Traité de l'Opinion n'a pas manqué de remarquer la chose. Des Ecrivains Anglois, avant lui, ont eu le même soin en des Feuilles périodiques; tant il est vrai, que par tout on s'aperçoit de la nécessité de rendre les Astrologues

H 5

mépri-

* Le Gendre, Marquis de Saint Aubin-Sur-Loire. son Traité de l'Opinion T. IX. Edit. quatr. à Paris 1758. la Table des Mat. indique les Endroits dont je parle.

méprifables. Ils ne font pas encore auffi decriés qu'ils devroient l'être. On a beau dire avec *Hobbes*, que l'Aftrologie judiciaire est un *Stratagème pour fe garantir de la faim, aux depens des Sots*; on voit des gens d'esprit, de l'un & l'autre Sexe, honorer de leur confiance l'Aftrologue, qui par hazard n'est point éternellement menteur. Ne doutons point que *Maitre MATHIEU LAENSBERGH, Mathematicien à Liège*, n'aye bon nombre d'admirateurs & d'admiratrices, dans tous les païs, où l'on connoit son nom & fes Ouvrages de poche. Voici fur quoi cette admiration fera fondée.

Vers la fin de l'année 1761. le Public vit paroître: *Almanach pour cette année M. DCC. LXII. fupputé par Mtre Mathieu Laensbergh Mathematicien. A Liège, chez la Veuve G. Barnabe imprimeur de S. S. E. Rue Neuve à la Treille d'or. AVEC PRIVILEGE.* On convient que cet *Almanach* n'a rien d'admirable ou d'extraordinaire. Mais il est fuivi d'une Prédiction generale fur les variations du temps, avec quelques *Evenemens pour l'Année 1762.* Le Maitre Mathematicien y pourvût chaque mois de l'année d'un Pronostic particulier & très-étendu, contre la maxime des autres Aftrologues. Voici un Extrait de la Prédiction pour le mois de Juin:

„Une mort ruïnera de beaux projets, Et caufe-
 „ra bien du bouleverfement & de grandes intrigues —
 „l'adrefse à une Dame, dans une Negociation de con-
 „fequence, applanira des difficultés qui paroiffoient in-
 „firmontables — Trône vacant. Couriers en cam-
 „pagne. Gens aux aguets. Souvent les pleurs des uns
 „rejouiffent les autres. *Eclat merveilleux.* „

Extrait

Extrait de la Prédiction pour le mois de
JUILLET.

Affaire de grande discussion, qui ne se terminera
„que par autorité suprême. *Insolent orgueilleux*
„*renversé du plus haut faite des honneurs* — Nou-
„*veau Maître*. Recueillie d'autant plus agréable qu'in-
„attendue. Occasion favorable.

Vendre au Public des Sottises pareilles, n'est-ce pas insulter le Public? Peut-on concevoir l'effronterie & l'impudence de Mtr. Math. Laensbergh, le Mathématicien? Auroit-il fait imprimer, sous son nom, tant d'impertinences, s'il ne sçavoit par expérience, que le Monde est toujours plein de Curieux credules? * Il a plu cependant à la providence de favoriser le Dévin de Liège. Les Revolutions arrivées en Russie, précisément sur la fin du Juin & au commencement du Juillet 1762. ** ne sçavoit que donner du relief au Pronostiqueur, sans doute étonné lui même du succès de sa prédiction. Les Partisans de l'Astrologie s'en prévaudront sans faute; & je m'attends bien d'apprendre, que de bonnes Liegeoises vont en foule consulter l'habile Scrutateur des Planètes. ***

Favoris de Thalie! volez donc au secours du Beau-Sexe. Rendez les Fausſes Devotes horribles! les Avares méprisables; les Joueuses rebutantes, & les Superstitieuses souverainement ridicules.

A M E N!

* Preuve de cela, on trouve en son *Almanach*, 'une liste de jours heureux, depuis le Janvier jusqu'au Decembre.

** En Russie on date encore selon le vieux Style.

*** On écrit ceci en 1762.



SUITE.

S U I T E
D E
P I E C E S F U G I T I V E S .

Après tant de Fariboles serieuses, & par la même peut-être assez ennuyantes, présentons au Lecteur des morceaux poétiques. J'avertis toujours, que ce ne sont pas des Chefs d'œuvre. Ils commencent à devenir rares. Le Public sera bientôt réduit à se contenter de Pièces simplement jolies, ou à se passer de Poésies nouvelles. Veuille le Ciel que je me trompe lourdement, & qu'à ma confusion, les Poëtes produisent à l'envi des Poëmes si superbes, que toute l'Europe en soit enchantée!

En attendant, voici, avec de petites Remarques critiques & historiques, un

C O M M E N T A I R E P O E T I Q U E,
S U R
U N E P E N S E E F A M E U S E
D U
C E L E B R E M I L T O N .

*In my choice,
To reign is worth ambition, tho' in hell:
Better to reign in hell, than serve in heav'n.*

Parad. lost. l. B. 261.

Il vaut mieux régner aux Enfers,
Que d'être dans le Ciel esclave,*

Selon le grand Milton, ce Poëte si grave,

Fier Ennemi des Rois, en prose ainsi qu'en vers.

Rendons d'abord justice à la fine Pensée,

Dans la bouche d'un Diable, ô quelle est bien placée!

Le Demosthène Anglois sans trop être Anglican,

En Dessenfieur du Peuple, abhorroit tout Tyran.

Qu'en Satan, Satan se console!

L'Orgueil, ce Fanfaron, n'en doit pas moins sentir

La Verité, qui le désole;

La Verité le fait mentir.

L'Hi-

* En 1750. un Ecoffois, nommé *Guill. Lauder*, eut l'effronterie du publier: *An Essay on Milton's Use and Imitation of the Moderns, in his Paradise lost.* En ce Pamphlet, Lauder declara Milton le plus infigne Plagiaire, & son Paradis perdu farci de pensées vilement pillées, & copiées, d'apres de Poëtes & d'Ecrivains modernes. Entre autres le Calomniateur soutint, que la Pensée, dont il s'agit ici, se trouvoit, mot à mot, dans l'*Adamus Exul* de *H. Grotius*, Tragédie rare à trouver, quoiqu' imprimée en Hollande. Lauder eut l'impudence de supposer un passage pareil, & de le citer, comme des vers de Grotius:

Me judice,

Regnare dignum est ambiën, & si in Tartaro:

Alto præesse Tartaro, si quidem jureat,

Cælis quam in ipsis servi obire munia!

Adam Exul.

Un Savant nommé *Douglas* decouvrit toutes ces Fourberies. Le Fourbe avoua son crime, & en demanda pardon au Pub ic.

L'Histoire est l'austère Matrône,
 Qui prouve au Sage & prouve au Sot,
 Qu'un Roi peut gémir sur son Trône,
 Le Juste rire en son Cachot.

Fier Philosophe, je déclare,
 De par notre immortel Milton,
 Que qui voudra régner serve dans le Tartare!
 Les Fous sont pour César, les Sages pour Caton.

Tachons plutôt d'éteindre en l'Homme,
 La Fureur de regner, fureur innée en nous,
 Quand le plus déplorable Atôme
 Présente à son semblable ou des fers ou des jougs.

A la niamelle de sa Mère,
 L'Enfant du Mendiant prétend d'être obéi.
 Au moindre des refus : Ah ! c'est un Tigre aigri,
 Il égratigne, il mord, pleure & se désespère ;
 Il sçait si bien se tourmenter,
 Qu'il le faut endormir, si non, le contenter.
 En son berceau, ce Quadrupède
 Se montre un Etre impérieux,
 Méprise tout ce qu'il possède,
 Prend tout ce qui plaît à ses yeux.
 Le germe de la Tyrannie
 Se manifeste en son génie,

De

De sa nature il est Tyran,

Si la Fortune un jour l'enyvre,

Le Monde en lui verra revivre

Un Sixte quint, un Kouly-Kan.

Il vaut mieux se fonder un Trône en Italie,

Que de courrir l'Europe, en maigre Galopin,

Dit un Baron tudésque, * & dit une folie,

Et se voit Roi de Corfè, élu Roi Souvèrain.

Son Sort ne séduira personne,

Et peu de Fous font assez fous,

Pour se chercher une Couronne; **

L'Amour de dominer pourtant domine en nous,

Ce Vieillard décrépît, mon Serf si méprisable,

Que peut être demain je fais vendre à l'encan,

En sa chaumière est Roi Déspote insupportable,

Qui, tremblant à mon nom, chez luit fait le Tyran;

Il fait trembler sa femme, & son fils & sa fille,

Le Buffle en Souvèrain, regente sa famille.

Examé.

* Théodore Baron de Neuhoff, mort à Londres en 1756. Lorsqu' en Corfè le Baron fut proclamé *Theodoros I.* des Prêtres ne manquèrent point d'apprendre au Peuple, que ce nom venoit du Grec *Θεός δάμων* présent ou Don de Dieu.

** En ce Siècle, il ne faut jurer de rien, Le Duc d'*Aveiro* attenta 1758. à la vie du Roi de Portugal, pour se saisir de la Couronne. Avec la plus part de ses Complices, ce Regicide à Lisbonne fut rompu tout vif, le 13. de Janv. 1759.

Examinons nos gros Bourgeois :
 Sans être un Cynéas, on les prend pour des Rois.
 On s'apperçoit que l'Opulence
 Pour sa Suivante a l'Arrogance ;
 En son Palais royal, Jourdain, encor Marchand,
 N'est-il point, en petit, Alexandre le Grand ?

Ce Mignon de Mercure, en depit des Tempêtes,
 Dans l'un & l'autre Monde entassé des Conquêtes,
 Je t'approuve, Jourdain ! mais ne fois, chez toi,
 Honteux d'être Marchand, rougis de vivre en Roi ;
 Par bonté Dependier, par Sagesse Économe,
 Modeste Citoyen, Jourdain ! fois Gentil-homme.

Qu'ai-je dit, juste Ciel ! sous son Toit verroulu,
 Le Gentillâtre régné en Monarque absolu.
 Quand ses seize Quartiers font toute sa Noblesse,
 Plus l'Insecte est brillant, plus on hait son espèce ;
 Le Noble dispaçoit, le lâche Fainéant
 Se montre tel qu'il est : Ecorcheur du Manant :
 C'est un Caligula, c'est un Monstre qui régné, *
 Content d'être abhorré, pourvu qu'on paye & craigne.

Gliffon*

* Qui rabaie sur Caligula. *Oderint, dum metuant*, disoit Caligula. Aujourd'hui on ne se contente point de la simple crainte : *Oderint, dum solvant & metuant*.

Glissons nous dans l'Eglise, admirons ses Héros,
 Tous humbles par état, & par état devots,
 Leurs Tréfors, Dons sacrés, font de saintes Aumones,
 Et l'Eglise a son Sceptre & l'Eglise a ses Trônes,
 Et l'Europe qui croit, l'Evangile à la main,
 N'avoir qu'un Pape à Rome; en a mille en son sein.
 Combien de Préfrolôts, Pontifes infallibles,
 Ne régneroient sur nous, en vertu de leurs Bibles,
 Si le Bras séculier,* jaloux de son Pouvoir,
 Ne bornoit sagement l'Orgueil de l'Encensoir?
 Parons enfin les yeux sur l'Etat militaire,
 Plein de Guerriers instruits du fort de Bélifaire.
 L'Espoir de commander cent mille Combattants,
 S'étend jusqu'au dernier de nos Sous-Lieutenants,
 L'Espoir, ce Fourbe adroit, même au Soldat propose
 L'Exemple seduifant de Fabert & de Rose. **
 Le Rustre, armé Soldat pour vaincre ou pour mourir,
 Doit, sous cent Tyraneaux, ramper & tout souffrir.

Il

* Le Fait est si vrai, qu'en Espagne même on vient de borner, quoique foiblement, le Pouvoir atroce de l'Inquisition.

** Deux fameux Marechaux de France, qui portèrent le Mousquet même assez long tems, avant que d'être faits Officiers, dit-on.

Il souffre un Souvêrain, jusqu'en son Anspêcade,
 Un Dêspotisme affreux sur lui tombe en cascade;
 Dans les Quartiers d'hyver, ô que l'Esclave armé
 Sçait régner sur son Hôte, en Sultan affamé!

Hélas! s'il faut que l'Homme régne,
 Qu'il régne sur son propre Cœur!*

Mais c'est l'Empire qu'il dédaigne;

Et qui lui fait le plus d'honneur.

Régnez, Grands Rois! le Ciel l'ordonne,

En vous chargeant d'une Couronne;

La bien porter, c'est bien servir.

Vos Peuples ont votre Espérance;

Esclaves de la Providence,

Servons-tous bien, pour bien mourir.

Sans contredit les Poètes sont en droit, & en possession
 encore, de se travestir en Vieillards, & de se rajeunir,
 si bon leur semble. Malheureusement ce n'est que
 sur le papier, qu'ils jouissent de ce beau & double privi-
 lège; sans quoi les deux Mondes seroient remplis de Poètes.
 A certaines conditions, & en certaines occasions on
 voit, non sans plaisir, que des Vieillards se transforment
 en jeunes Gens. Les jeunes Gens, dans les mêmes cas,
 nous plaisent infiniment, lors qu'ils prennent, mais
 finement, le ton des Gens sensés, revêus de la baga-
 telle. Par la même raison, nous aimons les Poètes,
 qui, gens entre les deux âges, comme on dit commu-
 nement, se déclarent vieillards, *sans l'être*, & sans
 trop

* Celui, qui est Maître de son cœur, vaut mieux que ce
 lui qui prend des Villes. Prov. XVI, 32.

trop affecter de l'être. Si sur ce dernier article, je ne me trompe point; on ne sera pas fâché de lire des Vers d'un homme de bien, qui s'excusoit d'assister à de grandes Fêtes.

EXCUSES

A

S. A. S. Madame la Duchesse
de

Princesse! non, de ma Retraite,
Vous ne devez point m'arracher.
Le Ciel accorde à mon squelette
Le droit si doux de se cacher.

* * *

Trop vieux déjà pour plaire encore,
Non assez vieux pour n'aimer plus,
Je fuis le Sexe que j'adore,
Pour quoi? j'abhorre ses refus.

* * *

C'est mon Orgueil, qui me condamne
A craindre l'ombre de l'Amour,
Chaque Iris devenant Susanne,
Pour les Amants sur le retour.

* * *

On méprise un sage Esculape,
Comme un Radoteur ennuyeux.
A peine on laisse encore au Pape,
Le Privilège d'être vieux.

* * *
 Au beau milieu de ma Carrière,
 En traître un Démon m' a vaincu,
 Je n' ai qu' un Extrait baptifère,
 Pour prouver que j' ai peu vécu.

* * *
 Permettez donc, ô ma Priuceffe!
 Que loin de vos bruyants Fefins,
 Je goûte, au fein de la Moleffe,
 D' un faux bonheur les plaisirs fins.

* * *
 Morphée est mon Dieu tutelaire,
 Il m' a toujours fi bien béni,
 Que fans le fol Efpoir de plaire,
 Souvent je me crois rajeuni.

* * *
 Sans l' Autorité de *Plutarque*, croiroit-on jamais
 que le brave *Solon*, ce beau, ce grand Génie, ce
 Philofophe fi profond, & Legislatteur fi fage, fur les
 vieux jours ne laiffa point de penfer en *Anacréon*?
 Jouiffant d' un fort grand loifir, il le temoigna en des
 Vers affez enjoués, où il dit, *je ne fais plus la cour,*
qu' à Venus, à Bacchus & aux Mufes, qui font les
feules fources de tous les plaisirs des Mortels. Ici
 n' examinons point, fi ces Vers firent honneur ou non
 à ce Sage de la Grèce. Exhortons feulemment nos fages
 âgés, de vivre toujours en bons Vieillards, *γερωνίας,*
 fans

fans suivre, en tous les points, le Legislateur d'Athènes. Notre Siècle n'est pas trop favorable aux Vétérans, selon les Vers d'un Vieillard moderne, que je vais transcrire.

L'ECOLE DE SOLON.

De tous les Arts divers l'Art le plus nécessaire,

C'est l'Art de vivre heureux.

Donnons le second rang à l'Art heureux de plaire,

Encor très-difficile, & souvent dangereux.

J'ignore l'un & l'autre, & de cette ignorance,

A quatre fois quinze ans, j'ai pleine connoissance*,

Et cherche, sans rougir, une Ecole, où ces Arts

Sont, par quelque grand homme, enseignés aux Vieil-
lards,

Par un coup de bonheur, ma Memoire fidelle,

Chez le sage Solon, à l'Ecole m'appelle.

A son exemple surprenant,

Je veux aussi vieillir, toujours en apprenant,

Et ne faire la cour, en ma verte vieillesse,

Qu'à Vénus qu'à Bacchus, qu'aux Filles du Permesse.

Mais voudrois-tu bien recevoir

O moderne Venus! mon Encens stégmatique?

Non; je détourne, en Politique,

En vieux Routier, mon Encensoir.

I 3

Et

* On dit pourtant: *Nullus scit, quanta nescit.*

Et vous, o Filles de Memoire !
 N'imitiez - vous pas trop la Mère de l'Amour ?
 Vous favorisez peu l'Homme sur le retour,
 Au bord de l'Hippocréne il s'endort, fans y boire.

Pour braver tant d'horreurs, Ah! je suis trop
 poltron.
 Beau-Sexe... adieu Beau-Sexe! à peine suis-je digne
 De faire encor ma cour au cher Dieu de la Vigne,
 Hantez, Créfús! hantez l'Ecole de Solon.

* * *

Les Partisans de l'*Optimisme* devroient avoir com-
 passion de ceux, qui n'ont pas reçu du Ciel le
 Don de trouver que *Tout* est bien sous le Ciel & en ce
 Monde, le meilleur des Mondes possibles. Mais ces
 Philosophes *, qui trouvent tout bien, trouvent extrê-
 mement mal, qu'on ne pense point, précisément comme
 ils ont la bonté de penser. Quelques uns d'eux refusent
 même le nom de Chrétien, au Chrétien assez méchant,
 pour voir avec horreur que sa Patrie est un Théâtre
 sanglant de Guerres civiles. Une Dame d'un mérite in-
 fini, zelée *Leibnitzienne*, *Wolfienne* & *Popiennne*, cessa
 d'honorer de son estime un homme de bien, enchanté
 d'elle & de ses rares qualités. Cet homme de bien,
 ayant eu le malheur, dans une calamité publique, de
 badiner aux depens de l'*Optimisme*, perdit entièrement
 les bonnes graces de la belle *Leibnitzienne*. Au dese-
 espoir

* Un Leibnitien, à l'agonie, reçut la visite d'un Ecclé-
 siastique, qui, pour le consoler, lui parla de la félicité
 dont il jouïroit en l'autre Monde. Ne me parlez pas
 de l'autre Monde, *repondit le malade*: Leibnitz a prou-
 vé que ce monde cy est le meilleur des Mondes possibles.

espoir de cette perte, il abjura son *Pessimisme*, devint Leibnitzien, & qui pis est, Poète. Comme ceux qui changent subitement de parti, ordinairement passent d'une extrémité à l'autre, le nouveau Profélite se distingua par un zèle si outré, qu'il manqua le Prix espéré de sa conversion subite. Ce zèle outré parut suspect, au point qu'on prit le Converti pour un franc Hypocrite. Qu'on en juge par les Stances suivantes :

L'OPTIMISME.

Ce monde est le meilleur des Mondes.

Iris le dit: c'est donc un Fait.

Nos Rouffes, Noires, Brunes, Blondes,

Font voir que ce Monde est parfait.

* * *

J'ai crû, juste Ciel! le contraire,

J'ai crû devoir trouver affreux

Un Monde, Iris! où sans vous plaire,

De vous je me trouve amoureux.

* * *

Viols! Massacres! Brigandages!

Abîmez ma Patrie en feu.

Iris déclare, avec trois Mages,

Que tout est bien. Patric, Adieu.

* * *

Les Mages, Leibnitz, Wolf & Pope,

De l'Optimifine Triumvirs,

Font voir qu'à tort l'aveugle Europe

Se laffe à fournir des Martirs.

* * *

O Terre! fois donc défolée,

Tout étant juftic où tout eft bien,

O Terre! fois donc depeuplée,

Quand Iris dit que ce n'est rien,

* * *

Guerres! Volcans! Péfte! Famine!

Vous ne me rendrez plus furpris,

Que tout mon Sexe s'extermine,

Tout eft bien dans les bras d'Iris,

Préfentons ici une Fable allemande d'origine. Elle eft de la fabrique de M. *Leffing*, qui, quoique bon Poëte, aime mieux fe modeler fur Efope que fur Phédre. C'eft pourtant en quoi M. *Leffing* pourroit bien avoir tort, fi je ne me trompe. Quoiqu'il en foit, voici une Fable de fa façon, mife en vers & dans le goût françois, & déjà imprimée:

LE LION ET LE LIEVRE

Les Grands, que l'Ennui force à hanter des Petits,
Se choisissent souvent d'étranges Favoris,

Malgré sa Majesté terrible,

Un vieux Lion, pour s'amuser,

Se plaisoit beaucoup à jaser

Avec un Lievre, fou sensible

A l'honneur d'amuser un Roi.

Bien d'autres Animaux sont fiers de cet emploi,

Est-il vrai, dit un jour la bête favorite,

Que vous autres Lions vous prenez tous la fuite,

Au chant du pauvre Coq? Rien n'est de plus constant,

Répondit le Monarque, apprends que l'Éléphant

S'effraye au cri du Porc, souffre & s'en fuit de même.

Veux-tu sçavoir pourquoi? L'Animal le plus grand,

L'Animal le plus fort, le plus noble, a pourtant,

En son interieur, quelque foiblesse extrême.

Tout de bon? s'écria le Levraut raisonneur,

A présent je conçois, pourquoi, par quelle fuite,

Nous autres Lievres nous, nous avons tant de peur

De ces diables de Chiens, qu'ils nous mettent en fuite.

A cette Fable, bonne Satyre contre les Lions qui jaserent avec des Levrauts, & contre les Levrauts qui amusent des Lions, ajoutons, pour diversifier, un morceau dans un goût assez bizarre:

LE SECRET DEVINE.

Cléon n'est jamais seul : pour compagne fidelle,
Il a, depuis dix ans, la goutte ou la gravelle.

Sans appetit, sans soif, sans livres, sans amis,
Ce Squelette ambulante, pitoyable Machine,
Sans doute de son Corps doit traîner les débris,
A l'honneur de la Medecine.

Cléon, sortant du lit, craint l'ennui du matin,
Il craint, en se couchant, la nuit & l'insomnie,
Et toute fois il sçait, sans humeur, sans chagrin,
Supporter la torture, & trembler pour sa vie.

Quel étrange Mortel ! jamais las de souffrir,
En mourant chaque jour, il a peur de mourir,
Il ne peut renoncer à sa longue misère.

Quel Ange le soutient ? Juste Ciel ! j'entrevois
Je pénètre un Mystère effroyable pour moi,
Cléon adore Elmire, & le traître a sçu plaire !

Des Pièces, faites pour certaines Sociétés, pour certaines Cotteries, perdent leur mérite aux yeux du Public. On a tort ainsi de faire imprimer des pièces de cette nature, à moins qu'elles ne conservent toujours quelque grain d'un mérite independant. Je m'imaginaire, que les Vers qu'on vient de voir, quoique faits pour une certaine Cotterie, ne laisseront pas d'être goûtés par ceux qui connoissent la sottise des Amants jaloux, comme on dit, de leurs Ombres. Dans cette supposition, voici un autre morceau du même genre, c'est à dire fait pour une Société, pour une Cotterie.

LA

LA FORCE DE LA POESIE.

Prosterne, l'autre jour, aux piés de ma Sylvie,
 J'arrosai de mes pleurs ses adorables mains.
 Ah! couronnez, lui dis-je, idole des Humains!
 Couronnez mon amour, ou c'est fait de ma vie.
 Pourquoi détourner vos beaux yeux?
 Régardez moi, je suis, non un Amant vulgaire,
 Non un fade Blondin, indigne de vous plaire,
 Mais un Philosophe amoureux,
 Je suis du sage Locke un Sectateur fidelle,
 Je mesure les Cieux du Compas de Newton.
 Je sçai presque par cœur l'Histoire universelle:
 J'entends le Droit civil, j'entends le Droit Canon.
 Je suis Litterateur Bagatelles. Sylvie
 Méprisa mon sçavoir & ma Philosophie.
 Je lui dis donc: sçachez, Belle! que de sur plus
 Je suis Poëte, & propre à chanter vos Vertus,
 A cet Assaut dernier, la Reine de mon ame
 Fixa sur moi les yeux, & me dit tendrement:
 Lorsque j'épouserai Pasquille, mon Amant,
 Vous ferez notre Epithalame,

Quelquefois il vaut bien mieux d'être l'Epithalame
 miste, que l'Epouseur d'une Belle. Finissons par l'E-
 loge d'un Monarque, depuis bien de Siècles pourri,
 mais dont la memoire sera toujours chère aux gens qui
 pensent bien.

M A L L.

MALICORNE,

ROI

D'ECOSSE.

Accipe, Posteritas! quod per tua sæcula narres.

Peut-on trop encenser le brave Gentillâtre,
 Qui, de ses Droits sacrés noblement idolâtre,
 Se fait un point d'honneur de les soutenir tous,
 Mêmes contre des Dieux, s'ils s'en montrent jaloux ?

A ce Propos si fier, je répondrais sans peine,
 Non sur les bords du Po, du Tybre ou de la Seine,
 Mais sur les tiens, Vistule! où chaque Palatin
 Sçait encor son devoir, & deux mots en Latin.*

Triste Habitant d'une Cabane,
 Entre deux Fleuves peu connus,
 Qui reçurent leurs noms de la prude Diane,
 Non de Pallas, non de Venus,
 Je me lave les mains, noblement je me borne
 A chanter le Roi Malicorne,
 Ce Monarque Ecoffois, Potentat généreux,
 Peut-être inimitable, à coup seur bienheureux.

Sur

* *Liberrimè vero.*

Sur le Trône d'Ecosse, à la fleur du bel Age,
Malicorne monté, quoique Prince assez sage,
Séduit par quelque Belle, ou par des Flagorneurs,
Soudain voulut régner en Déspote arbitraire,
Sur quelle Nation? ô Ciel! sur la plus fière.

Un Noble du Royaume, un des plus gros Seigneurs

Vint présenter une Patente,

Où, contre sa royale attente,

Le Roi lût à son grand regret,

Les Priviléges d'un Sujet,

Qu'il devoit confirmer encore!

Que disoit le Sire? on l'ignore;

Mais on sçait que SA MAJESTE'

Déchira le Papier, en jeune homme irrité.

Le Seigneur Ecossois, & si digne de l'être,

Se tût envers le Roi, son Maitre,

Subit le mauvais traitement,

Et s'en plaignit au Parlement.

Qu'arriva-t-il? Ce Corps auguste,

Modeste doux & non moins juste,

Condamna son cher Souverain,

A se remettre au Trône, & là l'Eguille en main,

En face du Public, recoudre en Prince aimable,

Du Seigneur Ecossois la Chartre respectable.

Docile

Docile au Parlement, Malicorne d'abord
Se remit sur le Trône, & reconnut son tort.
Eguille & fil en main, recousant la Patente,
Il charma tous les Pairs, rendit la Cour contente;
Et se fit adorer, par son Peuple étonné,
De voir coudre un Monarque, à coudre condamné.



T A B L E
D E S
B A B I O L E S.

Le Heimweh.	P. 3.
Deffensés modestes.	13.
Aristote censuré.	23.
Justice aux Muses.	33.
Remarques detachées.	45.
Suite de la Justice aux Muses.	57.
Suite sur l'Amour Platonique.	69.
L'Eglogue.	81.
Le Flatteur.	90.
Moyen de payer &c.	101.
Comédies desirables.	112.
Pièces fugitives.	124.



FAUTES

FAUTES A CORRIGER
DANS
LE TROISIEME TOME.

Page 12. ligne 11. après *devoit*, mettez: *avoir*.

P. 58. l. penult. au lieu *de* mettez *le*.

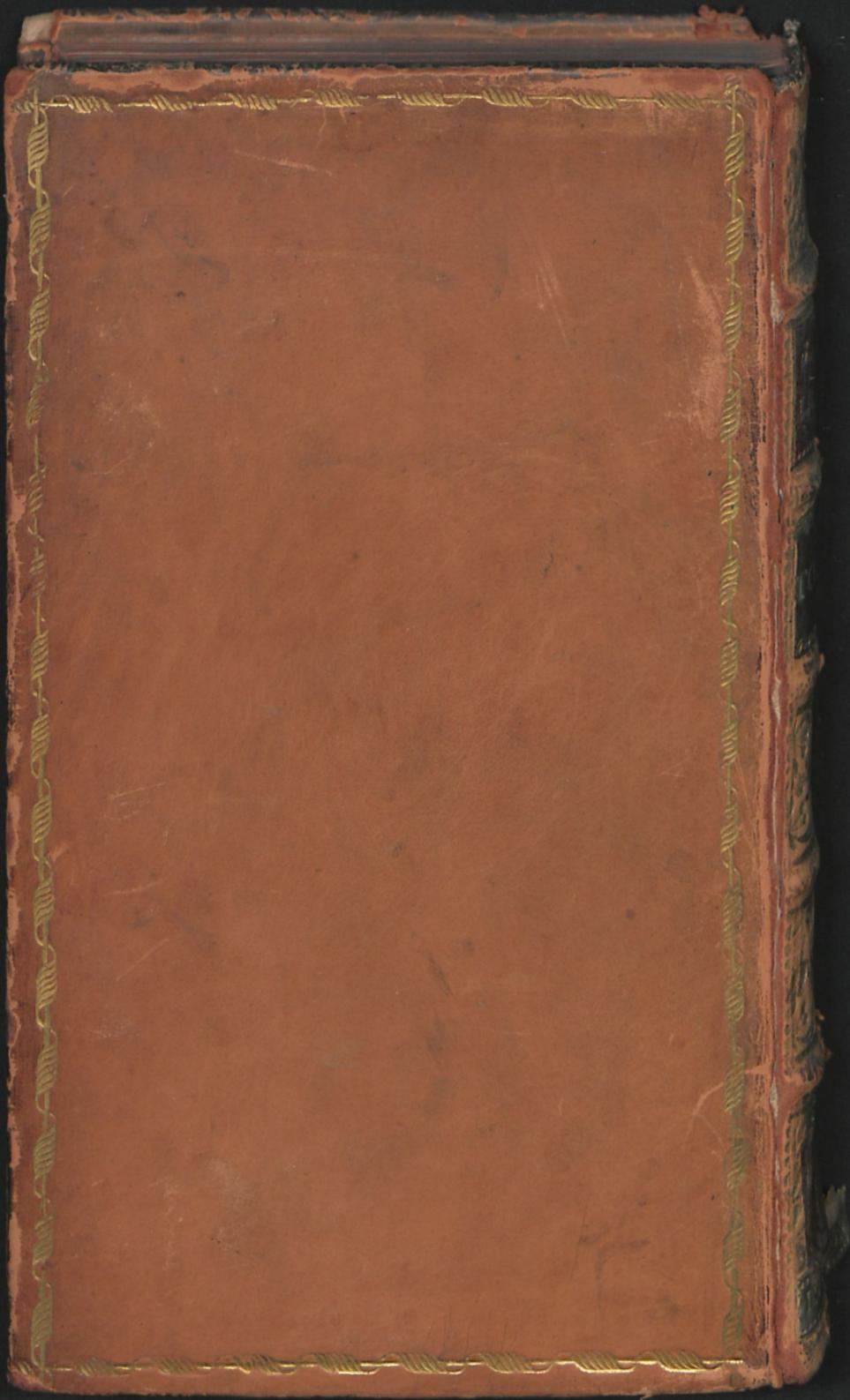
P. 80. l. 2. au lieu, d' *à* mettez *de*.

P. 81. l. 28. au lieu d' *inné*, mettez *inné*.

P. 93. dans les notes changez les *Etoiles*.

p. 104. l. 15. Du mot *jours* effacez la dernière lettre.





Inches
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

BABIOLLES
LITTERAIRES
&
CRITIQUES
EN PROSE ET EN VERS.

Et parvis quoque rebus inest sua sæpe voluptas.

TOME IV.



à HAMBOURG
CHEZ JEAN CHARLES BOHN.

1763.